JOURNAL ASIATIQUE

OU

RECUEIL DE MÉMOIRES

D'EXTRAITS ET DE NOTICES

RELATIFS A L'HISTOIRE, A LA PHILOSOPHIE, AUX LANGUES
ET A LA LITTÉRATURE DES PEUPLES ORIENTAUX

RÉDIGÉ

PAR MM. BAZIN, BIANCHI, BOTTA, CAUSSIN DE PERCEVAL, CHERBONNEAU, D'ECKSTEIN
C. DEFRÉMERY, L. DUBEUX, DUGAT, DULAURIER
GARCIN DE TASSY, GRANGERET DE LAGRANGE, STAN. JULIEN
MIRZA A. KASEM-BEG, J. MOHL, S. MUNK, REINAUD
L. AM. SÉDILLOT, DE SLANE, ET AUTRES SAVANTS FRANÇAIS
ET ÉTRANGERS

ET PUBLIÉ PAR LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE

CINQUIÈME SÉRIE

TOME XI



PARIS

IMPRIMÉ PAR AUTORISATION DU GOUVERNEMENT

A L'IMPRIMERIE IMPÉRIALE

M DCCC LVIII

Pour la division du jour en vingt-quatre heures, je remarque, avec M. Caussin de Perceval, que les Arabes du paganisme l'ignoraient complétement.

LES MONGOLS

D'APRÈS LES HISTORIENS ARMÉNIENS;

FRAGMENTS TRADUITS SUR LES TEXTES ORIGINAUX

PAR M. ÉD. DULAURIER.

NOTE PRÉLIMINAIRE.

Quoique la période pendant laquelle les Tartares figurèrent sur la scène du monde et y promenèrent leurs dévastations soit de peu de durée, puisqu'elle n'embrasse guère plus de deux siècles, cependant leurs conquêtes furent si étendues, leur domination si vaste, et ils ont exercé une telle influence sur les destinées de l'Asie et d'une partie de l'Europe, qu'il n'est point d'histoire qui présente, comme la leur, une masse de faits accumulés dans un aussi court espace de temps, et des points de contact aussi multipliés avec celle des peuples les plus divers. Les sources où l'on peut puiser les éléments de cette histoire sont certes très-abondantes; et elles ont été mises à profit par trois érudits de regrettable mémoire, MM. d'Ohsson, de Hammer et Quatremère. Mais parmi les écrivains orientaux, ceux qu'a produits la littérature arménienne n'ont point encore été consultés, ou ne l'ont été que d'une manière partielle et très-imparfaite. Dans son remarquable travail sur les Mongols, M. d'Ohsson, qui a tiré un parti si savant et si ingénieux des chroniques orientales

et des documents occidentaux, a été réduit uniquement, pour les renseignements de provenance arménienne, à l'Histoire des Orbêlians, dont Saint-Martin a publié une traduction sur un texte incorrect, qui a paru à Madras en 1775, et à l'insuffisant abrégé de l'Histoire d'Arménie de Tchamitch, traduit en anglais par M. John Avdall. Et cependant, par un contraste assez singulier, M. d'Ohsson était Arménien d'origine. Les *Additions et éclaircissements à l'Histoire de la Géorgie*, de M. Brosset, membre de l'Académie impériale des sciences de Saint-Pétersbourg, renferment la version d'un précis de l'Histoire des Mongols par Malachie le Moine. Mais Malachie ayant employé dans son style un assez grand nombre de formes de la langue arménienne vulgaire, dialecte à la connaissance duquel le traducteur paraît être peu initié, il en est résulté que sa version laisse encore à désirer.

Les ressources qu'offre la littérature arménienne pour de nouvelles études sur les Mongols ont pu être déjà pressenties par le fragment donné par Saint-Martin, et dont je parlais tout à l'heure. Ce fragment, comme on le sait aujourd'hui, est un chapitre détaché du livre qu'Étienne Orbêlian, métropolite de la province de Siounik' au XIIIe siècle, a consacré à retracer les origines de sa famille, et qu'il a intitulé *Histoire de la maison de Siçagan*, Պատմութիւն Սիսական տոհմի. Les éditeurs, qui étaient trois Arméniens de Madras, Éléazar Schamirian, Moïse Pagh'ramian et Garabed Mĕguĕrdoumian, n'ont point dépassé la mesure de la critique que l'on est en droit d'attendre des Orientaux; s'ils se sont attachés à reproduire, même avec ses incorrections, le manuscrit unique qu'ils ont eu sous les yeux, en revanche ils se sont crus autorisés à y introduire des divisions qui n'existent point dans l'original, avec des intitulés de chapitres d'un style à leur façon, et à substituer partout, par un calcul approximatif et grossier, les dates de l'ère chrétienne aux dates de l'ère arménienne.

En ce qui touche aux invasions des Tartares dans l'Arménie et la Géorgie, les auteurs arméniens peuvent fournir

un utile complément aux historiens arabes et persans, et être acceptés comme de fidèles et exacts narrateurs. Ils ont été, en effet, contemporains ou témoins oculaires des événements qu'ils rapportent, et quelquefois même ils y ont été mêlés. Une fois les violences de l'invasion passées, la nation à laquelle ils se rattachent, douée de cette flexibilité de caractère qui lui permet de s'accommoder à toutes les formes de gouvernement, et façonnée déjà par l'habitude du joug arabe et turk, cette nation ne tarda point à se plier à la domination mongole. Ses chefs prirent du service dans les rangs des Tartares, devinrent leurs auxiliaires, et jouirent souvent auprès d'eux d'une grande faveur; le crédit qu'ils avaient acquis, grâces aux services qu'ils leur rendirent, arracha bien des fois les populations chrétiennes à la mort ou à l'esclavage. Ces rapports devinrent encore plus étroits lorsque les Mongols sentirent le besoin de se faire un appui des chrétiens contre les musulmans. Les princes roupéniens de la Cilicie, qui comptaient parmi les feudataires du grand Caan, prirent part aux expéditions des Tartares dans la Syrie; et l'on sait que ce fut cette alliance, non moins que les appels incessants adressés par ces princes aux souverains de l'Occident, qui provoquèrent le ressentiment des sulthans d'Égypte, et qui amenèrent la ruine des Roupéniens et l'extinction de la nationalité arménienne, dans la seconde moitié du XIVe siècle (1375). Parmi les renseignements que nous ont conservés les historiens arméniens, une grande partie est due à ceux de leurs compatriotes qui servaient dans les armées tartares.

Lorsque les Mongols, maîtres de la Perse, voulurent organiser politiquement leur conquête, et imposer un régime administratif régulier aux populations diverses que la force des armes avait courbées sous leurs lois, lorsqu'ils voulurent se fortifier contre les musulmans, ils adoptèrent, à l'égard des Arméniens, une ligne de conduite toute bienveillante, et leur témoignèrent une protection marquée. C'est dans ces vues que Houlagou, au faîte de la puissance, fit mander au-

près de lui un Arménien, simple moine, mais écrivain remarquable par sa vaste érudition, l'historien Vartan. Il le reçut avec une haute distinction, et l'entretint avec une familiarité qui aurait lieu de surprendre, si on ne l'expliquait par la supposition que Vartan s'était acquis une très-grande influence sur ses compatriotes. Le récit de cette entrevue et de la conversation du conquérant mongol avec le moine arménien forme un des épisodes les plus piquants du livre qu'il nous a laissé.

Les écrivains arméniens que l'on peut mettre à contribution pour l'histoire des Tartares depuis Tchinguiz-khan jusqu'à Timour, sont Guiragos (Cyriaque), Vartan, Malachie le Moine, Étienne Orbélian, Sĕmpad, connétable de Cilicie, et Thomas de Medzoph[1]. Les trois premiers ont emprunté une partie de leurs récits au vartabed (docteur) Jean Vanagan, abbé du couvent de Khoranaschad, lequel avait composé une Histoire des invasions des Tartares dans l'Arménie, la Géorgie et l'Agh'ouanie, pendant une période de vingt-neuf ans (1236-1265). Les ouvrages de Guiragos, Malachie et Vartan, qui avaient fait leurs études sous la direction de Vanagan, représentent pour nous, quoique en abrégé, la composition originale de leur maître, aujourd'hui perdue. Je me suis proposé d'extraire de ces divers auteurs ce qui s'y trouve d'intéressant et de neuf pour le sujet qui nous occupe ici. Afin de ne point grossir mon travail, et de le réduire aux limites que ce recueil comporte, je n'ajouterai à ma traduction que des notes courtes, relatives seulement à l'histoire et à la géographie arméniennes. Quant aux personnages et aux faits connus par les écrivains musulmans qui ont servi de guides aux orientalistes auxquels nous devons des travaux récents sur les Mongols, je ne saurais mieux faire que de m'en référer à ces travaux, déjà en possession d'une autorité incontestée.

Le premier des historiens arméniens dont je reproduis la relation est Guiragos, surnommé *Kantzaguetsi*, c'est-à-dire de Kantzag ou Guendjeh, parce qu'il était originaire de cette ville, ou bien encore *Kedguetsi*, c'est-à-dire de Kédig, parce

qu'il avait fait profession de la vie religieuse dans ce monastère. Cette relation est tirée de son histoire d'Arménie, qui embrasse les temps écoulés depuis l'apostolat de saint Grégoire l'Illuminateur, premier catholicos (patriarche universel) de ce pays, et depuis le règne de Tiridate II, qui en fut le premier souverain chrétien, vers le commencement du IVe siècle de notre ère, jusqu'à l'année 718 de l'ère arménienne (13 janvier 1269-12 janvier 1270). Le livre de Guiragos se divise en deux parties: la première est une compilation des ouvrages de ses devanciers; la seconde, beaucoup plus étendue, commence au règne de Léon II, le premier des barons de la Cilicie qui ait porté la couronne et le titre de roi; elle embrasse le récit des faits accomplis du vivant de l'auteur. Son style est simple ordinairement, mais inégal et quelquefois vulgaire. Il vaut beaucoup mieux cependant que celui de Malachie le Moine, quoique M. Brosset (*Additions et éclaircissements à l'Histoire de la Géorgie*, p. 438) affirme que « le style de Malachie est certainement meilleur que celui de Ciracos. » Ce jugement n'est qu'une simple répétition de celui qu'a porté sur ces deux auteurs feu Mgr Soukias Somal, dans son *Quadro della storia letteraria di Armenia*, p. 112-113, lequel s'exprime de manière à prouver qu'il ne les connaissait que très-superficiellement.

Guiragos nous apprend lui-même (chap. XVII) qu'en l'année 690 de l'ère arménienne (20 janvier 1241-19 janvier 1242) il était âgé d'environ quarante ans; par conséquent il était né au commencement du XIIIe siècle.

Ma traduction a été faite sur trois manuscrits: le premier, que je désignerai par la lettre A, est la reproduction d'un exemplaire que possède la bibliothèque des RR. PP. Mékhitharistes de Vienne, reproduction que je dois à leur obligeance; le second, marqué B, est une copie que j'ai exécutée moi-même sur un exemplaire appartenant à M. Emīn, inspecteur et professeur à l'institut Lazareff des langues orientales, à Moscou; et le troisième, coté C, une copie faite pour moi sur un manuscrit défectueux par M. Jean de Brousse Tchamourdji-Oglou,

ancien professeur au collége arménien de Sainte-Jérusalem à Scutari, et aujourd'hui directeur d'une revue mensuelle qui paraît à Constantinople sous le titre de *Zôhal*, Զօհալ, en langue turke, écrite avec des caractères arméniens.

Je dois ajouter que, pour l'orthographe des noms propres et des mots mongols, j'ai suivi le mode de transcription que l'usage général a fait prévaloir, et qui est emprunté aux écrivains musulmans. J'ai placé à côté et en sous-ordre la forme arménienne, quoique celle-ci me paraisse, philologiquement parlant, plus exacte; car il est certain que l'alphabet arménien, par la nature et la richesse des éléments qui le composent, est beaucoup plus propre que l'alphabet arabe à rendre les effets phoniques des idiomes de souche tartare.

EXTRAIT DE L'HISTORIEN GUIRAGOS.

IRRUPTION DES TARTARES. ILS METTENT EN FUITE LE ROI DE GÉORGIE.

1. En l'année 669 de l'ère arménienne (26 janvier 1220-24 janvier 1221), tandis que les Géorgiens étaient fiers de la victoire qu'ils avaient remportée sur les Dadjigs[1], auxquels ils avaient enlevé nombre de provinces arméniennes, voilà que tout

[1] J'ai expliqué (*Récit de la première croisade*, ch. 1, note 9) le sens que les Arméniens attachent au mot *Dadjig*, տաճիկ, تاجك, par lequel ils désignaient anciennement tous les peuples nomades en général; et qu'ils ont appliqué depuis à toutes les nations musulmanes, Arabes, Persans et Turcs. — L'auteur fait ici allusion aux courses et aux dévastations que les Géorgiens, profitant de la négligence d'Euzbeg, atabek de l'Azerbéidjan, avait faites précédemment dans cette contrée, dans l'Aran, le Schirwan et le territoire d'Erzeroum.

à coup, à l'improviste, un corps considérable d'une nombreuse armée, parfaitement équipé, se précipita comme un torrent par la porte de Derbend, Դարբանդ, dans le pays des Agh'ouans, pour arriver de là dans l'Arménie et la Géorgie. Tout ce que ces hordes rencontraient sur leur passage, hommes, animaux, et jusqu'aux chiens, elles le massacraient. Elles ne faisaient aucun cas des riches vêtements et autres objets précieux, si ce n'est des chevaux. Elles parvinrent rapidement jusqu'à Děph'khis, Տփխիս (Tiflis); puis elles retournèrent dans la contrée des Agh'ouans, sur le territoire de la ville de Schamk'or. Un bruit qui était sans fondement représentait ces peuples comme professant le magisme ainsi que la religion chrétienne, et comme opérant des prodiges. On disait qu'ils étaient venus pour venger les chrétiens de la tyrannie que les Dadjigs faisaient peser sur eux; qu'ils avaient une église en forme de tente, et une croix miraculeuse; qu'ils prenaient de l'orge la quantité d'un *gabidj* [1] et la répandaient devant la croix, puis que toute l'armée amenait là les chevaux et leur donnait de cette orge sans qu'elle diminuât; que lorsque tous ces animaux avaient été repus, la me-

[1] Le mot *gabidj*, կապիճ, est un nom de mesure pour les grains ainsi que pour les substances liquides. Le *gabidj* répondait au κάδος et au χοῖνιξ des Grecs, ainsi qu'au *congius* et au *sextarius* des Romains. Anania de Schirag, mathématicien et computiste arménien, qui vivait au VIe siècle, assimile, dans son Traité des poids et mesures, le gabidj au κάδος, « qui était, dit-il, de 11 ξέσ7ης, ou de la moitié d'un boisseau. » (Cf. Pascal Aucher, *Explication des poids et mesures des anciens*, en arménien; Venise, 1821, in-4°.)

sure était comble comme auparavant; qu'il en était de même pour la nourriture des hommes. D'aussi absurdes propos se répandirent partout; aussi les habitants ne songèrent nullement à se mettre en sûreté. Il arriva même qu'un prêtre séculier alla au-devant des Tartares avec ses paroissiens, les croix déployées. Les ennemis, mettant l'épée à la main, les exterminèrent tous. Ayant trouvé aussi sur leurs pas nombre de populations, ils les massacrèrent, et dévastèrent une foule de localités. La contrée fortifiée qui s'étend entre les deux villes de Bardav, Պարտաւ, et de Pélougan, Բելուկան[1], et que l'on nomme *Pégamêdch*, Բեկամէջ, fut envahie par eux avec une irrésistible impétuosité, et livrée à leurs ravages dans une foule de districts.

Le roi de Géorgie, Lascha, et le général en chef, Ivanê[2], ayant réuni leurs troupes, se portèrent dans la plaine de Khounan, Խունան, où campait un corps d'ennemis. Au premier choc, il les mirent en déroute; mais comme les Tartares avaient disposé une embuscade, ils fondirent par derrière sur les

[1] C'est la leçon que donnent les manuscrits A et C; le manuscrit B lit *Pélougoun*, Բելուկուն, et Tchamitch (*Hist. d'Arménie*, t. III, p. 201), *Pélougoum*, Բելուկում. C'était une localité de l'Agh'ouanie arménienne, au sud de Bardav.

[2] Ivanê, qui portait le titre d'atabek du royaume de Géorgie, avait succédé, vers 1212, à son frère Zak'arê, dans le commandement des armées géorgiennes. Il était de l'illustre famille des Mĕkharguĕrdzel, d'origine kurde, d'après notre auteur et Vartan. Cette famille s'attacha au service des rois de Géorgie, et remplit un rôle considérable après la ruine des Orbélians. (Cf. M. Brosset, *Hist. de la Géorgie*, Additions, p. 415-417.)

Géorgiens, et les taillèrent en pièces. Les fuyards, dispersés de côté et d'autre, ayant essayé de résister, furent cernés, et éprouvèrent de grandes pertes. Le roi prit la fuite, ainsi que ses officiers. Les Tartares, ayant rassemblé le butin laissé par les Géorgiens, l'emportèrent dans leur camp.

Cependant le roi de Géorgie réunit de nouvelles forces et en plus grand nombre que la première fois, et voulut leur livrer bataille. Les Tartares, emmenant leurs femmes et leurs enfants, et toute leur suite, les acheminèrent vers la porte de Derbend. Mais les Dadjigs, qui occupaient ce défilé, leur refusèrent le passage. Alors les Tartares franchirent la chaîne du Caucase par des endroits impraticables, comblant les précipices en y jetant des pièces de bois, des pierres, leurs bagages, leurs chevaux et leurs machines de guerre; de cette manière, ils regagnèrent leur pays. Leur chef se nommait *Sabada-Bahadour*, Սաբադա Բահադուր[1].

DÉFAITE DES GÉORGIENS DANS LES ENVIRONS DE LA VILLE DE KANTZAG.

II. Quelque temps s'écoula après les événements qui viennent d'être racontés. D'autres hordes sortirent de chez les Huns, que l'on appelait *Khoutchakh*, Խուչախ (Kiptchak), et arrivèrent en Géor-

[1] La forme mongole de ce nom est *Soubéguétaï-Baghatour*, ᠰᠦᠪᠡᠭᠡᠲᠡᠢ ᠪᠠᠭᠠᠲᠤᠷ. C'était un des plus anciens généraux de Tchinguiz-khan, et il appartenait à la tribu Ourianguite.

gie auprès du roi Lascha et du grand général Ivanê. Elles leur demandèrent un lieu pour s'établir, promettant de les servir fidèlement; mais le roi et Ivanê ne voulurent pas consentir à leur donner asile. Sur ce refus, se mettant en marche, elles se dirigèrent vers Kantzag, dont les habitants les accueillirent avec empressement; ils étaient extrêmement tourmentés par les Géorgiens, qui saccageaient leur territoire et s'emparaient tout à la fois des populations et des bestiaux. Ils leur donnèrent pour résidence un endroit dans les environs, et leur fournirent en outre des vivres, afin de s'en faire un appui contre le roi de Géorgie. Ces Huns se fixèrent donc en ce lieu. Cependant Ivanê, à la tête de ses troupes, et plein de présomption, marcha contre eux. Dans son orgueil, il se flattait de les exterminer, ainsi que les habitants de Kantzag. Il mettait sa confiance en la multitude de ses soldats, et non en Dieu, qui donne la victoire à qui il veut. Dès que l'on en fut venu aux mains, les barbares sortirent de leur retraite et passèrent au fil de l'épée les Géorgiens, fatigués et découragés. Ils firent quantité de prisonniers et mirent le reste en fuite. Ce jour-là les chrétiens subirent un rude échec; ils furent tellement abandonnés de Dieu, qu'ils n'eurent que le temps de faire entendre un seul cri de détresse. Les barbares poussaient devant eux une foule de guerriers d'une bravoure éprouvée, et qui s'étaient illustrés dans les combats, comme un berger chasse son troupeau; car Dieu avait retiré à leurs glaives son assistance et les avait abandonnés

dans cette occasion. Ces nobles guerriers furent vendus à vil prix en échange de vêtements ou de vivres. Devenus la propriété des Perses, ils furent accablés de mauvais traitements; on leur demandait pour leur rançon une quantité si considérable d'or et d'argent, qu'il n'y avait aucun moyen de se la procurer. Nombre d'entre eux moururent dans les fers. Parmi ceux qui furent pris, se trouvaient Grégoire, Գրիգոր, fils de Hagh'pag, Հաղբակ, et frère de Vaçag le Brave, Վասակ Քաջ, et Babak', Պապաք, fils de ce dernier. Vaçag avait, en effet, trois fils, Babak', Mĕgtêm, Մկդէմ, et Haçan, Հասան, surnommé *Br'ôsch*, Պռօշ, tous trois pleins de courage, et la terreur des armées Dadjigs. Babak' périt les armes à la main. Grégoire, resté prisonnier, fut soumis à de longues tortures, pour qu'il abjurât le Christ; mais il tint ferme, et ne fit au contraire que maudire leur faux législateur Mahomet, Մահմէտ, et leur abominable religion. Les infidèles, furieux, le traînèrent tout nu sur la terre et lui déchirèrent le corps avec des épines. Ils le maltraitèrent tellement qu'il succomba, et reçut du Christ la couronne du martyre. Ces guerriers étaient du district de Khatchên[1], d'une famille illustre, chrétiens orthodoxes et Arméniens d'origine. Ces infâmes Perses firent aussi souffrir des tourments à bien d'autres captifs, la faim, la soif, la nudité. Mais les chrétiens de Kantzag se montrèrent pleins de charité

[1] District de la province d'Artsakh, dans l'Arménie septentrionale, sur les confins de la Géorgie.

pour ces malheureux; rachetant les uns et leur rendant la liberté, fournissant des aliments aux autres, à ceux-ci des vêtements, et ensevelissant les morts. C'est ainsi qu'ils firent éclater par toutes sortes de bonnes œuvres leur pieux dévouement. Au bout de quelques jours, le général en chef Ivanê réunit des troupes pour aller tirer vengeance de ceux qui avaient exterminé ses soldats. Il fondit à l'improviste sur les barbares, les tailla en pièces, et leur ayant enlevé leur butin et leurs enfants, s'en revint chez lui, chargé de ces dépouilles. Au Christ, notre Dieu, gloire éternelle! Amen.

DU SULTHAN DJELÂL-EDDIN, Ջալալադին, ET DE LA DÉFAITE QU'IL FIT ÉPROUVER AUX GÉORGIENS, EN 674 DE L'ÈRE ARMÉNIENNE (24 JANVIER 1225-23 JANVIER 1226).

III. Cette nation dont nous avons déjà parlé, venue du nord-est, et que l'on nomme *Tartare*, Թաթար, réduisit au plus fâcheux état le sulthan du Khoraçan Djelâl-eddin, le défit et dévasta son royaume. Forcé de se sauver dans la contrée des Agh'ouans, il marcha sur Kantzag, s'empara de cette ville, et versa des torrents de sang, exterminant les Perses, les Arabes et les Turks[1]. De là il passa en Arménie.

[1] M. Brosset, dans son *Histoire de la Géorgie*, Additions, p. 423, a traduit ainsi ce passage : « Il (Ivanê) rassembla une armée nombreuse pour marcher contre le sultan, armée composée de Persans, de Tadjics et de Turcs. » Il ajoute en note qu'il ne s'explique point la composition d'une pareille armée. Je le crois bien; mais la

Ivanê, témoin de ces désastres, les fit connaître au roi de Géorgie et réunit des forces considérables pour résister au sulthan. Lui et Lascha, pleins de jactance, s'étaient promis, s'ils étaient vainqueurs, de forcer à embrasser la communion des Géorgiens tous les Arméniens vivant sous leur domination, et de mettre à mort ceux qui s'y refuseraient. Cette résolution ne leur avait pas été inspirée par Dieu; ils avaient concerté ce projet sans l'assistance de l'Esprit-Saint; ils avaient conçu cette pensée sans interroger le Seigneur, qui dispose de la victoire à son gré. Le sulthan étant entré dans le district de Godaïk[1], Ivanê accourut avec ses Géorgiens, et prit position au-dessus de l'ennemi. A la vue des infidèles, il eut des appréhensions, parce qu'il avait établi son camp en cet endroit. Cependant le sulthan, faisant avancer son armée, vint se poster en face. En le voyant arriver, un des principaux d'entre les Géorgiens, nommé *Schaloué*, Շալուէ, ainsi qu'Ivanê, son frère, tous deux guerriers intrépides et renommés, habitués à vaincre, dirent aux leurs : « Faites halte et tenez-vous en repos quelques instants, tandis que nous nous précipiterons dans les rangs ennemis. Si nous parvenons à en faire reculer une partie, la victoire est à nous. Alors, en avant! et vous serez sauvés. » Schaloué et Ivanê, ayant fondu sur les soldats du sulthan, commençaient déjà à les exterminer. Cependant les Géorgiens, sans faire attention à ce qui se

faute n'en est pas à l'auteur arménien, qui est ici parfaitement clair. — [1] Dans l'est de la province d'Ararad.

passait, se mirent à fuir avec tant de hâte, que dans leur course ils ne se reconnaissaient pas l'un l'autre. Sans que personne les poursuivît, ils se précipitèrent de la hauteur où ils campaient dans la vallée qui est au-dessous, et qui fut comblée. C'était à l'extrémité du bourg de Kar'ni, Կառնի. A ce spectacle, ceux du sulthan, s'élançant, en massacrèrent un grand nombre et culbutèrent les autres jusqu'à l'extrémité de la vallée. Témoin de cet épouvantable désastre, le sulthan, en contemplant cette multitude de Géorgiens, hommes et chevaux, entassés comme des monceaux de pierres, branla la tête et dit : « Ceci n'est pas l'œuvre de l'homme, mais de Dieu, qui est tout-puissant. » Il revint sur ses pas pour faire dépouiller les morts; puis, après avoir saccagé plusieurs districts, il arriva devant Dĕph'khis; aidé par les Perses qui étaient dans cette ville, il s'en rendit maître. Il massacra quantité d'habitants, et en força un plus grand nombre à abjurer le christianisme. Acceptant la fausse doctrine des Dadjigs, bien des gens que la mort effrayait échangèrent la vérité contre l'erreur. Les autres, préférant courageusement le trépas à une vie de remords, reçurent la couronne du martyre et quittèrent ce monde par une mort glorieuse. Après quoi le sulthan donna l'ordre que, sans s'enquérir de ceux qui acceptaient ou repoussaient l'islamisme, on les circoncît tous indistinctement. Des hommes les prenaient de force par les deux mains et les conduisaient sur la place publique, où un des infidèles, armé d'une épée, leur coupait la peau, sans

entamer le membre viril. Ils violaient ignominieusement les femmes. Partout où ils trouvaient une croix ou une église, ils l'abattaient et la détruisaient. Ce n'est pas seulement à Děph'khis qu'ils commirent ces excès, mais encore à Kantzag, à Nakhdjěvan, ‘Նախճուան, et autres lieux. Un des principaux d'entre les infidèles, nommé *Ourkhan*, Օրղան, qui avait épousé la mère du sulthan, persécuta cruellement les habitants de Kantzag, chrétiens et Perses, et les accabla d'exactions. Il fut tué dans cette même ville par les Melahidé, Մուլհեդ (Ismaéliens), qui étaient dans l'usage de faire de semblables exécutions. Pendant qu'il passait dans une rue, des hommes se présentèrent à lui en faisant semblant d'avoir quelque sujet de plainte; ils s'approchèrent comme pour en appeler à lui, en montrant un écrit qu'ils tenaient à la main, et en criant : « Justice, justice ! » Ourkhan, s'étant arrêté pour s'informer de leurs griefs, fut assailli des deux côtés, et frappé avec des épées que les assassins avaient cachées sur eux. C'est ainsi que périt le méchant avec sa malice. Les meurtriers expirèrent sous les coups de flèches qu'on dirigea contre eux, mais qui ne les atteignirent que difficilement, parce que, après avoir blessé quantité de monde, ils s'étaient sauvés à travers la ville. Telle est la manière d'agir de ces sectaires. Retranchés dans des lieux fortifiés qu'on appelle *Thounithan dchah*, Թունիթան չահ[1], et dans les forêts du Li-

[1] Les manuscrits A et C portent cette leçon; le manuscrit B, Թուն և թան չահ, *Thoun iev than dchah.*

ban, ils reçoivent de leur chef, qu'ils adorent comme un Dieu, le prix de leur sang, et le donnent à leurs fils pour leur assurer l'existence. Courant où ce chef leur commande d'aller, ils y séjournent longtemps, prenant les déguisements les plus variés, jusqu'à ce que s'offre l'occasion de commettre le meurtre prémédité; alors ils immolent la victime désignée à leurs coups. C'est pourquoi tous les princes et les rois les redoutent et leur payent tribut. Les Melahidé accomplissent aveuglément les ordres de leur chef, quels qu'ils soient, sacrifiant même leur vie. C'est ainsi qu'ils se défont des plus grands personnages qui leur refusent le tribut, comme cela arriva à cet impie dont il vient d'être question.

DÉFAITE ET MORT DU SULTHAN DJELÂL-EDDIN.

IV. Après s'être livré à ces dévastations, le sulthan marcha contre la ville de Khĕlath, qui est dans la contrée de Pĕznounik', et qui reconnaissait à cette époque pour maître le sulthan Aschraf. Djelâl-eddin, ayant attaqué cette ville, la prit. Là se trouvait l'épouse d'Aschraf, fille d'Ivanê, nommée *Thamtha*, Թամթայ; il en fit sa femme. Puis il alla saccager plusieurs des provinces appartenant au sulthan de Roum, appelé 'Ala-eddin, Ալադին. Cependant le sulthan Aschraf et le sulthan Kamel, Կէմլ, son frère, qui régnait en Égypte, ainsi que 'Ala-eddin, s'étant ligués ensemble, appelèrent à leur aide les troupes arméniennes de la Cilicie et les Franks du littoral de la Syrie, et s'a-

vancèrent pour combattre les Khorazmiens de Djelâl-eddin. Dès que les deux armées arrivèrent en présence, elles furent effrayées l'une de l'autre et n'osèrent point en venir aux mains. Mais les chrétiens, Arméniens et Franks, pleins de confiance en Dieu, fondirent sur les ennemis, quoiqu'ils fussent eux-mêmes en petit nombre, moins d'un millier. Soutenus par le puissant secours du Christ, ils battirent les Khorazmiens et les mirent en déroute. A cette vue, les Dadjigs, se précipitant à leur tour, ne cessèrent de les tailler en pièces jusqu'au coucher du soleil. Mais les sulthans donnèrent l'ordre de ne pas s'acharner à la poursuite des fuyards, comme étant des coreligionnaires, et leurs soldats s'arrêtèrent. Ces princes, qui étaient hommes de bien, ne se montrèrent pas ingrats envers les troupes chrétiennes, sachant bien que c'était grâce à elles que Dieu leur avait accordé la victoire. Chacun d'eux s'en retourna tout joyeux dans son pays. Partout où ils passaient, villes ou districts, les populations accouraient au-devant d'eux en formant des chœurs de danse et au son des instruments de musique[1], et les accueillaient avec des félicitations. Le sulthan 'Ala-eddin étant arrivé non loin de Césarée de Cappadoce, les habi-

[1] Il y a dans le texte ծնծղայիւք. L'auteur se sert de cette expression pour désigner un instrument de musique usité chez les anciens Arméniens, et qui était une sorte de lyre dont on tirait des sons avec une baguette ou un archet. Mais nous en ignorons aujourd'hui la véritable forme; on peut voir ce que j'ai dit à ce sujet dans mes *Études sur les chants historiques et les traditions populaires de l'ancienne Arménie*, cahier de janvier 1852, p. 33, note 2

tants musulmans, ainsi que les chrétiens, avec leurs prêtres, leurs croix et leurs crécelles, se portèrent à sa rencontre jusqu'à une distance d'une journée de marche. Il approchait déjà, lorsque la foule des musulmans, au lieu de permettre aux chrétiens de se joindre à eux pour rendre hommage au sulthan, les repoussa par derrière. Mais ceux-ci montèrent sur une colline en face du camp. Le sulthan ayant demandé qui étaient ces hommes, et ayaut su que c'étaient des chrétiens, sortit seul du camp et vint se mêler parmi eux. Il leur ordonna de faire retentir les crécelles, et de chanter des cantiques à haute voix. C'est ainsi qu'il fit son entrée dans la ville, escorté par eux; après leur avoir donné des présents, il les congédia. Cependant le sulthan Djelâl-eddin, couvert de honte, était parvenu chez les Agh'ouans, dans la fertile et belle plaine de Mough'an, Մուղան[1]; s'étant arrêté là, il voulut réunir ses troupes; mais les Tartares qui l'avaient vaincu et chassé de ses États le surprirent et, l'ayant poursuivi jusqu'à la ville d'Amid, lui infligèrent une défaite complète. Il périt dans la mêlée; d'autres prétendent que, s'enfuyant à pied, il rencontra un homme qui, l'ayant reconnu, le tua, pour venger la mort d'un de ses parents, que le sulthan avait fait périr précédemment. Telle fut la fin de ce méchant prince.

[1] Cette plaine, où se trouvait le campement d'hiver des Mongols, était aussi appelée Դարան դաշտ et Դառին դաշտ, *plaine de Taran* ou *Tar'ïn*, ou bien encore, դաշտ Հեմիանայ, *plaine de Hémian*. Elle occupe le vaste delta formé par l'Araxe après sa jonction avec le Gour ou Cyrus.

CAUSES DE L'IRRUPTION DES TARTARES.

V. Tous les récits de notre histoire et les préliminaires qui s'étendent jusqu'ici ont été consacrés à parler de notre nation. Ce que nous devons, avec la grâce de Dieu, raconter par la suite, nous pensons que bien d'autres le diront aussi, mais que tous resteront inférieurs à cette tâche; car bien au delà de tout ce que la parole humaine peut exprimer se sont accrues les calamités qui ont frappé toutes les contrées. En effet, la fin des temps approche, et les précurseurs de l'Antéchrist annoncent la venue du Fils de la perdition. Nous sommes effrayés des révélations faites par de saints hommes inspirés de Dieu, et que leur a suggérées l'Esprit-Saint en prévision de l'avenir, et surtout par ces paroles à jamais véritables de notre Sauveur et Dieu : « Une nation se lèvera contre une autre nation, un royaume contre un autre royaume, et ce sera le commencement des afflictions. » Il en est de même de la prophétie que saint Nersès, notre patriarche, a faite au sujet de la ruine de l'Arménie par la nation des Archers [1], et dont nous avons vu l'accomplissement de nos propres yeux, témoins de la ruine et des malheurs que cette nation a causés. Dans une contrée lointaine, située au nord-est, pays que, dans leur langue inculte, ils appellent *Karakorum*, Ղարաղուրում, sur les

[1] C'est le nom par lequel les historiens arméniens désignent habituellement les Mongols.

limites du Khataï, Կատիա, parmi une multitude de nations barbares, que la plupart ne connaissent pas et ne sauraient nombrer, était celle des Tartares, gouvernée par un chef suprême appelé *Tchinguiz-khan*, Չանգըզ ղան, qui vint à mourir. Avant de rendre le dernier soupir, il manda ses trois fils[1] et ses troupes, et tint à celles-ci ce langage : « Me voici près de ma fin. Choisissez pour roi celui de mes trois fils que vous préférez, afin qu'il ait l'autorité à ma place. » Ses soldats lui répondirent : « Celui qu'il te plaira de désigner sera notre souverain, et nous le servirons avec fidélité. » Il leur dit : « Je vais vous faire connaître le caractère et les habitudes de mes trois fils. L'aîné, Tchagataï, Չաղատայ, a des inclinations belliqueuses et aime la guerre ; mais il est naturellement hautain et affecte de se montrer supérieur aux chances de la fortune. Mon second fils est pareillement enclin à la guerre, mais avare. Le plus jeune a toujours été gracieux dès son enfance, généreux, libéral, et, depuis qu'il est né, ma gloire et ma puissance n'ont fait chaque jour que s'accroître. Maintenant je vous ai tout révélé avec sincérité ; prosternez-vous devant celui que vous voudrez. » Les soldats, s'avançant, s'inclinèrent devant le plus jeune, qui se nommait *Ogotaï-khan*, Հոգթաղա ղան. Son père, lui ayant placé la couronne sur la tête, expira. Dès que ce prince eut été investi du commandement, il rassembla des troupes innom-

[1] Des quatre fils qu'avait eus Tchinguiz-khan, Djoutchi, Tchagataï, Ogotaï et Touloui, le premier était mort avant son père.

brables comme le sable de la mer, qui échappe à tout calcul. Il y avait là sa propre tribu, nommée *Mongol-Tartare*, Մուղալ Թաթար, les Khazirs, les Huns, ceux du Khataï, Պատխայիք, les peuples en dehors du Khataï[1], et beaucoup d'autres barbares, avec leurs bagages, leur attirail de campement, leurs femmes et leurs enfants, et leurs tentes. Il les partagea en trois corps, qu'il envoya, l'un vers le sud, sous le commandement de l'un de ses fidèles serviteurs et amis; l'autre vers l'occident et le nord, sous les ordres de son fils; le troisième vers le nord-est, sous la direction d'un chef nommé *Tcharmagh'an*, Չարմաղան, homme heureux dans les combats, d'une habileté et d'une prudence consommées. Il leur avait prescrit de saccager et de ruiner toutes les contrées, de renverser tous les trônes, et de ne revenir auprès de lui qu'après avoir achevé la conquête du monde, et l'avoir soumis à son autorité. Quant à lui, il resta dans ses États, occupé à manger et à boire, à se divertir, et à vivre dans l'abondance, sans souci d'aucune espèce. Ses troupes, étant parties dans ces différentes directions, ravagèrent toutes les contrées qu'elles envahirent, renversant les souverainetés, enlevant les richesses et tout ce que possédaient les populations, s'emparant des jeunes femmes et des jeunes garçons pour

[1] Il y a dans le texte Անկխտանք, nom que je suppose composé de la préfixe négative *ան* et du mot *կխտան*, dont la forme se rapproche de celle de *Khitan*. Ce nom peut être traduit : *les non-Khitans*, c'est-à-dire les peuples étrangers par leur origine à ceux du Khataï.

en faire leurs esclaves. Les Tartares envoyaient les uns au loin dans leur pays, au khakhan, *խաղան*, leur souverain; d'autres étaient gardés auprès d'eux en servitude, pour avoir soin des bagages. Le corps qui marcha vers l'orient, et qui avait pour chef Tcharmagh'an-nouïn[1], fut celui qui attaqua le sulthan Djelâl-eddin, souverain du Khoraçan et des provinces limitrophes. Il le battit et le força de prendre la fuite, comme nous l'avons raconté plus haut. Les Tartares ravagèrent successivement toutes les parties de la Perse, l'Adërbadagan, le Deïlem, de manière à ce qu'il ne resta plus d'obstacle devant eux. Ils prirent Reï et Ispahan, ces grandes et magnifiques cités regorgeant de richesses, et puis les rebâtirent en les plaçant sous leur domination. Ils agirent de même dans tous les pays qu'ils traversaient. Arrivés chez les Agh'ouans avec leurs bagages et la multitude qu'ils traînaient avec eux, ils plantèrent leurs tentes dans la fertile et belle plaine de Mough'an, où abondent tous les biens de la terre, l'eau, le bois, les fruits et le gibier. C'est là qu'était leur campement d'hiver. Au retour du printemps, ils se répandaient de tous côtés pour piller et faire des incursions, et puis de nouveau ils rentraient dans leurs quartiers pour passer la mauvaise saison.

SAC DE KANTZAG.

VI. Cette ville, qui renfermait une nombreuse po-

[1] Նուին est la transcription du mongol *nouïan*, ᠨᠣᠶᠠᠨ, seigneur, prince.

pulation de Perses, mais très-peu de chrétiens, était l'ennemie du Christ et de ses adorateurs, la contemptrice et la blasphématrice de la Croix et de l'Église; prodiguant le mépris et l'insulte aux prêtres et aux ministres des autels. Aussi, dès que la mesure de ses iniquités fut comble, la voix de sa malice s'éleva jusqu'au Seigneur, et d'abord apparurent des présages de sa ruine, comme autrefois à Jérusalem avant la destruction de cette cité. Il en fut de même à Kantzag. La terre, s'entrouvrant tout à coup, vomit une eau noire. Un cyprès, que l'on appelait *djantarïn*, *Ջանդարին*[1], et qui s'élevait très-haut, aux environs de la ville, fut vu, au moment où on s'y attendait le moins, se courbant spontanément. A cet aspect la population fut en émoi; après quoi on vit l'arbre se redresser dans l'attitude où il était auparavant. Ce phénomène se renouvela une seconde et une troisième fois; puis l'arbre tomba et ne se releva plus. Les sages parmi les habitants ayant cherché l'explication de ce prodige, comprirent que c'était l'annonce de leur ruine. Ils s'empressèrent de retirer et de soustraire aux outrages les croix qu'ils avaient clouées au seuil des portes de la ville, et qui avaient été placées là par mépris, afin qu'on les foulât aux pieds. Les Tartares survinrent, et ayant investi Kantzag, en entreprirent l'attaque avec de nombreuses machines; ils détruisirent les vignobles des alentours. Ils firent ensuite écrouler le rempart sur toute son

[1] Ce mot, où se trouve la suffixe déterminative arménienne Ն, me paraît être le persan جهانداری, *impérial*.

étendue, à coups de balistes; mais aucun d'eux ne pénétra dans l'intérieur. Pendant une semaine, ils restèrent l'arme au bras, faisant bonne garde. Cependant les habitants, voyant la ville prise, rentrèrent dans leurs maisons, et y mirent le feu afin qu'elles ne devinssent pas la proie de l'ennemi, tandis que d'autres brûlaient tout ce qui était de nature à être consumé par le feu; puis ils demeurèrent seuls sur ces débris. Ce spectacle acheva d'exaspérer les Tartares; et dans leur rage, s'élançant l'épée à la main, ils massacrèrent toute la population, hommes, femmes et enfants. Aucun n'échappa, à l'exception d'un corps de troupes, qui, tout armé et équipé, se fit jour le fer à la main par un des côtés de la ville, pendant la nuit, et s'enfuit. Il y eut encore de sauvés un petit nombre de gens du peuple, que les Tartares mirent à la torture pour leur faire avouer où étaient enfouis les trésors. Après quoi ils en tuèrent quelques-uns, et emmenèrent les autres captifs. Ayant creusé sous les maisons incendiées, ils en retirèrent ce qu'il y avait de caché. Après avoir été occupés à ce travail pendant plusieurs jours, ils partirent. Aussitôt les populations accoururent de tous les districts voisins à la recherche des effets et des meubles enfouis. On trouva beaucoup d'objets en or, en argent, en bronze ou en fer, et divers meubles qui avaient été recélés dans des cachettes ou dans des maisons creusées sous terre. Par suite de cette catastrophe, Kantzag resta dépeuplée pendant quatre ans. Puis les Tartares ordonnèrent de la rebâtir, et il y revint peu à

peu des habitants, qui en recommencèrent la construction, à l'exception du rempart.

LES TARTARES RAVAGENT L'ARMÉNIE ET LA GÉORGIE.

VII. Quelques années après le sac de Kantzag, cette nation, enragée et rusée à la fois, se partagea comme par lots toutes les contrées de l'Arménie, de la Géorgie et de l'Agh'ouanie, qui étaient attribuées à chaque chef suivant son rang. Ces chefs avaient mission de prendre et de ruiner les villes, les provinces et les forteresses. Chacun de ces corps arriva dans la contrée qui lui était assignée avec les femmes, les enfants et les bagages de campement; ils firent dévorer sans aucun souci tout ce qu'il y avait de verdure dans les champs par leurs chameaux et leurs bestiaux. A cette époque, le royaume de Géorgie était affaibli; car il était gouverné par une reine, nommée *R'ouçoudan*, Ռուսուդան, fille de Thamar, Թամար, sœur de Lascha, et petite-fille de Kêork, Գէորգ (Giorgi III), femme amoureuse et impudique comme Sémiramis. Cette princesse, refusant tous les maris qui lui étaient présentés, se laissait dominer par une foule de courtisans. Demeurée veuve, elle administrait le royaume avec l'aide de ses généraux Ivanê et Avak, Աւագ, fils de ce dernier; de Schahēnschah, Շահնշահ, fils de Zak'arê, Զաքարէ; de Vahram, Վահրամ[1], et autres.

[1] Vahram, fils de Plou-Zak'ar, de la famille des princes arméniens de Khatchên, possédait tout ce district, et la ville de Schamk'or, qu'il avait enlevée aux Turcs.

Ivanê, étant mort prématurément, fut enseveli à Bĕgh'ĕntzahank', Պղնձահանք (Mines de cuivre), couvent qu'il avait restauré en faveur des Géorgiens, après l'avoir enlevé aux Arméniens. Son fils était à la tête de la principauté qu'il lui avait laissée. Comme la Géorgie était dans l'impossibilité de résister à la tempête près d'éclater, chacun, songeant à son propre salut, avait cherché un asile précaire dans les endroits fortifiés, partout où il avait pu. Les Tartares, répandus en tous lieux sur la surface des plaines, sur les montagnes, dans les vallées, étaient semblables, par leur multitude innombrable, à des sauterelles, ou à la pluie qui tombe à torrents sur les campagnes. Quel spectacle que celui de ces affligeantes calamités, de ces catastrophes bien propres à arracher des larmes! La terre ne cachait pas ceux qui cherchaient un abri dans son sein; les rochers ni les forêts, ceux qui leur demandaient un asile; les murailles les plus solides des forteresses les profondeurs des vallées, ne servaient à rien. Les Tartares en arrachaient tous ceux qui s'y dérobaient à leurs coups. Les plus intrépides étaient dans le découragement, et les bras des meilleurs archers, sans force. Quiconque possédait une épée la cachait, de peur que la découverte d'une arme chez soi ne le fît massacrer impitoyablement. La voix des ennemis les jetait tous dans la stupeur, le retentissement de leurs carquois les plongeait dans la consternation. Chacun voyait apparaître son dernier jour et se sentait le cœur paralysé. Les enfants, effrayés, se

réfugiaient dans les bras de leurs parents, et les parents se précipitaient avec eux, avant même que les ennemis leur fissent subir ce supplice. Il fallait voir comment un glaive inexorable immolait hommes, femmes, jeunes gens, enfants, vieillards, évêques, prêtres, diacres et clercs. Les enfants à la mamelle étaient écrasés contre la pierre; les jeunes filles, parées de leur beauté, étaient violées et traînées en esclavage. Les Tartares avaient un aspect hideux, des entrailles sans miséricorde; ils restaient insensibles aux pleurs des mères, sans respect pour les cheveux blancs de la vieillesse. Ils couraient avec joie au carnage, comme à une noce ou à une orgie. Partout des cadavres, auxquels personne ne donnait la sépulture. L'ami n'avait plus de larmes pour celui qui lui était cher; nul n'osait en verser sur ceux qui avaient péri, retenu par la crainte de ces scélérats. L'Église se voila de deuil, sa beauté et sa splendeur disparurent; ses cérémonies furent empêchées, le saint sacrifice cessa d'être offert sur les autels, la voix des chantres ne se fit plus entendre, et les cantiques ne retentirent plus. La contrée était comme couverte d'un brouillard épais. Les populations préféraient la nuit au jour, et la terre resta privée de ses habitants. Les fils de l'étranger la parcouraient, enlevant tout ce qu'il y avait de meubles et d'objets précieux. Leur sordide rapacité était insatiable. Toutes les maisons et les chambres furent fouillées; rien ne leur échappa. Ce qu'ils n'emportaient pas, ils le traînaient çà et là, avec une rapidité égale à celle des daims, le déchi-

raient et le mettaient en pièces, semblables à des loups. Leurs chevaux étaient infatigables, et eux-mêmes ne se lassaient jamais d'entasser du butin. C'est ainsi qu'ils accablèrent de maux maintes et maintes nations; car le Seigneur avait versé sur nous le calice de sa colère, afin de nous faire expier les crimes dont nous nous étions rendus coupables devant lui, et parce que nous avions excité son juste courroux. Aussi envahirent-ils facilement tous les pays. Lorsqu'ils eurent pris et rassemblé tous les bestiaux, tant ceux qu'on avait éloignés que ceux qui étaient restés, ainsi que les objets de prix et les captifs qu'ils avaient enlevés en masse dans les lieux ouverts, ils entreprirent d'attaquer les forteresses et les villes. Grâces à leur esprit plein d'artifices et fécond en expédients, ils réussirent à s'emparer d'une foule de places. On était alors dans l'été, et comme la chaleur était extrême, et qu'aucune provision n'était faite au moment où ils survinrent à l'improviste, tous, gens et animaux, épuisés de soif, et cédant aux tourments qu'ils enduraient, tombaient entre leurs mains, de gré ou de force. Ils massacraient les uns, et gardaient les autres pour les servir comme esclaves. Ils firent éprouver le même sort aux villes les plus populeuses, dont leurs assauts les rendirent maîtres.

PRISE DE SCHAMK'OR.

VIII. Un des chefs tartares nommé *Molar-nouïn*, Մոլար նուին, auquel cette contrée était échue,

lorsque, se mettant en campagne, ils quittaient leurs quartiers d'hiver, dans la plaine de Mough'an, fit partir un détachement d'une centaine d'hommes environ, lesquels, étant arrivés à la porte de Schamk'or, empêchèrent d'y entrer et d'en sortir. Cette ville était alors en la possession de Vahram et de son fils Ak-bouga, Աղբուղայ, qui l'avaient enlevée aux Perses. Les habitants envoyèrent dire à Vahram et à son fils de venir à leur secours, en leur faisant connaître en même temps que les Tartares étaient en très-petit nombre. Mais Vahram s'y refusa, et retint même son fils, qui était disposé à répondre à cet appel, en lui suggérant l'idée de déclarer aux messagers que les ennemis étaient trop forts. Il ne prescrivit pas même aux habitants de combattre. Cependant les rangs des infidèles s'accroissaient de jour en jour, jusqu'à ce qu'enfin arrivât leur chef Molar-nouïn, qui commença l'attaque. Avec du bois et des fascines, il fit combler le fossé qui entourait le rempart, afin de monter à l'escalade; mais les habitants mirent le feu par-dessous pendant la nuit, et brûlèrent cet amas de bois. Le lendemain, Molar-nouïn commanda à ses soldats de prendre chacun une charge de terre et de la jeter dans le fossé. Après que cet ordre eut été exécuté, le fossé se trouva comblé jusqu'à la hauteur du rempart, et les Tartares et les assiégés combattirent face à face dans la ville; elle fut prise, toute la population massacrée et les édifices furent incendiés. Les Tartares firent main basse sur tout ce qu'ils y trouvèrent. Après cette vic-

toire, ils investirent les forteresses qui appartenaient à Vahram, Dêrounagan, Տէրունական, Ërkêvank', Երգէվանք, ainsi que Madznapert, Մածնաբերդ[1], que possédait Guriguê[2], Կիւրիկէ, le Bagratide, fils d'Agh'sarthan, Աղսարթան, et Kartman, Գարդման[3]; mais ailleurs, à Tcharek', Չարեք[4], à Kédapags, Գետաբակս[5], ce fut un autre chef tartare, nommé *Gh'adagh'an-nouïn*, Ղատաղան նուին, qui vint faire le siége de ces places. Vahram, qui se trouvait alors à Kartman, se sauva à la dérobée pendant la nuit et s'enfuit où il put trouver un abri. Les barbares ayant attaqué ces forteresses, les garnisons furent forcées de leur livrer les chevaux, les bestiaux et tout ce qu'ils exigèrent. Puis, après les avoir assu-

[1] Ces trois forteresses étaient situées non loin de Schamk'or, dans le district de Kartman, qui faisait partie de l'Agh'ouanie arménienne. Tchamitch (*Hist. d'Arménie*, t. III, Index, p. 148) place Ërkêvank' dans le voisinage et à l'ouest de Kartman. Indjidji (*Arménie ancienne*, p. 538) range Dêrounagan dans le nombre des localités dont la position ne nous est point exactement connue aujourd'hui. Il fixe Ërkêvank' (p. 316) dans la province d'Artsakh, et Madznapert (p. 381) dans la province d'Oudi.

[2] Guriguê IV appartenait à la dynastie des princes Bagratides de Daschir, qui avait pour capitale la ville de Lôr'ê. Cette dynastie remontait à Kourkên, fils d'Aschod III, dit *le Miséricordieux*, roi Bagratide d'Ani, et son commencement datait de la fin du xe siècle.

[3] Forteresse et district du pays d'Oudi.

[4] Forteresse du territoire de Kartman, près du district de Khatchên, suivant Tchamitch; placée par Indjidji dans sa liste des localités dont la position est incertaine. C'est aujourd'hui Mamr'od, à ce que l'on suppose. (Cf. *Topographie de la grande Arménie*, par le R. P. Léonce Alischan, Venise, 1853, in-4° (en arménien), § 154.)

[5] Forteresse du même district de Kartman, aujourd'hui en ruines. (Léonce Alischan, *ibid.*)

jetties à un tribut, ils les laissèrent, en leur imposant leur domination. Les troupes qui avaient pris Schamk'or marchèrent, avec la multitude qu'elles traînaient à leur suite, sur Davousch, Տաւուշ, Gadzarêth, Կածարէթ, Nor-Pert, Նոր բերդ (Forteresse nouvelle), Kak, Գագ[1], et les forteresses circonvoisines, et les réduisirent toutes.

LE VARTABED (DOCTEUR) VANAGAN[2] ET SES COMPAGNONS SONT FAITS PRISONNIERS PAR LES TARTARES.

IX. A cette époque, le grand vartabed Vanagan s'était creusé de ses mains une grotte au sommet d'un rocher élevé, en face du village d'Öloroud, Ոլորուտ, au sud de la forteresse de Davousch, et s'y était construit une petite église. C'était là qu'il avait trouvé un asile, lorsque son ancien couvent, situé vis-à-vis de la forteresse d'Ërkêvank', eut été ruiné dans les incursions du sulthan Djelâl-eddin. Il vivait

[1] Ces quatre forteresses, qui faisaient partie du domaine des princes de Khatchên, sont énumérées par Indjidji dans le nombre des localités dont le site n'est point aujourd'hui parfaitement déterminé; les circonscriptions provinciales dans lesquelles elles étaient comprises, Artsakh, Oudi et Koukark', ayant sans doute varié dans leurs limites à différentes époques.

[2] Jean Vanagan, un des plus célèbres docteurs de l'Église arménienne, étudia dans le monastère de Kédig, sous la direction de Mëkhithar Kosch, l'auteur des Fables arméniennes. Il fonda le monastère de Khoranaschad, dans la province d'Artsakh, où il compta de nombreux disciples. Il mourut en 1251, suivant l'historien Vartan. Feu Mgr Soukias Somal, dans la notice qu'il a donnée de cet écrivain (*Quadro della storia letteraria di Armenia*, p. 107-109), a brouillé les principaux événements de sa vie.

dans cette retraite, où il avait réuni beaucoup de livres; car c'était un homme avide de science, et surtout plein de piété. Une foule de disciples accouraient pour faire auprès de lui leurs études théologiques. Ces disciples s'étant multipliés, il lui fallut descendre de sa grotte, et il construisit au pied du rocher une église et des cellules. C'est là qu'il habitait lorsque les Tartares arrivèrent en dévastateurs. A l'approche de Molar-noïn, les habitants des villages voisins se réfugièrent dans la grotte, qui se trouva remplie d'hommes, de femmes et d'enfants. Les Tartares l'ayant investie, les vivres et l'eau finirent par manquer. On était alors dans l'été, et la température était très-ardente. Les assiégés commencèrent à être étouffés par la chaleur comme dans une prison; les enfants mouraient de soif, et deux étaient près d'expirer. Les Tartares criaient du dehors: « Pourquoi vous laissez-vous mourir? Sortez, venez à nous. Nous vous donnerons des chefs pour vous gouverner et nous vous laisserons chez vous. » Ils répétèrent ces paroles une seconde et une troisième fois, en les accompagnant de serments. Alors les assiégés, se jetant aux pieds du vartabed, le supplièrent de venir à leur aide. « Sauve-nous, lui disaient-ils, descends vers eux et fais la paix. » Il leur répondit : « Je n'épargnerai pas ma vie pour vous, s'il y a quelque chance de salut; car le Christ s'est dévoué pour nous jusqu'à la mort, et nous a délivrés de la tyrannie de Satan. Nous devons montrer à nos frères le même amour. » Le vartabed, ayant pris avec

lui deux prêtres des nôtres, Marc et Sosthène, lesquels reçurent plus tard de lui l'honneur du doctorat (car nous nous trouvions là, dans ce temps, afin de nous instruire dans la science de l'Écriture sainte), descendit vers les Tartares. Leur chef se tenait vis-à-vis de la grotte, sur une éminence, un parasol sur la tête, pour se défendre contre les rayons du soleil; car c'était à l'époque de la fête de la Transfiguration que les Tartares nous avaient ainsi renfermés. Dès que le vartabed et ses compagnons furent près du chef, les gardes leur ordonnèrent de fléchir trois fois le genou, comme font les chameaux lorsqu'ils s'accroupissent; car telle est la coutume de ces peuples. Puis, lorsqu'ils furent admis en sa présence, il leur ordonna de se prosterner vers l'orient, à l'intention du khakhan, souverain des Tartares. En même temps il dit au vartabed, en manière de reproche : « J'ai appris que tu es un homme sage et distingué, ton extérieur en fait foi. » En effet le vartabed avait un air de bonté et une contenance calme; sa barbe et ses cheveux blancs le rendaient vénérable. « Lorsque tu as su, ajouta le chef, notre arrivée dans les environs, pourquoi n'es-tu pas venu au-devant de nous, en paix et avec amitié? J'ai ordonné que tous ceux qui sont à toi, depuis le plus grand jusqu'au plus petit, seraient épargnés. » Le vartabed lui répondit : « Ne connaissant pas vos dispositions bienveillantes, nous tremblions de la frayeur que vous nous inspiriez; nous ignorions votre langue, et personne n'est venu nous mander de votre part;

c'est là ce qui nous faisait hésiter. Mais dès que vous nous avez appelés, nous sommes accourus. Nous ne sommes pas des militaires, ni des gens riches, mais des émigrés, des étrangers, rassemblés de divers lieux pour nous livrer à l'étude de la religion. Nous voici devant vous; faites de nous ce qu'il vous plaira, soit pour la vie, soit pour la mort. » Le chef leur dit, « Ne craignez rien », et il les fit asseoir devant lui. Il fit beaucoup de questions sur les forteresses qui appartenaient au prince Vahram, et sur le lieu où il devait se trouver alors, parce qu'il pensait qu'il était seigneur de cette contrée. Lorsque le vartabed lui eut dit ce qu'il savait, et l'eut assuré qu'il n'avait aucun maître temporel, il lui ordonna de faire descendre nos gens de leur retraite, sans qu'ils eussent rien à craindre, et promit qu'il laisserait chacun vivre chez soi, sous des chefs qu'il leur donnerait, et que les villages et les campagnes seraient administrés en son nom. Alors les prêtres qui avaient accompagné le vartabed nous crièrent : « Descendez à l'instant, et apportez tout ce qui est à vous. » Nous descendîmes donc en tremblant, comme des brebis au milieu des loups. Chacun de nous, ayant la mort en perspective, répétait notre profession de foi en la sainte Trinité; car avant de sortir de la grotte nous avions reçu la communion du corps et du sang sacrés du Fils de Dieu. Les Tartares nous conduisirent à une source qui jaillissait au milieu du couvent, et nous donnèrent de l'eau pour étancher la soif dont nous avions souffert pendant trois jours. Ensuite ils nous emme-

nèrent dans un endroit destiné à nous servir de prison, et établirent les laïques dans les cours de l'église; ils formèrent un cordon autour de nous, faisant la garde pendant la nuit; car nous étions alors au soir. Le lendemain ils nous conduisirent en avant du couvent, sur un lieu élevé. Nous ayant soumis à une perquisition, ils prirent ce que possédait chacun de nous, et qui leur était utile, tout ce qu'il y avait dans la grotte et les objets qui appartenaient à l'église, chapes, vases, croix d'argent, ainsi que deux évangiles incrustés d'argent, qu'ils remirent au vartabed et qu'ensuite ils nous enlevèrent. Après avoir choisi parmi nous les hommes qui pouvaient aller avec eux, ils donnèrent l'ordre de ramener les autres au couvent et dans le village, où ils les laissèrent sous la garde d'un des leurs, afin que d'autres ne vinssent pas les tourmenter. Le général commanda au vartabed de se tenir dans le couvent. Celui-ci avait un neveu (fils de frère) nommé *Paul*, qui était prêtre, et auquel le général dit de se joindre à nous pour l'accompagner. Le saint vartabed eut pitié de son neveu, encore tout jeune; il le suivit, espérant qu'il lui serait possible de le délivrer et nous aussi. Mais le général nous fit marcher à sa suite pendant longtemps, sans nous épargner la contrainte et les mauvais traitements, à pied, sans chaussures. Les hommes chargés de nous surveiller étaient des Perses, altérés du sang chrétien, et acharnés à nous accabler en route de toutes sortes de vexations. Ils nous conduisaient aussi rapidement que des chevaux dans une incursion, et

s'il arrivait à l'un de nous, à cause de sa faiblesse, ou par quelque infirmité, de s'arrêter un instant en chemin, ils lui brisaient le crâne et l'assommaient à coups de bâton, au point qu'il était impossible même de s'arracher une épine du pied, si elle venait à s'y enfoncer; impossible aussi de nous procurer de l'eau, tant nous étions forcés de nous hâter. Lorsqu'on faisait halte, ils nous renfermaient et nous entassaient dans des maisons étroites, autour desquelles ils se plaçaient en sentinelles, sans nous permettre d'en sortir pour vaquer à nos besoins. Les prisonniers étaient obligés d'y pourvoir dans ces maisons mêmes, et d'y séjourner plusieurs jours. Je ne pourrais consigner ici par écrit toutes les misères que nous éprouvâmes. Ils ne nous laissèrent pas le vartabed; ils l'éloignèrent de nous, et le confièrent à d'autres gardiens. Ils me prirent moi-même et quelques-uns de mes compagnons pour leur servir de secrétaires, pour écrire ou lire leurs lettres. Pendant le jour, ils nous tenaient auprès d'eux, et la nuit, ils nous réunissaient au vartabed, sous sa responsabilité; puis ils nous emmenaient de nouveau, nous faisant marcher à pied, ou tout nus sur des chevaux indomptés. C'est ainsi qu'ils nous conduisirent durant plusieurs jours. Lorsque la saison de l'été eut fait place à l'automne, et qu'ils furent sur le point de quitter le pays, qui était le nôtre, et qui nous était familier, pour passer dans des contrées étrangères, tous les prisonniers, au risque de leur vie, commencèrent peu à peu à se sauver pendant la nuit, chaque fois que l'occasion se pré-

sentait. Par la grâce du Christ, tous parvinrent à fuir, excepté deux prêtres, qui, ayant tenté de se dérober pendant le jour, furent repris. Les Tartares les conduisirent au camp, et les mirent à mort devant nous, afin de nous intimider; car c'est le sort qu'ils réservaient à ceux qui tentaient de s'évader. Un jour notre admirable vartabed me dit : « Guiragos? — Que veux-tu, maître? lui répondis-je. — Mon cher fils, ajouta-t-il, il est écrit : « Lorsque les tri« bulations tomberont sur vous, supportez-les avec « patience. » Il faut nous faire l'application de ces paroles de l'Écriture; car nous ne sommes pas au-dessus des saints de l'ancien temps, Daniel, Ananie et leurs compagnons Ézéchiel, Jérémie, qui, pendant la captivité, se sont montrés fermes dans la foi, jusqu'à ce que Dieu les visitât et les glorifiât dans la servitude. Restons ici à espérer le secours de la divine Providence, et attendons qu'elle daigne nous l'envoyer suivant sa volonté. — Eh! bien, lui répondis-je, faisons comme tu le dis, ô saint père. » Il arriva cependant un jour que le chef qui nous avait faits captifs vint dans le lieu où nous étions renfermés. En nous apercevant, il se détourna vers nous, et nous, de notre côté, nous nous avançâmes vers lui. « Avez-vous besoin de quelque chose? nous dit-il. Avez-vous faim? je vous ferai servir de la chair de cheval. » Ces peuples, en effet, se nourrissent indistinctement de tous les animaux purs et impurs, et même de rats et de serpents. Le vartabed lui répondit : « Nous n'aimons pas la chair de

cheval, ni aucun de vos aliments. Si tu veux nous faire une grâce, laisse-nous revenir chez nous, comme tu l'as promis; car je suis vieux et malade, et je ne puis vous être d'aucune utilité pour la guerre ou pour la garde des troupeaux, ou pour quoi que ce soit dont vous ayez besoin. » Le général lui dit : « Lorsque Tchoutchouka, Չուչուկա, arrivera, je m'occuperai de cela. » Ce Tchoutchouka était l'intendant de sa maison, et il était parti avec les troupes du général pour aller piller. Nous insistâmes auprès de lui trois fois, et il nous fit la même réponse. Enfin cet homme revint de son expédition, et nous fûmes mandés à la Porte du général, qui nous envoya Tchoutchouka avec un interprète. « N'avez-vous pas affirmé, nous dit-il, que donner ce qui a appartenu à un mort, c'est faire du bien à son âme? Si ces dons sont utiles aux morts, pourquoi ne rachèteraient-ils pas les vivants? Livre donc ce que tu as, et paye ta rançon; puis va-t'en chez toi et restes-y. » Le vartabed repartit : « Ce que nous possédions, vous nous l'avez pris, les croix et les évangiles; nous n'avions pas autre chose. » Cet homme ajouta : « Si tu es sans ressources, il n'est pas possible que tu t'en ailles. » Le vartabed reprit : « Je t'assure, en toute vérité, que je n'ai rien à moi, pas même de quoi acheter la nourriture d'un jour; mais si vous y consentez, conduisez-nous à une des forteresses des environs, et les chrétiens payeront notre rançon. » Ils l'avaient d'abord taxé à une somme énorme; mais ensuite ils la réduisirent et envoyèrent le vartabed vers la forte-

resse de Kak. Celui-ci demanda aussi notre liberté en payant notre rançon avec la sienne; mais ils n'y consentirent pas, prétendant que je leur étais nécessaire pour écrire et lire leurs lettres. « Quand vous nous donneriez beaucoup d'argent, ajoutèrent-ils, nous ne le rendrions pas. » Nous nous séparâmes donc, le vartabed et moi, en fondant en larmes. « Mon cher fils, me dit-il, je vais me prosterner devant la croix qui est sous l'invocation de saint Sarkis (Serge), et prier le Seigneur que par elle, toi et nos autres frères qui sont au pouvoir des mécréants, vous soyez délivrés par la miséricorde divine. » Il y avait, en effet, à Kak, une croix qui faisait des miracles en faveur des pauvres affligés, et principalement des captifs; et ceux qui l'invoquaient de tout cœur, voyaient le martyr Sarkis ouvrir lui-même la porte de leur prison ou de leur cachot, briser leurs fers, et les guider, sous une forme corporelle, jusque chez eux. La renommée de ces miracles s'était répandue chez toutes les nations. On disait que c'était saint Mesrob qui avait planté cette croix. Il arriva ce qu'avait annoncé le vartabed. Il fut racheté pour une somme de 80 tahégans. Lorsqu'on l'eut reconduit, le même jour, Molar-nouïn me dit : « N'aie pas de chagrin du départ de ton vieux maître. Nous ne t'avons pas laissé partir avec lui, parce que tu nous es utile. Je t'élèverai au-dessus de mes plus grands officiers. Si tu as une femme, je te la ferai venir; si tu n'en as pas, tu en choisiras une des nôtres. » Et à l'instant, il me fit donner une tente et deux jeunes

garçons pour me servir. Il ajouta : « Demain tu auras un cheval, et je te rendrai content; mais sois-nous fidèle. » A ces mots, il me quitta. Cependant la Providence voulut que cette nuit même je parvinsse à leur échapper. Nous nous trouvions dans le lieu même où j'avais été élevé, au couvent de Kédig [1]. Ce monastère avait été saccagé par les Tartares, et brûlé. C'est là que je m'arrêtai.

RUINE DE LA VILLE DE LÔR'Ê, Լոռէ [2]. DÉTAILS A CE SUJET.

X. Le général de l'armée des païens, nommé *Djagataï*, Չաղատայ, ayant entendu dire que Lor'ê était une place forte renfermant des trésors considérables, car là se trouvait la maison du prince Schahĕnschah avec ses richesses, prit avec lui ses meilleurs soldats armés de toutes pièces, quantité de machines de guerre, et, muni d'approvisionnements,

[1] Couvent de l'Arménie orientale, renommé au moyen âge comme centre d'études religieuses et littéraires, situé auprès des deux monastères non moins célèbres de Sanahīn et de Hagh'pad; il était dans la vallée de Dantzoud, district de Tzoro'phor, province de Koukark'. Ce monastère était connu sous le nom de *Nor Kédig*, Նոր Գետիկ, ou Nouveau Kédig, et avait été bâti par Mĕkhithar Kosch, non loin de l'ancien couvent de Kédig, *Hīn Kédig*, Հին Գետիկ, lorsque ce dernier, qui avoisinait la forteresse de Gaïan, eut été détruit.

[2] Capitale du district de Daschir, dans la province de Koukark'. Elle fut fondée dans le XIe siècle, ou peut-être restaurée seulement, par David Anhogh'īn (sans terre), fils de Kourkên, et le second des princes de la dynastie des Goriguians.

marcha contre cette cité, qu'il investit et attaqua. Cependant Schahĕnschah en sortit à la dérobée avec sa femme et ses enfants, et se retira dans la vallée voisine, où il se retrancha dans des cavernes. Il avait remis le commandement de Lòr'ê à ses beaux-frères. Ceux-ci, qui étaient des efféminés, passant leur temps à manger, à boire et à faire des orgies, mirent toute leur confiance en la solidité de leurs murailles et non point en Dieu. Les ennemis, à leur arrivée, minèrent le rempart, et l'ayant fait crouler, s'établirent en surveillance tout autour pour empêcher que personne ne s'enfuît. Les habitants voyant la ville prise, et effrayés, commencèrent à se précipiter et à s'entasser dans la vallée. Alors les Tartares, pénétrant dans Lôr'ê, massacrèrent impitoyablement tout ce qu'ils rencontrèrent, hommes, femmes et enfants, et la livrèrent au pillage. Ils découvrirent les trésors appartenant à Schahĕnschah et qu'il avait enlevés à ses sujets à force d'exactions. Il les avait entassés dans une fosse solidement construite et impénétrable; car il avait pratiqué à cette fosse une ouverture étroite, de manière que, si l'on pouvait y jeter des trésors, il était impossible de les en retirer. Les Tartares tuèrent les beaux-frères de Schahĕnschah; puis, s'étant mis en quête de toutes les forteresses du district, ils en prirent un grand nombre, soit par ruse, soit de force. En effet le Seigneur les livrait entre leurs mains. Ils traitèrent de la même manière les autres cités, Toumanis, Դումանիս, Schamschouïldê, Համ-

շոյլուէ [1], et Dĕph'khis, la métropole, les mirent à sac, massacrèrent les habitants ou les réduisirent en esclavage. Ils étendaient partout leurs excursions, que signalaient la violence, le pillage et l'effusion du sang. Nul ne leur résistait, nul ne les combattait. Aussi étaient-ils sans crainte d'aucun côté. La reine de Géorgie, R'ouçoudan, cherchant son salut dans la fuite, se réfugia où elle put; tous les chefs songèrent pareillement à se mettre en sûreté.

LE PRINCE AVAK TOMBE ENTRE LES MAINS DES TARTARES.

XI. Le prince Avak, fils aîné d'Ivanê, voyant ce déluge d'ennemis inonder tous les pays, se renferma dans un château très-fort nommé *Gaïan*, Կայան [2]. Les habitants de ce district accoururent et se cantonnèrent autour de la place. Les infidèles ayant appris que le prince s'était retiré là, un de leurs chefs, nommé *Itoukata*, Իտուղատա, prit avec lui des forces considérables et vint l'assiéger; toute la contrée se remplit de troupes tartares. Comme les populations étaient accourues de tous côtés pour trouver un refuge dans ces lieux fortifiés, les Tartares ceignirent d'une muraille le pied de la forteresse. En même temps ils envoyèrent un message à Avak pour l'inviter à reconnaître leur autorité, l'assurant

[1] Ou *Tĕmanis* et *Schamschouldê*, villes de la province de Koukark', sur les confins de la Géorgie.

[2] Forteresse du district de Tzoro'ph'or, dans la province de Koukark', mentionnée déjà au XIe siècle par Jean Catholicos.

qu'il pouvait venir à eux sans crainte. Plusieurs fois ils renouvelèrent la même invitation. Mais Avak, pensant les gagner, leur livra sa fille et beaucoup de richesses, dans l'espoir que peut-être ils abandonneraient le siége. Les Tartares, ayant accepté ce qui leur était offert, insistèrent encore plus vivement pour que le prince vînt lui-même. Cependant ceux des habitants qui se tenaient autour de la forteresse et ceux qui étaient dans l'intérieur commencèrent à souffrir cruellement de la soif. Ils remirent leurs chevaux et leurs bestiaux aux Tartares, afin qu'ils laissassent quelques-uns d'entre eux aller chercher de l'eau. Ceux-ci le leur ayant permis, une foule de gens coururent se désaltérer; mais ils les empêchèrent de revenir sur leurs pas; cependant ils n'en tuèrent aucun; ils leur disaient de faire sortir leurs familles de la forteresse. Se trouvant ainsi au milieu des Tartares, dans une situation périlleuse, ils appelèrent les leurs, quoique bien à regret, et les nouveaux venus allèrent étancher leur soif. De cette manière, les ennemis les tinrent cernés au milieu d'eux. Ils s'emparèrent des femmes qui leur plaisaient, mettant à mort leurs maris, et laissèrent les autres à leurs époux. Avak, voyant qu'ils continuaient toujours le siége, et qu'ils ne cessaient de verser le sang, résolut de se livrer, espérant que peut-être les populations éprouveraient un meilleur traitement. Il députa donc Grégoire, surnommé familièrement *Dĕgh'a'*, Տղայ (enfant), intendant de sa maison, vers le général tartare Tcharmagh'an, alors

campé sur le bord de la mer de Kegh'ark'ounik'[1]. En apprenant cette nouvelle, ce grand nouïn fut dans la joie, et il manda à Itoukata, qui conduisait le siége, de lui envoyer immédiatement le prince, et de laisser en repos les gens de la forteresse et des districts environnants. Itoukata se rendit aussitôt avec Avak auprès du général en chef, qui, en voyant ce dernier, lui dit : « Es-tu Avak? — Oui, répondit le prince, c'est moi-même. — Pourquoi, reprit le général, n'es-tu pas venu, dès mon arrivée sur les confins de ton pays? — Lorsque tu étais éloigné, dit Avak, et que mon père vivait encore, il t'a fait sa soumission en t'envoyant de riches présents. Après sa mort, je t'ai servi suivant mon pouvoir; et maintenant, dès que tu es arrivé, je suis venu à toi avec empressement. Fais de moi ce qu'il te plaira. » Le général reprit : « Il y a un proverbe qui dit : Je me suis mis à la fenêtre, tu n'es pas arrivé; je suis venu à la porte, et alors tu es accouru. » En même temps il lui ordonna de s'asseoir au-dessous de ses principaux officiers, qui siégeaient en sa présence. Il fit servir un grand festin en son honneur; on apporta quantité de viandes d'animaux purs ou impurs, découpés par quartiers et rôtis, et du koumis, *խմուզ*, fait avec du lait de jument, suivant la coutume tartare, et contenu dans des outres. Ces mets ayant été servis,

[1] Appelée aussi autrefois par les Arméniens *mer de Kegh'am* ou *lac de Sévan*, aujourd'hui گوکچه دکز, *mer Bleue*, par les Turcs, et دریای شیرین, *Belle-Mer*, par les Persans.

les Tartares se mirent à manger et à boire. Comme Avak et ceux qui l'avaient accompagné s'en abstenaient, le général leur dit: « Pourquoi ne mangez-vous pas, vous aussi? » Avak lui répondit : « Ce n'est point la coutume des chrétiens d'user d'aliments et de boissons de ce genre. Nous nous nourrissons seulement de la viande des animaux purs que nous avons égorgés, et notre boisson est le vin. Le général ordonna de leur fournir ce qu'Avak demanderait. Le lendemain il le fit asseoir au-dessus de nombre de chefs les plus considérables. C'est ainsi qu'Avak voyait chaque jour croître son crédit, au point que le général mongol lui donna rang parmi ses principaux officiers. En même temps il ordonna à son armée d'attaquer les forteresses et les villes qui n'avaient point encore reconnu l'autorité des Tartares. Les habitants du pays d'Avak commencèrent à respirer librement, et une foule de captifs recouvrèrent leur liberté par considération pour lui. Tcharmagh'an, non-seulement lui rendit les possessions qui lui appartenaient, mais encore y en ajouta d'autres, et contracta avec lui une indissoluble amitié; puis, l'ayant emmené ainsi que ses troupes, il marcha contre la ville d'Ani.

TOUCHANT ANI, ET COMMENT LE SEIGNEUR LIVRA CETTE VILLE ENTRE LES MAINS DU GÉNÉRAL MONGOL.

XII. Cette cité était remplie de population et d'animaux. Elle était protégée par de solides remparts;

dans ses murs s'élevaient un si grand nombre d'églises, que, dans les serments que l'on proférait, on jurait par les mille et une églises d'Ani. Elle regorgeait de richesses. Cette prospérité l'entraîna à l'orgueil, et l'orgueil à sa ruine, comme cela a toujours eu lieu depuis l'origine des choses. Tcharmagh'an ayant envoyé des parlementaires aux habitants pour les inviter à se soumettre, les principaux n'osèrent point donner de réponse sans avoir consulté auparavant Schahënschah, sous la domination duquel était Ani; mais la multitude et la populace massacrèrent les parlementaires. Les infidèles, furieux, investirent la ville de toutes parts; ils dressèrent des balistes avec un art parfait; puis, l'ayant attaquée avec vigueur, ils l'emportèrent d'assaut. Plusieurs des principaux parmi les assiégés favorisèrent les ennemis, et obtinrent ainsi la vie sauve. Cependant les Tartares invitèrent les habitants à sortir des murs, leur promettant de ne leur faire aucun mal.

Lorsque tous furent accourus, ils se les partagèrent entre eux, et, mettant l'épée à la main, les égorgèrent impitoyablement. Un petit nombre de femmes, d'enfants et d'artisans furent épargnés et emmenés en esclavage. Après quoi, ayant pénétré dans Ani, ils s'emparèrent de tout ce qu'elle contenait de richesses, pillèrent les églises, saccagèrent la ville entière, détruisant et mutilant ses plus beaux monuments. Quel déchirant spectacle! Les parents massacrés et gisant avec leurs enfants, entassés les uns sur les autres comme des monceaux de pierres; les prêtres et les

ministres des saints autels étendus çà et là sur la surface de la plaine, la terre trempée du sang et de la graisse des blessés; des corps délicats et habitués à être lavés au savon, devenus livides et tuméfiés. Ceux qui n'avaient jamais franchi la porte de la ville étaient traînés en servitude, sans chaussures et à pied; des fidèles qui participaient au corps et au sang sacrés du Fils de Dieu se repaissaient d'animaux impurs et étouffés, et buvaient le lait d'immondes juments; des femmes modestes et vertueuses étaient livrées aux outrages d'hommes impudiques et lascifs; des vierges saintes, consacrées à Dieu, et qui avaient fait vœu de conserver leur corps dans la chasteté et leur âme sans tache, étaient la proie du premier venu et violées. Telle fut l'issue de ce siége.

RUINE DE LA VILLE DE GARS.

XIII. Les habitants de Gars, ayant vu ce que les Tartares avaient fait à Ani, s'empressèrent d'aller leur offrir les clefs de leur ville, espérant obtenir merci; mais, comme ces mécréants étaient affamés de butin, et qu'ils ne redoutaient rien, ils ne dérogèrent point à leur usage en leur faisant éprouver le même traitement qu'aux autres, en les pillant, en les massacrant, en ruinant leur cité, qu'ils dépouillèrent de ses richesses, et dont ils emmenèrent la population en captivité. Après y avoir laissé un petit nombre de gens de basse classe, ils s'éloignèrent; mais plus tard les troupes du sulthan de

Roum prirent ceux qui avaient échappé aux Tartares ou les passèrent au fil de l'épée. Ainsi s'accomplit ce qui est écrit : « L'épouvante, la fosse et le piége vous menacent, ô habitants de la terre! Celui qui fuira par crainte tombera dans la fosse; celui qui sortira de la fosse n'évitera point le piége, et celui qui échappera au piége, un serpent le piquera. » C'est ce qui arriva aux malheureux habitants de Gars. Ces mêmes troupes prirent la ville de Sourp-Mari, Սուրբ Մարի [1], que quelques années auparavant Schahĕnschah et Avak avaient enlevée aux Dadjigs, et qu'ils avaient depuis peu restaurée. Tout à coup survint un des principaux chefs tartares, nommé *Kara-Bahadour*, Ղարա Բահադուր, avec des forces considérables; il se rendit maître de la ville et s'empara de tout ce qu'il y trouva.

Lorsque les Mongols eurent accompli ces dévastations, ils donnèrent l'ordre à ceux qui avaient échappé au tranchant du glaive et à la captivité de rentrer chacun chez soi, dans les villes et les villages, de les rebâtir au nom de leurs nouveaux maîtres et de leur rester soumis. Le pays commença peu à peu à refleurir; car Dieu se souvient toujours de sa miséricorde dans les moments de sa colère; et c'est ce qu'il fit en cette occasion; car il ne nous traita pas suivant nos péchés, il ne nous punit pas suivant la mesure de notre impiété. C'était pendant l'été que les Tartares firent cette incursion chez nous,

[1] Place forte, բերդաքաղաք, de la province d'Ararad, située dans le district de Djagadk', suivant Thomas de Medzoph'.

et la moisson n'était pas encore recueillie et renfermée dans les greniers. Avec leurs chevaux et leurs animaux, ils détruisirent et foulèrent tout aux pieds. Aux approches de l'hiver, lorsqu'ils partirent pour rentrer dans la plaine de Mough'an, en Agh'ouanie (car c'était là qu'ils établissaient leurs campements d'hiver, pour se répandre au printemps de côté et d'autre), les populations qui avaient évité la mort restèrent nues et sans provisions pour leur subsistance. Elles se nourrirent des épis qui étaient tombés et qui avaient été foulés aux pieds. Cet hiver ne fut pas aussi rude que dans les temps ordinaires, mais tempéré et à souhait. Comme on n'avait point de bœufs pour labourer, ni de semence pour la confier aux sillons des champs au retour du printemps, Dieu voulut que la terre produisît d'elle-même ce qui était nécessaire pour alimenter les populations; l'abondance régna partout. Les fugitifs qui s'étaient retirés en divers lieux furent sauvés. L'impitoyable nation géorgienne elle-même nous manifesta une grande sympathie, et prodigua des secours à ceux qui avaient émigré chez elle. C'est ainsi que Dieu, dans sa miséricorde, consola ces pauvres affligés.

LE PRINCE AVAK EST ENVOYÉ AU KHAKHAN, EN ORIENT.

XIV. Peu de temps après les événements que nous venons de raconter, ils envoyèrent Avak à leur souverain, qu'ils appellent *Caan*, ղաճ, bien loin vers le nord-est; car c'est ainsi qu'ils traitaient les grands

personnages qu'ils voulaient honorer : ils les faisaient partir pour la cour de ce prince. C'est par ses ordres qu'ils agissaient en tout; ils étaient en effet de rigides exécuteurs de ses volontés. Avak lui-même y mit de l'empressement, pensant que peut-être sa bonne volonté serait comptée pour quelque chose en sa faveur et en faveur de son pays. Tous offraient leurs prières à Dieu pour obtenir un bon voyage à ce prince bienveillant par caractère, et surtout dans l'espoir que ce voyage leur serait avantageux. Avak, s'étant mis en route, arriva auprès du grand roi, et lui montra les lettres des généraux tartares, en lui exposant les motifs de son arrivée, qui étaient de lui témoigner son obéissance. Le monarque, après avoir entendu Avak, l'accueillit avec amitié. Il lui donna pour femme une Tartare, et le renvoya chez lui. Il écrivit en même temps à ses généraux de lui rendre ses États, et avec son aide de réduire tous ceux qui résistaient encore, comme cela eut lieu en effet; car lorsque Avak fut revenu, les généraux tartares exécutèrent les ordres de leur souverain. Ils reçurent aussi la soumission de Schahĕnschah, fils de Zak'arê, du prince Vahram et de son fils Ak-bouga, de Haçan, Հասան, surnommé *Djelâl*, Ջալալ [1], prince du district de Khatchên, et celle d'un grand nombre d'autres. Ils les laissèrent

[1] Dans le chapitre suivant, Guiragos écrit tout au long le nom de ce prince Djelâl-eddin, Ջալալադին, *Dchalalatïn*, « l'illustration de la religion, » et Vartan, Djelâl-eddaula, Ջալալադօլէ, *Dchaladadôlê*, « l'illustration de l'empire. »

en jouissance de leurs possessions et en repos pendant quelque temps; mais ensuite ils se mirent à les tourmenter par leurs exactions, par leurs allées et venues, et par le service militaire qu'ils leur imposaient. Cependant, tout en leur faisant subir ces vexations, et de plus fortes encore, ils n'ôtaient la vie à personne. Au bout de quelques années, Avak fut aussi en butte à des tracasseries; car les Tartares étaient extrêmement avides, et il ne pouvait jamais rassasier tous leurs désirs. Ils ne se contentaient pas de manger et de boire; ils exigeaient aussi des chevaux et des vêtements de grand prix. Ils étaient, en effet, très-amateurs de chevaux; aussi prirent-ils tous ceux du pays, et personne ne pouvait en liberté conserver un cheval ou un mulet, si ce n'est par hasard et en cachette. Partout où ils rencontraient un de ces animaux, ils s'en emparaient, surtout lorsqu'il portait leur marque imprimée; car tous ceux qu'ils prenaient recevaient, par l'ordre de chacun de leurs généraux, son empreinte particulière, avec un fer chaud, sur un de leurs membres. Quoique ensuite on les leur rachetât, si quelque Tartare survenait appartenant à un corps d'armée différent, il le reprenait et punissait le possesseur comme un voleur. Ce n'étaient pas seulement les plus considérables d'entre eux qui agissaient de la sorte, mais les inférieurs aussi. Ces déprédations se reproduisirent encore plus fréquemment lorsque périt le général Djagataï, tué pendant la nuit par les Melahidé. Cet événement fut cause du massacre des captifs qui étaient dans l'armée. Ce

Djagataï était l'ami d'Avak, et lorsqu'il mourut, un grand nombre d'ennemis se déclarèrent contre ce dernier. Un jour, dans la maison d'Avak, un des chefs mongols, qui n'était pas des plus qualifiés, entra dans le pavillon où était assis ce prince; et comme celui-ci ne se leva pas immédiatement pour s'avancer vers lui, il le frappa à la tête avec le fouet de son cheval, qu'il tenait à la main. A cette vue, les serviteurs d'Avak, indignés de l'outrage fait à leur maître, se précipitèrent pour frapper l'agresseur; mais le prince les retint, quoiqu'il fût lui-même très-irrité. Ce chef, qui se nommait *Dchodch-Bouga*, Ջոջ բուղա, s'étant retiré, s'adjoignit quelques compagnons, et voulut pendant la nuit tuer Avak. Celui-ci, ayant connu ses intentions, s'enfuit auprès de la reine de Géorgie, pensant qu'elle était en état d'hostilité avec les Tartares, puisqu'elle s'était réfugiée dans les parties inaccessibles de son royaume. La raison pour laquelle ils multipliaient leurs déprédations, c'est que leur généralissime, Tcharmagh'an, avait perdu l'usage de la parole sous l'influence d'un démon et des douleurs qu'il éprouvait[1]. Cependant on n'avait pas retiré le pouvoir à sa famille, et sa femme et ses fils, secondés par des officiers de sa maison, dirigeaient les affaires; car le khakhan le voulait ainsi. De plus, il avait ordonné que, si Tchamagh'an venait à mourir, le corps accompagnerait partout l'armée, parce que c'était un homme heureux dans ses entreprises et d'un très-grand mérite.

[1] Sans doute par suite d'une attaque de paralysie.

Lorsqu'Avak eut pris la fuite, les principaux d'entre les Tartares en eurent du regret, et ils inculpèrent celui qui en était la cause. Ils envoyèrent un message à Avak pour lui dire de ne pas se séparer d'eux, promettant, par serment, de ne lui faire aucun mal. Ils donnèrent sa principauté à Schahĕnschah, comme à un frère, et parce qu'il leur témoignait un grand dévouement. Sur ces entrefaites Avak écrivit au khakhan pour lui dire qu'il n'avait pas renoncé à son obéissance, mais qu'il s'était sauvé pour éviter la mort, et qu'il était toujours à ses ordres. Tandis qu'il tardait de revenir et qu'il attendait la réponse du grand roi, les Tartares, s'étant mis à la recherche de ses trésors, les découvrirent cachés dans ses forteresses. Ils lui députèrent de nouveau message sur message, l'invitant à retourner; car ils redoutaient leur souverain. A peine était-il rentré au camp, qu'arriva un ordre du khakhan à ses troupes, qui portait que personne n'osât rien entreprendre contre Avak; il y avait aussi pour lui une lettre et des présents, avec l'assurance qu'il pouvait aller partout en liberté et sans rien craindre. Après que les Tartares lui eurent témoigné leur déférence, ils chassèrent du camp ceux qui en voulaient à sa vie et l'envoyèrent, en compagnie d'un officier appelé *Tongouz-aga*, Տօնղուզ աղա, venu pour une levée générale des impôts de la part du khakhan, auprès de la reine de Géorgie, R'ouçoudan, afin de l'inviter à venir reconnaître l'autorité du grand roi. Avak et cet officier s'acquittèrent de leur mission

et assurèrent R'ouçoudan qu'elle ne devait avoir aucune appréhension. Ayant pris un corps de troupes qu'elle leur confia, ils retournèrent vers ceux qui les avaient envoyés, après avoir conclu un traité dans lequel il fut stipulé que la reine serait soumise aux Tartares, entretiendrait paix et amitié avec eux, ainsi que son fils David, encore enfant, qu'elle venait de faire couronner, et, de plus, que les Tartares seraient fidèles à ce traité.

MASSACRES QUI EURENT LIEU DANS LE PAYS DE KHATCHÊN.
TOUCHANT LE PIEUX PRINCE DJELÂL-EDDIN.

XV. Nous avons exposé très-sommairement les excès que commit chez nous l'armée forcenée des Tartares. Nous parlerons maintenant du district de Khatchên et de ce qu'ils y firent; car ils avaient étendu sur tous les points leurs incursions, et s'étaient partagé au sort les divers pays. Quelques-uns de leurs chefs arrivèrent dans ce district avec des forces et des armements considérables, et avec tout leur attirail de campement. Ils firent prisonniers ou tuèrent quantité de gens dans les lieux ouverts; ensuite ils attaquèrent ceux qui avaient émigré dans des endroits fortifiés. Ils en tirèrent les uns par ruse, les autres par force; plusieurs furent faits captifs ou tués. Un grand nombre s'étaient retranchés dans des lieux sûrs et dont l'accès difficile les avait fait nommer *Havakhagh'ats*, Հաւախաղաց (hantés par les oiseaux). Cantonnés là, ils y vivaient tranquilles; mais comme

nos malheurs nous étaient infligés par le Seigneur, les Tartares, arrivant tout à coup à la dérobée, pénétrèrent dans ces retraites; ils livrèrent au tranchant du glaive cette multitude, et en précipitèrent une partie du haut des rochers escarpés. La terre disparut sous l'accumulation des cadavres de ceux qui avaient été précipités, et le sang coula en ruisseaux comme de l'eau. Nul ne fut épargné; longtemps après, les ossements de ces victimes apparaissaient entassés là comme des monceaux de pierres. Les Tartares marchèrent aussi contre le prince Haçan, surnommé Djelâl, lequel était fils de la sœur des grands princes Zak'arê et Ivanê; c'était un homme pieux, aimant Dieu, doux et affable, plein de charité et ami des pauvres, persévérant dans la prière et dans les vœux qu'il adressait au Seigneur, comme les solitaires du désert. Il accomplissait, sans y manquer, les offices du jour et de la nuit, partout où il se trouvait, avec la même exactitude que les moines. Il célébrait la mémoire de la Résurrection du Sauveur en veillant debout le dimanche, sans prendre un instant de sommeil. Il était l'ami zélé des prêtres, dévoué à l'étude, assidu à la lecture de l'Écriture sainte. Sa pieuse mère, nommée *Donguig*, Տոնկիկ [1], après la mort de son mari Vakhthang, Վախթանգ, avait élevé ses trois fils Djelâl, Zak'arê et Ivanê. Elle se rendit dans la sainte cité de Jérusalem, et y demeura plusieurs années, se livrant à de rudes austé-

[1] Manuscrit B, Տանկիկ. C'est un surnom familier, sous la forme d'un diminutif. Vartan dit que cette princesse s'appelait *Khorischah*.

rités, qui remplissaient d'admiration ceux qui en étaient témoins; elle distribua tout ce qu'elle possédait aux pauvres et aux malheureux, à l'exemple d'Hélène, femme d'Abgar, et les nourrissait ellemême du travail de ses mains. Elle mourut dans cette ville, et Dieu glorifia celle qui le glorifiait: une clarté en forme de coupole apparut sur son tombeau, afin d'exciter à imiter ses bonnes œuvres. Ce sage prince (Djelâl), voyant accourir les Tartares, rassembla les habitants de sa contrée dans la forteresse appelée en langue perse *Khôkhanapert*, Խօխանա-բերդ[1]. Les Tartares l'ayant invité à venir à eux avec amitié et en paix, il sut d'abord très-prudemment se les concilier; après quoi il se rendit à leur appel, en leur apportant de riches présents. Ils le traitèrent avec honneur et lui rendirent sa principauté, en y joignant même d'autres possessions. Ils lui prescrivirent en même temps de se réunir à eux chaque année pour aller faire la guerre, et de leur garder obéissance et fidélité. Il administra sa principauté avec beaucoup d'habileté. Il recueillait tout ce qui était possible pour les besoins des Tartares qui allaient et venaient chez lui, soit provisions de bouche, soit autres choses, en y ajoutant ce qui lui appartenait en propre; il pourvoyait ainsi à ce qui leur manquait quand ils arrivaient. Aussi le pays était res-

[1] Ou Khôïakhanapert, Խօյախանաբերդ. La forteresse de Khôïakhan ou Khôkhan, dans la province d'Artsakh, était située en face de celle de Kantzaçar, qui appartenait aussi à Haçan, et où se trouvait un couvent du même nom, qui était le lieu de la sépulture des princes de cette famille.

pecté par eux; mais c'était le seul où il en fût ainsi; partout ailleurs ils maltraitaient les populations.

PORTRAIT DES TARTARES. DESCRIPTION ABRÉGÉE.

XVI. Aspirant à laisser aux générations futures un souvenir, nous qui, par l'espoir de notre salut, attendons d'être délivrés des misères qui nous accablent, nous ferons connaître en peu de mots aux esprits curieux les traits et le langage des Tartares. Leur aspect était horrible et repoussant; point de barbe, si ce n'est à peine chez quelques-uns; seulement, à la lèvre et au menton, des poils si rares que l'on aurait pu les compter; l'œil étroit et vif, la voix grêle et perçante; vivant et résistant longtemps. Lorsqu'ils avaient des provisions en abondance, ils mangeaient et buvaient avec une avidité insatiable, et lorsqu'ils étaient dans le dénûment, ils supportaient facilement la faim. Ils se nourrissaient de la chair de toutes sortes d'animaux purs ou impurs; mais ils préféraient celle de cheval. Ils dépeçaient les animaux par quartiers, les faisaient bouillir ou rôtir sans sel; puis ils les coupaient en petits morceaux, et, après les avoir trempés dans de l'eau salée, les mangeaient. Ils prenaient leur nourriture, les uns accroupis sur les genoux, comme les chameaux, les autres assis; dans leurs repas, la part était égale pour les maîtres et pour les serviteurs. En buvant le koumis ou le vin, l'un d'eux prenait un grand vase à la main, et y puisant avec une petite coupe, lan-

çait le liquide vers le ciel, puis vers l'orient, l'occident, le nord et le sud; après ces libations, ayant bu un peu du contenu de la coupe, il la présentait aux chefs principaux. Si on leur apportait des mets ou de quoi boire, ils en faisaient d'abord goûter à celui qui les leur servait, voulant ainsi s'assurer qu'il n'y avait pas de poison. Ils prenaient autant de femmes qu'ils voulaient; mais chez eux ils punissaient impitoyablement de mort l'adultère, tandis qu'eux-mêmes, partout ailleurs, avaient commerce indistinctement avec les femmes étrangères. Ils ne pouvaient souffrir le vol, à tel point qu'ils faisaient subir, à ceux qui s'en rendaient coupables, une mort cruelle. Ils ne professaient aucun culte, ne connaissaient aucune cérémonie religieuse; cependant ils avaient le nom de Dieu à la bouche dans toutes les occasions. Invoquaient-ils ainsi Dieu, l'Être existant par lui-même, ou quelque autre divinité? C'est ce que nous ignorons, et ce qu'ils ne savaient pas sans doute eux-mêmes. Ils répétaient souvent que leur souverain était l'égal de Dieu, que Dieu avait pris le ciel en partage, et qu'il avait donné la terre au khakhan. Pour le prouver, ils affirmaient que Tchinguiz-khan, père du khakhan actuel, n'avait point été engendré de la semence d'un homme, mais qu'une lumière, partant de lieux invisibles, était entrée par le toit de la maison de sa mère, et lui avait dit: « Conçois, et tu auras un fils qui sera le souverain du monde. » Telle était, suivant eux, la manière dont ce monarque était né. Ceci nous a

été raconté par le prince Grégoire, fils de Marzban, Մարզպան, et frère d'Arslan-beg, Արսլանբեկ, de Sarkis et d'Amira', Ամիրայ, de la famille des Mamigoniens; il avait entendu ce récit de la bouche de l'un des premiers personnages parmi les Tartares, nommé *Gh'outhoun-nouïn*, Ղութուն նուին, un jour que celui-ci instruisait de jeunes enfants. Lorsque l'un des Tartares venait à mourir, ou qu'eux-mêmes le mettaient à mort, ils le transportaient avec eux pendant plusieurs jours, car ils croyaient qu'un démon, entrant dans le corps du défunt, faisait entendre une foule de billevésées; ou bien ils le brûlaient; quelquefois aussi ils l'enterraient dans une fosse profonde, avec ses armes et ses vêtements, l'or et l'argent qui formaient son patrimoine. Si c'était un de leurs chefs, on enterrait aussi avec lui plusieurs de ses esclaves, hommes et femmes, afin de le servir, disaient-ils, et des chevaux, parce qu'ils prétendaient que dans l'autre monde il se livrait de grands combats. Pour perpétuer la mémoire du défunt, ils fendaient le ventre de son cheval et retiraient par cette ouverture toute la chair sans aucun os; ensuite ils brûlaient les intestins et les os; puis ils cousaient la peau de l'animal comme si son corps eût été entier, et lui passant par le ventre un bâton pointu qu'ils faisaient sortir par la bouche, ils suspendaient cette peau à un arbre ou à un endroit élevé. Leurs femmes étaient magiciennes, et jetaient des charmes sur tout. Ce n'est que d'après la décision de leurs sorciers et de leurs magiciens qu'ils se

mettaient en marche, et après qu'ils avaient rendu leurs oracles.

Leur langage était barbare et inintelligible. Voici une liste de quelques-uns de leurs mots [1] :

Dieu, *Թանգրի*, *Thangri*, [illegible] ou [illegible].
Homme, *էրէ*, *êrê*, [illegible] [2].
Femme, *իմէ*, *imê*, [illegible] [3].
Père, *էզկա*, *ëzga*, [illegible].
Mère, *աքա*, *ak'a*, [illegible].
Frère, *աղա*, *agh'a*, [illegible].
Sœur, *աքաճի*, *ak'adji*, [illegible].
Tête, *Թիրօն*, *thirôn*, [illegible].
Yeux, *նիտուն*, *nidoun*, [illegible].
Oreilles, *չիքին*, *tchik'în*, [illegible].
Barbe, *սախալ*, *sakhal*, [illegible].
Figure, *յիւզնիւր*, *'iuz-niour* [4], [illegible].
Bouche, *աման*, *aman*, [illegible].
Dent, *սիդուն*, *sitoun*, [illegible].
Pain, *օԹմանք*, *ôthmank'* [5], اتمك (*turk*).
Huile, *աքար*, *ak'ar*.
Vache, *ունէն*, *ounên*, [illegible].
Brebis, *ղոյնա*, *gh'ouïna*, [illegible].
Agneau, *ղուրղան*, *gh'our-gh'an*, [illegible].
Chèvre, *իման*, *iman*, [illegible].
Cheval, *մօրի*, *môri*, [illegible].
Mulet, *լուսա*, *louça*, [illegible] (*mantchou*).
Chameau, *Թաման*, *thaman*, [illegible].
Chien, *նաուխա*, *naukha*, [illegible].
Loup, *զինա*, *zina*, [illegible].
Ours, *այԹքու*, *aïthk'ou*, [illegible].

[1] Cette liste étant le plus ancien spécimen de la langue mongole que nous possédions, je la reproduis ici; les noms en regard desquels manque le mot mongol sont ceux que je n'ai pu retrouver dans les dictionnaires de MM. Schmidt et Kowaleski. Quelques-uns appartiennent au turk, à l'arabe, et un a été retrouvé en mantchou par M. Stanislas Julien. Je dois aussi à l'obligeance de ce savant sinologue l'identification de cinq mots mongols.

[2] Ms. B. *Հարերեան*, *harérian*.

[3] Ms. B. *ափջի*, *aph'dchi*.

[4] Ms. B. *յիօղ*, *'iôgh'*.

[5] Ms. B. *աւրմակ*, *aurmag*.

Renard, հաւնքան, *haunk'an*, ܗܘܢܩܢ.
Lièvre, թափըլղայ, *thapĕlgh'a'* [1].
Oiseau, թախխեա, *thakhia.*
Colombe, քաւքաչեա, *k'au-k'atchia*, ܩܘܩܐܟܝܐ [2].
Aigle, ղուշ, *gh'ousch* [3].
Eau, ուսուն, *ouçoun*, ܐܘܣܘܢ.
Vin, տարասու, *dara-çou*, ܕܪܣܘ.
Mer, տանկըզ, *dankĕz*, دكز (*turk*) [4].
Fleuve, ուլանսու, *oulan-çou*, ܐܘܠܢ قمّق [5].
Épée, խօլտու, *khôldou.*
Arc, նմու, *nĕmou*, ܢܡܘ.
Flèche, սմու, *sĕmou*, ܣܡܘ.
Roi, մելիք, *mélik'*, ملك (*ar.*);
Prince, նուին, *nouïn*, ܢܘܝܢ.
Grand prince, եքանուին, *ēk'anouïn*, ܢܘܝܢ ܐܝܟ.
Terre, էլ, *él* [6].
Ciel, քուքօյ, *k'ouk'o'*, ܩܘܩܐ (ce qui est bleu).
Soleil, նարան, *naran*, ܢܪܢ.
Lune, սարա, *sara*, ܣܪܐ.
Astres, սարղա, *sargh'a* [7].
Lumière, աւտուր, *audour.*
Nuit, սոյնի, *souïni*, ܣܘܝܢܝ.
Écrivain, բիթիքչի, *pithik'-tchi*, ܒܝܬܝܩܟܝ
Satan, բառահուռ; *par'a-hour'* [8].

et autres noms aussi barbares, qui nous ont été inconnus pendant longtemps, et que maintenant nous avons appris malgré nous.

Leurs chefs les plus considérables, placés au-dessus de tous les autres, sont les suivants : le commandant suprême de l'armée, Tcharmagh'an-nouïn, chargé en outre de rendre la justice, et ses assesseurs,

[1] Ms. B. թուլա, *thoula*, ܬܘܠܐ.
[2] Ms. B. քուչա, *k'outcha.*
[3] Ms. B. բուրքուի, *pourk'ouï*, ܦܘܪܩܘܝ.
[4] Ms. B. նաւուր, *naour*, ܢܐܘܪ.
[5] Ms. B. մօրան, *môran*, ܡܘܪܢ.
[6] Ms. B. իրկան, *irgan*, ܐܝܪܓܢ (monde).
[7] Ms. B. հուտուտ, *houdoud.*
[8] Ms. B. էլէպ, *ê!êb.*

Israr-nouïn, Իսրար նուին[1], Gh'outhoun-nouïn[2], Douthoun-nouïn, Տութուն նուին[3], et Djagataï, qui dirigeait l'armée et qui fut tué par les Mehalidé. Ils avaient aussi beaucoup d'autres généraux, et leurs troupes étaient innombrables.

LE DOCTEUR SYRIEN.

XVII. La divine Providence, qui veut que toutes ses créatures conservent la vie, suscita par sa bonté, au milieu des Tartares, un homme craignant Dieu et pieux, Syrien de nation, nommé *Siméon*. Il portait le titre de *père de leur souverain*, c'est-à-dire du khakhan, comme ils appellent ce prince, ou *rabban-atha*, ռաբանաթայ : en syriaque *rabban* signifie « docteur, » et *atha* en tartare veut dire « père. » Cet homme ayant appris que les chrétiens étaient impitoyablement massacrés, se présenta devant le khakhan, et lui demanda un rescrit adressé aux troupes et leur enjoignant de ne point exterminer indistinctement des populations innocentes, désarmées, qui n'opposaient aucune résistance, et de leur laisser la vie pour qu'ils devinssent des sujets obéissants. Le khakhan le congédia avec une pompe magnifique, et en le chargeant pour le général en chef d'un ordre écrit, dans lequel il intimait à tous de se conformer aux volontés du docteur syrien. Siméon étant parti pour rem-

[1] Ms. B. *Khsrar-nouïn*, Խսրար նուին.
[2] Ms. B. *Tchor'thoun-nouïn*, Չոռթուն նուին.
[3] Le manuscrit B omet ce nom.

plir sa mission, devint d'un grand secours aux chrétiens, en les arrachant à la mort et à l'esclavage. Il bâtit des églises dans des villes musulmanes, où l'on n'osait point auparavant prononcer le nom du Christ, principalement à Tauris, Թավրէժ, et à Nakhdjavan, où les infidèles nous étaient, plus que partout ailleurs, hostiles. Dans ces villes, les chrétiens n'osaient ni se montrer, ni circuler publiquement, encore moins élever des églises ou des croix; Siméon éleva des croix et des églises; il voulut que le *jamahar*, ժամահար[1], retentît de nuit comme de jour, que l'on conduisît ostensiblement les morts à la sépulture, avec la croix et l'Évangile, et l'appareil de la liturgie, suivant le rite des chrétiens. Tous ceux qui s'y opposeraient devaient être mis à mort. Aussi personne n'osait enfreindre cet ordre; bien plus, les troupes tartares avaient pour lui la même déférence que pour leur souverain, et ne prenaient ou n'exécutaient aucune résolution sans le consulter. Tous ses compatriotes livrés au commerce, et pourvus de son *tamga*, տամղայ, c'est-à-dire d'un écrit revêtu de sa signature, circulaient partout librement. Personne n'osait toucher à ceux qui invoquaient son nom. Les généraux tartares lui offraient des présents pris sur le butin qu'ils avaient fait. C'était un homme modeste de caractère, tempérant dans le boire et le manger; il ne prenait qu'un

[1] Crécelle ou instrument de bois qui, par le bruit qu'il produit lorsqu'il est agité ou frappé avec un autre morceau de bois, sert en Orient à appeler les fidèles à la prière.

peu de nourriture vers le soir. C'est ainsi que Dieu, par le ministère de Siméon, consola son peuple errant dans l'exil. Il baptisa nombre de Tartares. Sa vie admirable inspirait à chacun le plus profond respect et la crainte. Lorsque je traçais ces lignes, nous étions en 690 de l'ère arménienne (20 janvier 1241-19 janvier 1242). Le roi des Arméniens était le pieux Héthoum[1]; le brave Sĕmpad, son frère, était généralissime; le prince des princes était Constantin, leur père; le catholicos qui occupait le siége de saint Grégoire était Constantin, vertueux vieillard, qui résidait à Hr'om-Gla'; le seigneur Basile, frère du roi Héthoum, était archevêque et successeur désigné du catholicos; le catholicos des Agh'ouans était le seigneur Nersès, homme doux et bon, lequel, à cette époque, habitait le couvent de Khamisch, dans le district de Miaph'or[2]; Jean, son neveu (fils de frère), était archevêque, nouvellement consacré; les Tartares avaient la domination universelle, et moi je comptais quarante ans d'âge, un peu plus ou un peu moins.

[1] Le roi Héthoum Ier régna, d'après la Chronique de Sĕmpad de Cilicie, de 1226 à 1270.

[2] Ce district était compris, suivant Tchamitch, dans la province de Koukark'; Indjidji (*Arm. anc.* p. 527-528) le place, d'après l'autorité d'Étienne Orbêlian, entre la province d'Artsakh, le district de Kartman, qui faisait partie de cette province, et les bords du lac de Kegh'ami.

(La suite dans le prochain cahier.)

LES MONGOLS

D'APRÈS LES HISTORIENS ARMÉNIENS.

FRAGMENTS TRADUITS SUR LES TEXTES ORIGINAUX

PAR M. ÉD. DULAURIER.

SAC DE THÉODOSIOPOLIS (GARÏN).

XVIII. Au commencement de l'année 691 de l'ère arménienne (20 janvier 1241-19 janvier 1242), un édit du khakhan parvint à ses troupes et au général d'Orient, pour leur annoncer qu'il remplaçait dans le commandement suprême Tcharmagh'an, devenu muet, par un des officiers de son armée, nommé *Batchou Gh'ourtchi*, Բաչու ղուրչի[1], auquel le sort avait dévolu ces hautes fonctions; car ils décidaient de tout par la magie. Dès que celui-ci fut entré en fonctions, il rassembla des troupes parmi toutes les nations qui relevaient de son autorité, et marcha vers la partie de l'Arménie qui dépendait du sulthan de Roum. Parvenu dans le district de Garïn, il mit le siége devant Théodosiopolis, aujourd'hui Garïn. Après l'avoir investie, il envoya des parlementaires aux habitants pour les engager à se rendre. Non-

[1] Il est appelé *Baïdjou* dans d'Ohsson (*Hist. des Mongols*, liv. IV, ch. II).

seulement ils s'y refusèrent, mais ils les chassèrent ignominieusement, et, montant sur leurs murailles, ils se mirent à injurier les Tartares. Ceux-ci, ayant vu leurs propositions pacifiques repoussées, reçurent de leurs généraux l'ordre de se partager le rempart sur toute son étendue, afin qu'il fût abattu à la fois. Se mettant aussitôt à l'œuvre, ils dressèrent de nombreuses balistes, et le rempart fut détruit. Pénétrant alors dans l'intérieur, ils firent un massacre général, sans accorder de quartier. Après avoir pillé la ville, ils y mirent le feu. Cette cité était remplie d'une nombreuse population de chrétiens et de Dadjigs, auxquels s'étaient joints les habitants du district. On y trouva une quantité innombrable de Bibles de grand et de petit format; les ennemis, s'en étant emparés, les vendirent aux chrétiens qui faisaient partie de l'armée [tartare], donnant à vil prix ce qui avait une grande valeur. Ceux-ci prirent ces volumes avec joie, et les envoyèrent chacun dans son pays, en cadeau aux églises et aux monastères. Ils rachetèrent aussi beaucoup de captifs, hommes, femmes et enfants, évêques, prêtres et diacres, autant qu'ils le purent. Les princes Avak, Schahĕnschah et Akbouga, fils de Vahram, Grégoire de Khatchên, fils de Touph', Դուփիեն որդի[1], qui était un homme animé de la crainte de Dieu, ainsi que leurs troupes (que le ciel les récompense!), rendirent la liberté à tous leurs captifs, les laissant maîtres d'aller où ils voudraient. Les Tartares saccagèrent non-seule-

[1] Dans le manuscrit B, Դովեն որդի, fils de Tov.

ment Garin, mais encore une foule de districts appartenant au sulthan de Roum. Ce dernier était impuissant à y porter remède, car il s'était sauvé et se tenait caché par la crainte des Tartares. On prétendait même qu'il était mort. Après cette expédition, l'armée tartare, chargée de butin, et dans l'allégresse, retourna dans l'Agh'ouanie occuper ses campements d'hiver dans la belle et fertile plaine de Mough'an, et elle y passa la mauvaise saison.

GUERRE ENTRE LE SULTHAN DE ROUM ET LES TARTARES.

XIX. Tandis que les Mongols étaient campés tranquillement dans les plaines de l'Arménie et de l'Agh'ouanie, des envoyés vinrent de la part du sulthan Ghiath-eddin [Keï-Khosrou], Ղիասադդին, et firent entendre des paroles hautaines et menaçantes, comme c'est la coutume des Dadjigs. « Pensez-vous, dirent-ils, que, parce que vous avez ruiné une de nos villes, vous ayez vaincu le sulthan et abattu sa puissance? Mes cités sont innombrables, et mes soldats ne peuvent se compter. Demeure, attends-moi là où tu es, et j'irai en personne te rendre visite, les armes à la main. » Ils ajoutèrent sur le même ton beaucoup de choses qui montraient leur orgueil. L'ambassadeur assura que le sulthan se proposait de venir passer l'hiver prochain dans la plaine de Mough'an, avec ses femmes et son armée. Ces paroles n'excitèrent aucun mouvement d'impatience chez les Tartares; ils ne répondirent rien. Leur chef Batchou-nouïn

se contenta de dire : « Vous avez parlé d'une manière bien fière ; la victoire sera à qui Dieu l'accordera. » C'est ainsi que des envoyés arrivèrent successivement pour les provoquer ; mais les Tartares ne se pressèrent pas davantage. Ils réunirent lentement leurs troupes, et tous ceux qui relevaient d'eux et qui étaient venus, accompagnés de leur suite en Arménie, engraisser leurs chevaux dans des contrées abondantes en pâturages. Ensuite ils s'acheminèrent à petites journées vers le lieu où campait le sulthan, dans la partie de l'Arménie qui appartenait à ce prince, non loin d'un bourg appelé *Acetchman-Gadoug*, Ասեչման կատուկ[1], où il s'était arrêté avec une multitude immense, avec ses femmes, ses concubines, apportant de l'or et de l'argent, et tous les insignes du pouvoir. Il avait traîné cet attirail ainsi que des bêtes sauvages nourries pour les plaisirs de la chasse, un grand nombre de reptiles, et jusqu'à des rats et des chats. Il voulait, en effet, témoigner à ses troupes qu'il était sans appréhension. Cependant le général en chef Batchou, avec l'habileté consommée des Tartares, divisa les siens en plusieurs corps qu'il confia à ses plus vaillants officiers, et distribua dans leurs rangs les auxiliaires accourus de divers points, afin d'éviter une trahison. Puis il choisit les plus braves et en composa l'avant-garde. Les Tartares, en étant venus aux mains avec le sulthan, le mirent en fuite, et ce prince se

[1] Dans la plaine qui s'étend entre la ville de Garïn et Ĕzĕnga, province de la haute Arménie.

sauva à grand'peine, laissant ses bagages sur le lieu même de l'action. S'étant mis à sa poursuite, ils massacrèrent ses troupes et les passèrent impitoyablement au fil de l'épée; après quoi ils revinrent dépouiller les morts. Ayant pénétré dans le camp du sulthan, ils virent que ce prince était déjà parti et que son armée était complétement en déroute. Ils commencèrent à se répandre çà et là, pillant et saccageant une foule de localités. Après avoir rassemblé de l'or, de l'argent, des vêtements de grand prix, des chameaux, des chevaux, des mulets et des bestiaux en quantité immense, ils allèrent investir Césarée de Cappadoce. Les habitants n'ayant pas voulu se rendre, ils prirent la ville d'assaut, les passèrent au fil de l'épée, enlevèrent leurs trésors et laissèrent leurs murs déserts. De là ils se dirigèrent vers Sébaste; mais, comme les habitants vinrent au-devant d'eux avec des présents, ils leur firent grâce de la vie, et se contentèrent d'une partie de leurs richesses. Après y avoir établi leur autorité et des officiers chargés de l'exercer en leur nom, ils se retirèrent. De là ils marchèrent sur la ville d'Ézĕnga, contre laquelle ils tentèrent des attaques réitérées. Comme la résistance était vigoureuse et meurtrière, ils entreprirent d'attirer par ruse les habitants hors des murs, sous prétexte de faire la paix. Ceux-ci, se voyant dépourvus de secours, y consentirent. Aussitôt les Tartares, se jetant sur eux, les massacrèrent tous, hommes et femmes. Quelques jeunes garçons ou filles seulement furent

épargnés et emmenés en esclavage. Après avoir ainsi dévasté une quantité de provinces, ils arrivèrent en vue de la ville de Téphricé, Տիւրիկէ. Les habitants, persuadés que toute résistance était impossible, se soumirent volontairement. Les Tartares les dépouillèrent d'une grande partie de leurs richesses, et les laissèrent sans leur faire d'autre mal. Chargés de butin et triomphants, ils reprirent le chemin de leurs campements d'hiver en Arménie et dans le pays des Agh'ouans. Ils étaient en parfait état, et n'avaient éprouvé aucune perte; car c'était le Seigneur qui envoyait cette ruine et ce fléau aux populations. Les chrétiens qui combattaient dans leurs rangs rendirent la liberté, soit publiquement, soit en cachette, à une multitude de captifs, parmi lesquels étaient des prêtres et des moines. Les grands princes Avak, Schahěnschah, Vahram et son fils Ak-bouga, Djelâl Haçan de Khatchên et ses troupes, Grégoire, fils de Touph' et de la sœur de la mère de Djelâl, ainsi que d'autres chefs et leurs hommes, en firent autant dans la mesure de leur pouvoir. Ceci se passa en 692 de l'ère arménienne (20 janvier 1243-19 janvier 1244).

DU ROI D'ARMÉNIE HÉTHOUM, ET DE CE QU'IL FIT.

XX. Lorsque ces événements s'accomplirent, Héthoum, roi de la Cilicie et des contrées qui en dépendent, voyant le sulthan [de Roum] vaincu par les Tartares, leur envoya des ambassadeurs avec des

présents magnifiques, afin de faire avec eux un traité de paix et leur offrir sa soumission. Les ambassadeurs, étant arrivés à la grande Porte, furent présentés à Batchou-nouïn et à Ëlthina-khathoun, Էլթինայ խաթուն, femme de Tcharmagh'an, et aux grands officiers, par le prince Djelâl. Après les avoir écoutés sur le but de leur mission et avoir vu les dons du roi, ils demandèrent que ce prince leur remît la mère du sulthan, sa femme et sa fille, qui avaient cherché un asile auprès de lui. Cette exigence causa un vif chagrin au roi Héthoum. « J'aurais préféré, dit-il, qu'ils m'eussent demandé mon fils Léon, Լեւոն. » Mais comme il les redoutait, et qu'il craignait qu'un refus ne lui attirât de grands malheurs, il remit, bon gré, mal gré, ces princesses entre leurs mains. En même temps il se montra très-libéral envers ceux qui étaient venus les chercher, et qui, à leur retour, les présentèrent à Batchou et aux autres généraux. Ceux-ci, en les voyant en leur possession, furent dans la joie; ils comblèrent d'honneurs les envoyés du roi, et leur assignèrent des rations, pour eux et leurs chevaux, pendant la saison de l'hiver; ils se proposaient, en effet, au printemps, de les accompagner à leur retour en Cilicie. Ils conclurent donc un traité d'amitié avec le roi, et remirent à ses envoyés un écrit conçu d'après leur religion, et appelé par eux *al-tamga*[1]. Ils attendirent ainsi jusqu'au

[1] C'est-à-dire un diplôme portant l'empreinte en or, التمغا, du sceau du grand khan.

printemps, pour entreprendre une nouvelle campagne contre le sulthan et son royaume.

CONSTANTIN, PRINCE DE LAMPRÔN, EN CILICIE, SE RÉVOLTE.

XXI. Lorsque le roi Léon II vivait, il y avait dans ses États une forteresse imprenable, appelée *Lamprôn*, Լամբրոն[1]. Le prince qui en était possesseur, et qui se nommait *Héthoum*, se révolta contre Léon. Celui-ci, malgré ses efforts réitérés, n'avait pu le faire rentrer dans le devoir; mais ayant fini par réussir à le tromper, sous prétexte d'une alliance avec lui, et comme s'il voulait donner en mariage la fille de son frère (R'oupên III) au fils de Héthoum, nommé *Ôschïn*, Օշին, il se saisit de lui et de ses fils, et, à force de tortures, leur arracha la cession de leur forteresse. Léon, en ayant pris possession, y plaça sa mère, la Reine des reines[2], et consigna par écrit des anathèmes, sous la menace desquels il s'engageait à ne céder jamais cette place à qui que ce soit et à la conserver comme un apa-

[1] Lamprôn, aujourd'hui *Nimroun-Kalessi*, à deux journées de marche au nord-ouest de Tarse, dans une des gorges du Taurus. Elle appartenait à une famille de princes appelés *Héthoumiens*, Հեթումեանք, qui étaient vassaux de l'empire grec, et sur l'origine et la généalogie desquels on trouvera des détails dans mes *Recherches sur la Chronologie arménienne*, t. I, IIe partie (*Anthologie chronologique*, n° LXXXV.)

[2] Ritha (Marguerite), fille de Sĕmpad, seigneur de Babar'on, de la famille des princes Héthoumiens. Elle avait épousé Sdéph'anê, père de Léon II.

nage royal; « car, disait-il, ses maîtres se sont toujours révoltés, se fiant à la solidité de leurs murailles. » Léon étant mort, et sa fille Isabelle (Zabêl) lui ayant succédé, Constantin, prince des princes, s'entendit avec le catholicos Jean ('Ohannès) et autres grands personnages, et mit sur le trône son fils Héthoum, encore tout jeune, en le mariant à la fille de Léon, à la place de [Philippe,] fils du prince d'Antioche, qui avait été jeté en prison. Constantin ayant voulu s'assurer le concours du fils de Héthoum, lequel s'appelait comme lui-même Constantin, et était son beau-frère (frère de sa femme)[1], lui rendit Lam-

[1] M. Brosset, dans ses Rapports sur un voyage archéologique exécuté en Géorgie et en Arménie en 1847-1848, 1re livraison, p. 28-29, a transcrit un mémorial métrique, œuvre du copiste de la Bible conservée, sous le numéro 3, parmi les manuscrits de la Bibliothèque du couvent patriarcal d'Êdchmiadzin. Dans ce mémorial, il est question de Constantin et du baron Geoffroy (Djoufrê), tous deux fils de Héthoum, seigneur de Lamprôn, et beaux-frères de Constantin, prince des princes, père du roi Héthoum Ier, roi de Cilicie. Mais, par une singulière confusion, ce savant a attribué au roi Héthoum, comme fils, ses deux oncles maternels, Constantin et Geoffroy. Il est à regretter que nous ne possédions pas une copie plus exacte de ce texte, précieux comme spécimen du dialecte arménien vulgaire usité en Cilicie au moyen âge, et par les renseignements historiques qu'il fournit. M. Brosset a lu la date de la mort du baron Geoffroy ըձէ, 807 de l'ère arménienne, ou 1358 de J. C. et cette date est reproduite dans le tableau généalogique construit par lui (*ibid.* p. 29), avec celle de la mort du roi Héthoum, prétendu père de Geoffroy, le mardi 28 octobre 1270. Or, comme il est dit formellement dans notre Mémorial que Geoffroy *vécut dans le monde l'espace de trente-quatre ans,* il en résulte qu'en admettant la leçon ըձէ, il serait né cinquante-quatre ans après que son père avait terminé ses jours. La copie précitée nous offre ce qui suit :

prôn comme un apanage de famille, et lui conféra la charge de thakatir, *Թագադիր* [1], de son fils. Mais Constantin, au bout de quelque temps, fidèle aux habitudes paternelles, se révolta contre le fils de sa sœur, le roi Héthoum, et, malgré tous leurs efforts, Constantin, père du roi, et le roi lui-même, ne purent parvenir à le réduire. Le rebelle, fort de l'appui du sulthan de Roum, persistait dans sa désobéissance. Celui-ci ayant été mis en fuite par les Tartares, le roi soumit les villages et les campa-

Որ էր որդի տ̅ր̅ն̅ Հեթմի
Հայոց մեծած վամբլայի.

« Il était fils du seigneur Héthoum, vambla de la Grande Arménie. »

Il y a là une double faute; d'abord il ne saurait être question de la Grande Arménie, depuis longtemps et tout entière au pouvoir des infidèles, et où les rois et les chefs de la Cilicie n'avaient alors rien à prétendre; ensuite, le mot *վամբլայի*, *vambla*, n'est point arménien et ne signifie rien. En évitant de confondre, comme l'a fait M. Brosset, un *չ* avec un *վ*, on doit lire au génitif, *չամբլայի*, *chambellan*, expression que les Arméniens avaient empruntée aux Franks de la Syrie, avec la dignité qu'elle désigne, et l'on doit transcrire et traduire ainsi : *Հայոց մեծած չամբլայի*, *grand chambellan d'Arménie*.

[1] Littéralement *poseur de couronne*. Ce titre appartenait à l'un des grands officiers du palais, qui avait pour attribution de placer le diadème sur le front des souverains d'Arménie lors de leur avénement. Cette charge et le titre qui la désigne remontent à une haute antiquité, puisque nous voyons, dans le IIe siècle avant Jésus-Christ, Valarsace, premier roi arsacide d'Arménie, en investir le prince bagratide Pakarad, dans la famille duquel ces fonctions se perpétuèrent jusqu'à l'extinction des Arsacides arméniens, en 428 de notre ère. (Moyse de Khoren, II, II et VII.) Ces fonctions avaient été introduites à la cour des rois d'Arménie, à l'imitation du cérémonial suivi chez les Arsacides de Perse. (*Ibid.* ch. VII et VIII.)

gnes aux environs de Lamprôn, à l'exception de cette place, où se maintenait Constantin. Ce prince envoya des ambassadeurs au roi pour lui demander la paix, promettant de lui remettre ses fils en otage et pour être à son service, à condition qu'il conserverait la forteresse. Héthoum ne voulut point y consentir. Constantin renouvela son message deux et trois fois, et le roi et son père lui opposèrent les mêmes refus. Alors Constantin s'étant rendu à Iconium, et s'étant adjoint les troupes du sulthan de Roum, ennemi déclaré du roi, parce que ce dernier avait livré la mère du sulthan aux Tartares, il arriva tout à coup, au moment où l'armée royale était dispersée dans ses cantonnements, pénétra dans l'intérieur de la Cilicie, dévasta nombre de bourgs et de campagnes par l'incendie, le massacre et l'esclavage; il tua et dépouilla quantité de chrétiens, et fit beaucoup de mal, par esprit de vengeance. Témoin de ces désastres, le roi réunit ses forces, et, fondant vaillamment sur cette multitude, l'extermina entièrement. Le rebelle seul parvint à s'échapper et s'enfuit avec une poignée d'hommes. Le roi le battit ainsi sept fois, et Constantin, vaincu, se renferma dans sa forteresse et n'osa plus en sortir ni s'en écarter d'un pas.

DAVID EST FAIT ROI.

XXII. La nation des archers (les Tartares), à l'esprit fertile en inventions et en ruses, envoya

maintes fois à la reine de Géorgie, R'ouçoudan, pour la presser de venir les trouver, ou de leur remettre son jeune fils David avec un corps auxiliaire; mais la reine n'en fit rien, et se contenta de leur envoyer un faible détachement. Par l'intermédiaire d'Avak, fils d'Ivanê, qui servait dans l'armée tartare, elle leur fit dire que, l'ambassadeur qu'elle avait fait partir vers le khakhan leur souverain n'étant point encore de retour, elle ne pouvait se rendre auprès d'eux. Les Tartares ayant défait le sulthan de Roum, gendre de la reine [1], et lui ayant enlevé quantité de villes, députèrent vers ce dernier le prince Vahram pour l'inviter à venir faire sa soumission. En revenant, Vahram se fit accompagner du fils de Giorgi Lascha, frère de la reine, envoyé jadis par elle traîtreusement, en compagnie de sa fille, au sulthan de Roum, pour que celui-ci le fît périr; car elle craignait que ce prince n'ourdît un complot pour lui enlever le trône. Il était en ce moment chez le sulthan, qui le retenait en prison. Vahram, l'ayant ramené, déclara aux Tartares que c'était le fils de son roi, et qu'il avait été privé de ses États. Ceux-ci, par esprit d'opposition contre la sœur du père de ce prince, le reconnurent comme souverain, et ordonnèrent que, suivant l'usage des chrétiens, il serait sacré, que tous les chefs qui relevaient autrefois de son père lui obéiraient, et, de plus, qu'il tiendrait sa cour à Dĕph'khis. Les chefs les plus considérables au service des Tartares,

[1] La princesse géorgienne qu'avait épousée Ghiath-eddin, et qui était fille de R'ouçoudan, se nommait *Thamar*.

Avak, qui avait le rang de général; Schahěnschah, fils de Zak'arê; Vahram, et son fils Ak-bouga, ayant conduit le prince à Mědzkhitha, Մծխիթայ, appelèrent le catholicos de Géorgie et le firent sacrer. Son nom était *David*. Sa tante R'ouçoudan, apprenant ce qui venait de se passer, s'enfuit dans l'Aph'-khazêth et le Souanêth, Սուանէթ, avec son fils, qui se nommait aussi *David;* de là, elle envoya des ambassadeurs à un autre général tartare, Bathou, Բաթու, parent du khan [1] et chef de l'armée, qui occupait le pays des Russes, l'Ôssêth et Derbend, et le second par le rang après le khan, pour lui offrir de reconnaître son autorité. Bathou décida qu'elle résiderait à Děph'khis; les Tartares n'y mirent aucun obstacle, parce qu'à cette époque le khan venait de mourir.

LE SEIGNEUR NERSÈS, CATHOLICOS DES AGH'OUANS [2], EST MANDÉ À LA GRANDE PORTE.

XXIII. Tandis que l'armée tartare hivernait dans

[1] Guiragos transcrit le titre des empereurs mongols, tantôt sous la forme *khan*, խան, ou *gh'an*, ղան, خان, et tantôt sous celle de *khakhan*, խախան, خاقان.

[2] Nersès III, 63ᵉ catholicos des Agh'ouans, siégea depuis 684 de l'ère arménienne (22 janvier 1235-21 janvier 1236) jusqu'en 710 (15 janvier 1261-14 janvier 1262), suivant Guiragos, ou jusqu'en 711 (15 janvier 1262-14 janvier 1263), époque de sa mort, suivant Vartan. (Cf. Schahkhathouni, *Description de la cathédrale d'Êdchmiadzīn et des cinq districts de l'Ararad*, t. II, p. 341-342, imprimerie du couvent patriarcal d'Êdchmiadzīn, 1842.)

les plaines de l'Arménie et des Agh'ouans, le docteur syrien dont il a été question plus haut entendit parler du catholicos des Agh'ouans, et le fit connaître à Ëlthina-khathoun, femme de Tcharmagh'an, laquelle avait la direction des affaires depuis que son mari était devenu muet; il lui représenta que le chef des chrétiens de ces contrées vivait éloigné de son siége et ne venait pas rendre visite aux Tartares. Alors ils lui transmirent ce message : « Pourquoi toi seul entre tous ne viens-tu pas nous voir? Arrive immédiatement, et si ce n'est pas de bon gré, nous te ferons venir de force, et d'une manière ignominieuse pour toi. » Comme le catholicos résidait dans le district de Miaph'or, au couvent de Khamisch, et se trouvait sous la juridiction d'Avak, il n'osa pas partir sans lui en avoir demandé l'agrément, dans la crainte qu'on n'attachât une grande importance à ce voyage. Il se cacha donc des envoyés, et dit à ses serviteurs de prétexter qu'il n'était pas chez lui, et qu'il était allé trouver Avak. Les Tartares envoyèrent une seconde et une troisième fois, en faisant entendre des menaces pour le contraindre à se mettre en route. Cependant le catholicos, ayant pris les ordres d'Avak, partit pour le camp tartare dans la plaine de Mough'an, apportant des présents dans la proportion de ses facultés. Le docteur syrien était alors absent; car il était allé à Tauris. Arrivé à la grande Porte, le catholicos se présenta à Ëlthina-khathoun, qui l'accueillit avec bienveillance, le combla d'honneurs et le fit asseoir

au-dessus des officiers les plus considérables réunis auprès d'elle à l'occasion des noces de son fils Bôra-nouïn, Բուրա Նուին[1]; elle le mariait avec la fille d'un chef d'un haut rang *Gh'outhoun-nouïn*, et en même temps elle donnait sa fille à un autre chef des plus qualifiés, appelé *Ouçour'-nouïn*, Ուսուր Նուին. Il y avait grande fête chez les Tartares dans ce moment témoin des réjouissances d'une noce. La princesse s'adressant au catholicos : « Tu es arrivé, lui dit-elle, dans un moment propice. — Effectivement, répondit celui-ci avec un à-propos parfait, j'ai choisi l'instant où vous êtes dans la joie pour venir. » Elle le confia, lui et ses serviteurs, à ses frères Içategh'-agh'a, Իսաթեղ աղայ, et Ikorkoz, Իկորկոզ, qui étaient chrétiens, et nouvellement arrivés de leur pays, pendant qu'elle-même vaquerait aux soins qu'exigeaient les fêtes nuptiales. Ceux-ci traitèrent le catholicos avec les plus grands égards. Une fois qu'elle-même fut un peu dégagée de ses occupations, elle lui fit remettre des présents et des *al-tamga*, portant défense absolue de le molester. On lui donna en même temps, pour lui servir d'escorte, un Tartare-Mongol, qui le ramena dans le pays des Agh'ouans, et sous la protection duquel il parcourut son diocèse ; car il y avait longtemps que lui et ses prédécesseurs n'osaient s'y montrer, par la crainte que leur inspirait la cruelle et féroce race des Dadjigs. Le catholicos, après avoir visité ses ouailles,

[1] Manuscrit B, Բասրա Նուին, *Basra-nouïn*.

rentra tranquillement chez lui au couvent de Khamisch.

INCURSION DES TARTARES DU CÔTÉ DU VASBOURAGAN, DANS PLUSIEURS DISTRICTS.

XXIV. Au commencement de la seconde année, après qu'ils eurent mis en fuite le sulthan Ghiath-eddin, les Tartares s'avancèrent vers le district de Pěznounik' contre Khělath; s'étant emparés de cette ville, ils la donnèrent à Thamta, sœur d'Avak, à laquelle elle appartenait auparavant, lorsque cette princesse était la femme de Mélik-Aschraf. Faite captive par le sulthan du Khorazm, Djelâl-eddin, elle était passée des mains de ce souverain dans celles des Tartares, qui l'avaient envoyée au khan, chez lequel elle resta plusieurs années. La reine de Géorgie, R'ouçoudan, ayant député le prince 'Emad-eddaula, Համադոուլայ, vers le khan, ce prince, sur le point de s'en retourner, demanda Thamta au monarque. Il la ramena avec lui, muni d'un ordre écrit de la part du khan, enjoignant que l'on rendît à cette princesse les possessions qu'elle avait lorsqu'elle était la femme de Mélik-Aschraf. Les Tartares, se conformant à cet ordre, remirent à Thamta Khělath et les districts environnants. Après quoi ils poussèrent de divers côtés dans la Mésopotamie syrienne, à Amid, Édesse, Ուռհայ, Nisibe, Մծբին, et dans le pays de Schampïn, Շամբին, ainsi que dans beaucoup d'autres contrées. Mais cette expédition

fut pour eux sans résultat; car, quoiqu'ils n'eussent rencontré aucune résistance, cependant les chaleurs de l'été leur furent fatales, en faisant périr nombre d'hommes et de chevaux. Alors ils rentrèrent dans leurs campements d'hiver habituels. D'après l'ordre qu'ils donnèrent de rebâtir Garïn, c'est-à-dire Théodosiopolis, les habitans dispersés ou cachés, et ceux qui avaient échappé à la servitude, furent réunis. Ils rappelèrent aussi l'évêque de cette ville, le seigneur Sarkis, que ramena le prince Schahĕnschah, fils de Zak'arê; dès qu'il fut venu, on se mit à relever cette cité détruite et en ruines.

CANONS ÉTABLIS PAR LE CATHOLICOS D'ARMÉNIE CONSTANTIN.

XXV. Ce pontife, voyant l'Arménie désolée et les tribulations qu'infligeaient aux populations les exacteurs et les troupes tartares, comprit, par ses réflexions, que les péchés des hommes étaient la cause de ces désastres; car chacun n'avait d'autre souci que de vivre à sa guise. Les saintes lois du mariage n'étaient plus respectées; comme les païens, des gens issus du même sang, des parents, contractaient union; ils quittaient leurs femmes par caprice et prenaient celles qui leur plaisaient. Ils ne s'inquiétaient en rien de l'observance des jeûnes. Ils avaient commerce indistinctement avec les païens; et, ce qui est pire que tout cela, les évêques donnaient la consécration à prix d'argent, vendant les dons de Dieu

à des indignes; des enfants, des ignorants qui ne savaient pas même parler correctement en public, étaient choisis par eux pour être les intermédiaires entre Dieu et l'homme; des prêtres indignes, des adultères, des entreteneurs avérés de femmes perdues remplissaient les fonctions sacrées; sans compter les autres iniquités que tous commettaient, grands et petits, au point que les prêtres et le peuple à la fois vivaient dans la démence, sans qu'il y eût personne pour le leur reprocher. Le catholicos mit toute sa diligence à composer une lettre encyclique et des canons généraux, dont il chargea le savant et habile vartabed Vartan [1]. Celui-ci était allé en pèlerinage à Jérusalem, pour faire ses adorations dans ces lieux vénérés où se sont accomplis les mystères de la vie du Sauveur, et pour visiter la terre consacrée par la mémoire des saints. Vartan étant venu en Cilicie, auprès du roi Héthoum, couronné par Jésus-Christ, et de ses frères, se rendit chez le saint catholicos, qui fut enchanté de le voir et de le garder longtemps auprès de lui. Ils se lièrent ensemble d'une étroite amitié, et le catholicos ne voulut jamais se séparer de lui. Il l'employa dans cette circonstance en l'envoyant, avec plusieurs de ses serviteurs, dans les villes, les bourgs et les principaux monastères, ainsi qu'auprès des chefs les plus considérables, auxquels il écrivit d'observer fidèlement les canons qu'il

[1] L'historien Vartan, de Partzërpert, dit le Grand, qui avait fait ses études au couvent de Kédig avec Guiragos, sous la direction de Jean Vanagan.

avait établis pour le salut des âmes, et d'accueillir, comme son représentant, ce vartabed qu'il leur députait, parce que lui-même était déjà vieux. Vartan et ceux que le catholicos lui avait adjoints, étant arrivés dans l'Arménie orientale, en parcoururent les différents districts, visitant les évêques, les monastères et les chefs; ils communiquèrent à tous les prescriptions du patriarche, et exigèrent de chacun une adhésion écrite. Mais comme ils étaient tous détournés de la bonne voie, et gangrenés par la passion de l'avarice et l'amour de l'argent, ces prescriptions leur parurent très-dures. Cependant ils n'osèrent point les repousser; ils firent semblant, au contraire, de les recevoir avec respect, et donnèrent leur signature et leur serment, s'obligeant, sous peine d'anathème, à les exécuter. Ceux qui souscrivirent sont : Sarkis, évêque de Garïn; un autre Sarkis, évêque d'Ani; Jacques, évêque de Gars; les évêques de Pĕdchni, Բջնի, Vanagan et Grégoire; Jean-Baptiste, Մկրտիչ, évêque d'Anpert, Անբերդ[1]; Hamazasb, évêque de Hagh'pad, et autres prélats de divers lieux; les principaux monastères, Sanahïn, Kédig, Havardzïn, Հաւարծին; Guetchar'ous, Կեչառուս[2]; Havouts-Thar,

[1] Tchamitch place Anpert dans l'Arakadz-ödĕn, district de la province d'Ararad, et Indjidji (*Arménie ancienne*, p. 503-504), parmi les localités de cette province dont la position est aujourd'hui incertaine.

[2] Célèbre monastère qui existait, à ce qu'il paraît, dans le voisinage de la ville de Guétchror, province d'Ararad.

Հաւուց Թառ [1]; Aïrivank'[2], 'Ohannou-vank' [3], Sagh'mosa-vank' [4], Hor'omoci-vank' [5] et les autres couvents des environs; le seigneur Nersès, catholicos des Agh'ouans, surnommé *Douetsi*, Տուեցի; l'illustre et célèbre docteur Vanagan; Avak, prince des princes, et autres chefs. Le docte vartabed Vartan ayant recueilli toutes ces adhésions, les fit parvenir au catholicos Constantin, à Hr'omgla'. Après cette tournée, il passa dans la vallée de Gaïan, et rentra dans son couvent, placé sous l'invocation de saint André, et qui s'élève en face de la forteresse de Gaïan; il termina là ses courses, se consacrant à instruire les nombreux disciples qui accouraient pour entendre ses savantes leçons.

L'année suivante, 696 de l'ère arménienne (19

[1] Autre couvent situé en face de la ville de Kar'ni, dans le district de Kegh'ark'ouni, province de Siounik', sous le vocable d'*Aménaphĕrguitch* (le Rédempteur du monde).

[2] Le monastère d'Aïrivank' s'élevait au nord-est de Kar'ni, suivant l'historien Jean Catholicos, tandis que Guiragos (*apud* Indjidji, *Arm. anc.* p. 268) semble le placer dans cette ville même. Il était connu aussi sous le nom de *Couvent de la Sainte-Lance*, comme nous l'apprenons par le continuateur anonyme des Tables de Samuel d'Ani.

[3] L'ordre dans lequel se succèdent les noms des monastères dans cette énumération semble indiquer qu'il s'agit ici du couvent de Saint-Jean, appelé aussi *Agsikoms*, Ակսիգոմն, que l'historien Étienne Açogh'ig (III, IX) place dans le district de Pacên, province d'Ararad.

[4] Dans l'Ararad, district d'Arakadz-ŏdĕn, suivant Tchamitch, ou dans un district aujourd'hui inconnu de cette province, d'après Indjidji (*Arm. anc.* p. 503).

[5] Dans l'Ararad, district de Schirag. Ce couvent fut bâti sous le règne du roi bagratide Apas (928-952).

janvier 1247-18 janvier 1248), le vertueux catholicos Constantin envoya en présent aux églises de l'Orient des ornements de soie de couleurs variées, des dalmatiques de grand prix, pour la célébration de la sainte messe. Il avait confié à Théodose, l'un de ses serviteurs, ces objets destinés aux couvents les plus vénérés. Il y joignit une encyclique relative au tombeau de l'apôtre saint Thaddée, pour qu'on y rattachât en donation les districts et les villes d'alentour, et que l'on consacrât de fortes sommes à la reconstruction du portique qu'avait entrepris de restaurer le vartabed Joseph, et qui, après avoir été ruiné par les Turks, et dans les incursions des Géorgiens, était resté inhabité et désert depuis longtemps. Joseph s'étant rendu auprès d'un général tartare nommé *Ankourag-nouïn*, Անգուրակ Նուին, qui pendant l'été résidait non loin du tombeau de saint Thaddée, obtint la permission de purifier l'église et d'en faire la dédicace. Il rebâtit le couvent et y réunit nombre de religieux [1]. Ce Tartare laissa à ceux qui voulaient aller en dévotion à ce monastère le passage libre de toutes parts au milieu de ses troupes. Il défendit par un ordre très-sévère d'empêcher ou de molester aucun d'eux; lui-même était plein de déférence pour les moines. Une foule d'entre les siens y allaient et faisaient baptiser leurs fils et leurs filles. Nombre de possé

[1] C'est le célèbre couvent de Saint-Thaddée, situé dans le district d'Ardaz, province de Vasbouragan, dans le voisinage et au sud du mont Macis ou Ararad.

dés du démon et de malades étaient guéris, et le nom de Notre-Seigneur Jésus-Christ était glorifié. Toutes les troupes tartares, loin de se montrer hostiles à la Croix et à l'Église, les vénéraient au contraire, et apportaient des présents. En effet, elles n'étaient point animées du zèle d'une religion contraire.

DES EXACTEURS QUI VINRENT DE LA PART DU KHAN.

XXVI. Lorsque le khan Koyouk, Գիւուգ, fut investi de la suprême autorité sur les Tartares, dans la région qui est le centre de leur empire, aussitôt il fit partir des collecteurs de deniers publics, pour se rendre auprès de ses armées disséminées dans les contrées soumises à sa domination, afin de prélever le dixième de ce que les troupes possédaient, et d'exiger le tribut des populations et des souverains qui avaient été vaincus, la Perse, les Dadjigs, les Turks, les Arméniens, les Géorgiens et les Agh'ouans. Ces officiers étaient les plus impitoyables, les plus rapaces des exacteurs. L'un d'eux, qui était au-dessus de tous, s'appelait *Argh'oun;* le second, nommé *Bouga*, était pire encore que ce Bouga qui, sous le règne du khalife [Motéwakkel] Dja'far, Ջաֆր, l'Ismaélite, envahit l'Arménie et saccagea une foule de provinces[1]. Ce second Bouga, étant arrivé au camp des Tartares, entrait dans les habitations

[1] Ce premier Bouga, qui nous est parfaitement connu par les récits de Jean Catholicos, Étienne Açogh'ig et Thomas Ardzrouni,

des principaux d'entre eux, et y enlevait sans miséricorde ce qui lui convenait, sans que personne osât dire un mot; car il avait réuni autour de lui une bande de brigands, Perses et Dadjigs, qui remplissaient leur ministère de spoliation avec une rigueur inouïe. Mais c'est surtout aux chrétiens qu'ils en voulaient; aussi irritèrent-ils Bouga contre le pieux prince Haçan, surnommé *Djelâl.* Il se saisit de lui à la grande Porte, en présence de tous les chefs, et lui fit subir des tortures multipliées. Il démolit ses imprenables forteresses, celle qui porte en langue perse le nom de *Khôïakhan*, Խոյախան, ainsi que Têt, Դէդ, Dzirana'-k'ar, Ծիրանայ քար[1], et ses autres places fortes. Il les ruina tellement, qu'aucun vestige n'aurait pu indiquer qu'il y avait eu là des constructions. C'est à peine si Haçan, après avoir été forcé de lui livrer une masse d'or et d'argent, échappa à la mort. Les plus puissants ne purent lui venir en aide en rien, tant Bouga inspirait de terreur à ceux qui étaient témoins de ses cruautés. Il tenta pareillement de se saisir du prince des princes, Avak, et de le soumettre aux tortures et à la flagella-

était un des officiers de la milice turque attachée au service des khalifes de Bagdad, sous Motéwakkel, dans le IXe siècle. C'est le même qui était gouverneur d'Arménie *pour les Persans*, à ce que nous assure M. Brosset, dans son *Précis de l'histoire des invasions des Mongols*, à la fin du tome XVII de l'Histoire du Bas-Empire, de Lebeau, p. 459.

[1] Les forteresses de Têt et de Dzirana'-k'ar étaient dans le voisinage de Khoïakhanapert. (Cf. le cahier précédent, page 247, note 1.)

tion; mais les chefs les plus considérables le prévinrent et lui dirent: « Ne crains rien, réunis toutes tes troupes, et avec elles va lui rendre visite, et, s'il tente de s'emparer de toi, saisis-le toi-même. » Avak suivit ce conseil et alla trouver Bouga avec des forces imposantes. Celui-ci, à cette vue, eut peur, et dit à Avak: « Quelle est cette multitude de soldats? Es-tu en révolte contre le khan, et es-tu venu pour me tuer? » Avak lui répondit: « Toi-même, pourquoi as-tu rassemblé cette bande de malfaiteurs perses? Tu es venu en traître pour mettre la main sur nous. » Bouga, voyant que sa perfidie était connue d'Avak, lui parla d'un ton pacifique; mais il conservait toujours dans son esprit des desseins hostiles, et nourrissait l'espoir de trouver l'occasion de les exécuter. Tandis qu'il était dans ces mauvaises dispositions, le juste jugement de Dieu le frappa. Un ulcère se déclara tout à coup à son gosier, et il mourut étouffé. Le méchant périt ainsi avec sa malice; l'impie fut enlevé de ce monde, et il ne contemplera pas la gloire de Dieu.

LES ROIS DE GÉORGIE SE RENDENT AUPRÈS DU KHAN.

XXVII. A cette époque, la Géorgie avait été réduite en servitude. Ce royaume, qui un peu auparavant était dans l'éclat de la puissance, se courbait maintenant sous le joug des Tartares d'Orient[1],

[1] Dans le langage des Arméniens, cette expression l'*Orient* ou la *Nation orientale*, signifie la Grande Arménie. Elle leur a été suggé-

commandés par Batchou-nouïn depuis la mort de Tcharmagh'an. Les Géorgiens étaient en ce moment gouvernés par une femme, la reine R'ouçoudan, qui s'était réfugiée et cachée dans les parties inaccessibles du Souanêth. Des ambassadeurs tartares vinrent de deux côtés, de la part du grand général qui occupait la région du nord, Bathou, proche parent du khan, le monarque suprême, et dont le consentement était nécessaire pour que celui-ci pût monter sur le trône; et de la part du général qui commandait en Arménie, Batchou. Ces messages invitaient la reine à se rendre auprès de ces deux généraux, et de ne régner que sous leur autorité. Comme elle était jolie, elle n'osa aller trouver aucun des Tartares, dans la crainte de n'être pas respectée. Elle se contenta d'envoyer à Bathou son fils David, encore tout jeune, à qui elle avait cédé la couronne. Les chefs qui étaient avec Batchou-nouïn dans les pays d'Orient, et qui s'étaient emparés de tous les États de la reine, ainsi que ceux qui dépendaient autrefois de cette princesse, et qui vivaient auprès des Tartares, voyant qu'elle refusait de venir, et qu'elle avait fait partir seulement son fils vers Bathou, envoyèrent dans leur mécontentement à Ghiath-eddin, sulthan de Roum, et firent venir de chez lui le fils de Giorgi Lascha, roi de Géorgie, frère

rée par la situation du pays qu'ils habitent par opposition à l'empire grec, qui est à l'ouest pour eux. Elle ne paraît pas remonter plus haut que le XIIe siècle, au temps de la domination des princes r'oupéniens de la Petite Arménie.

de R'ouçoudan, ce même David qu'elle avait envoyé avec sa fille, femme du sulthan Ghiath-eddin, et que celui-ci avait mis en prison, afin qu'il ne conspirât pas pour détrôner la reine de Géorgie, belle-mère du sulthan. Les Tartares, l'ayant ainsi mandé, lui rendirent les États de son père et l'envoyèrent vers leur souverain pour être confirmé dans sa royauté; puis ils expédièrent en toute hâte à R'ouçoudan message sur message, pour lui enjoindre d'arriver bon gré, mal gré. De son côté, Bathou fit partir le fils de R'ouçoudan pour la cour du khan, tandis qu'il invitait la reine à venir elle-même auprès de lui. Celle-ci, tourmentée des deux côtés, prit du poison et se délivra de la vie. Elle avait fait un testament dont elle confia l'exécution à Avak, en lui laissant le soin de veiller sur son fils, s'il revenait de chez le khan.

Les deux princes étant arrivés à la cour de Koyouk, furent accueillis avec bienveillance; le khan décida qu'ils occuperaient le trône l'un après l'autre, c'est-à-dire que le plus âgé, David, fils de Giorgi Lascha, régnerait le premier, et qu'il aurait pour successeur l'autre David, fils de R'ouçoudan, et son cousin (fils de la sœur de son père), si celui-ci lui survivait. Le khan fit trois parts du trésor royal de Géorgie : il voulut qu'on lui envoyât un trône magnifique et d'une valeur inestimable, et une couronne merveilleuse dont aucun souverain ne possédait la pareille. Cette couronne avait appartenu à Khosrov [le Grand], père de Tiridate, Տրդատ[1], le puissant

[1] Tiridate II, premier roi chrétien de l'Arménie, monta sur le

roi d'Arménie, et avait été apportée en Géorgie, où elle s'était conservée à cause de la sûreté du lieu où on l'avait déposée. Elle était échue aux souverains géorgiens, qui l'avaient possédée jusqu'alors. Il y avait d'autres objets précieux dans ce trésor, que le khan réclama; il voulut que le reste fût partagé entre les deux princes. A leur retour, ils exécutèrent cette décision, sous la médiation d'Avak, fils d'Ivanê. David, fils de Lascha, résida à Dĕph'khis, et l'autre David, dans le Souanêth.

SĔMPAD, CONNÉTABLE (GÉNÉRALISSIME) D'ARMÉNIE, ET LE FILS DU SULTHAN GHIATH-EDDIN, SE RENDENT À LA COUR DU KHAN.

XXVIII. Le roi d'Arménie Héthoum, qui régnait en Cilicie, envoya son frère, le généralissime Sĕmpad, au khan, avec des présents magnifiques[1]. Sĕmpad arriva à sa destination tranquillement après un long voyage, et fut reçu et traité avec de grands honneurs. Il en rapporta des lettres patentes et bien en règle qui lui concédaient nombre de districts et de forteresses ayant autrefois appartenu au roi Léon,

trône en 287, la troisième année de Dioclétien. (Voir mes *Recherches sur la Chronologie arménienne*, t. I, Ire partie, p. 45.)

[1] En route, et avant d'être rendu auprès de Koyouk, le connétable Sĕmpad écrivit la relation de la première partie de son voyage dans une lettre qu'il adressa, en date de 1248, à Henri Ier, roi de Chypre, et que nous a conservée Guillaume de Nangis, p. 360, dans le Recueil des historiens de France, publié par l'Académie des inscriptions, t. XX.

et que 'Ala-eddin, sulthan de Roum, avait enlevés aux Arméniens après la mort de ce prince. Le sulthan Ghiath-eddin mourut, laissant deux fils tout jeunes[1] et en rivalité l'un contre l'autre. L'un d'eux alla trouver le khan et reçut l'investiture des États de son père; il retourna avec le généralissime des Arméniens, Sĕmpad, et ils se rendirent tous deux auprès de Batchou-nouïn et des autres chefs tartares, qui, pour assurer l'exécution des ordres de leur souverain, fournirent aux deux princes des troupes chargées de les conduire dans les contrées qui leur avaient été attribuées. Parvenus à Ëzĕnga, ils apprirent que le frère du sulthan Ghiath-eddin avait épousé la fille de Lascaris, Լէշքարի, empereur des Romains[2], qui régnait à Éphèse, et qu'avec l'aide de ce dernier il était devenu sulthan d'Iconium, tandis que le second des deux frères occupait Alaïa[3], son apanage particulier. Le nouvel arrivé, craignant d'aller plus avant, s'arrêta à Ëzĕnga, afin de voir quelle serait l'issue de ces événements.

[1] L'auteur aurait dû dire trois : 'Ala-eddin Keï-Kobad II, qui avait pour mère la princesse géorgienne Thamar; Azz-eddin Keï-Kaous et Rokn-eddin Kilidj-Arslan, nés d'un autre mariage.

[2] Ce frère du sulthan Ghiath-eddin, dont Guiragos ne nous fournit pas le nom, n'est mentionné, que je sache, par aucun autre historien. Les empereurs grecs qui régnèrent à Nicée de 1206 à 1260, pendant l'occupation de Constantinople par les Francs, sont Théodore Lascaris et les trois Vatatzes, Jean III, Théodore II et Jean IV, appelés, d'une manière générique, par les auteurs orientaux du nom de *Lascaris*. En tenant compte des dates, on doit croire que c'est la fille de Jean III (1222-1255) qu'épousa le frère de Ghiath-eddin.

[3] Sur la côte sud de l'Asie Mineure, dans la Karamanie.

MASSACRES QUE FONT LES TARTARES EN GÉORGIE.

XXIX. Tandis que notre pays se relevait un peu des maux que lui avaient causés ces incursions et des ravages de l'incendie qui avait dévoré le monde; tandis que les hommes se fiaient plus aux Tartares qu'à Dieu, que les grands se livraient à leurs instincts de pillage et spoliaient les pauvres pour acheter avec ces dépouilles les vêtements précieux dont ils se paraient, qu'ils mangeaient et buvaient, et se montraient enflés d'orgueil, comme c'est la coutume de Géorgiens présomptueux, Dieu permit qu'ils fussent humiliés et abaissés, et qu'ils connussent la mesure de leur faiblesse. Ceux qui n'avaient pas été corrigés par les calamités précédentes virent Satan soulever contre eux les hommes en qui ils espéraient. Par suite d'une résolution qui fut prise subitement par les principaux de l'armée tartare, toutes les troupes s'armèrent et se préparèrent à la guerre. Leur but était d'exterminer les populations de l'Arménie et de la Géorgie, quoiqu'elles leur fussent fidèles. Leur prétexte était que le roi de Géorgie et ses grands voulaient se révolter, et qu'ils se réunissaient pour marcher contre eux. Cette intention semblait en effet résulter de ce qui se passa. Les chefs géorgiens étaient accourus avec leurs troupes auprès de leur roi David, à Dĕph'khis, et tandis qu'ils étaient à boire, et que le vin avait échauffé et exalté leurs têtes, quelques-uns, dépourvus de jugement,

tinrent ce propos : « Pourquoi subissons-nous le joug de ces gens-là, nous qui avons des forces si considérables? Allons, tombons sur eux à l'improviste ; nous les anéantirons et nous reprendrons nos possessions. » Le grand prince Avak arrêta cette proposition. Des soldats tartares qui se trouvaient sur les lieux en prévinrent leurs chefs. Dès que les troupes des princes géorgiens se furent séparées pour rentrer dans leurs provinces respectives, les Tartares firent, comme nous l'avons dit, des préparatifs pour un massacre général. Ceux des chefs géorgiens qu'ils avaient auprès d'eux furent mis en prison, et ceux qui étaient éloignés furent sommés de rentrer immédiatement. Mais Dieu, dans sa miséricorde, ne permit pas que ces projets d'extermination s'accomplissent; il les empêcha, et voici comment. L'un des principaux Tartares, Djagataï, commandant de toute l'armée, était l'ami d'Avak. Se plaçant au milieu des troupes en armes, il leur dit : « Nous n'avons pas l'ordre du khan de massacrer des gens qui nous sont obéissants, qui vivent sous notre autorité, et qui payent tribut à notre souverain. Si vous les exterminez sans son ordre, c'est vous qui lui en répondrez. » Cette observation suspendit les informations qu'ils prenaient au sujet de cette affaire. Khotchak', Խոչաք[1], mère d'Avak, s'étant rendue auprès des Tartares, se porta garante de son fils, et promit qu'il reviendrait sous peu, comme cela

[1] Manuscrit B, Խոշաք, *Khoschak'*.

eut lieu en effet. Ce prince, étant arrivé aussitôt, leur prouva sa fidélité par maints témoignages. Le roi David vint pareillement, ainsi que les chefs de son royaume. Les Tartares leur ayant lié à tous les pieds et les mains, avec des cordes minces, très-fortement, suivant leur usage, les laissèrent trois jours dans cet état, leur prodiguant la raillerie et l'insulte, pour leur faire expier leur orgueil et leurs idées d'indépendance. Ensuite, ayant exigé qu'ils leur remissent leurs chevaux et une rançon pour leur vie, ils les laissèrent libres. Néanmoins ils fondirent sur le territoire géorgien et envahirent une foule de districts, sans distinguer s'ils s'étaient révoltés ou non. Ils tuèrent quantité de monde, et en firent prisonniers encore davantage, hommes et femmes. Ils précipitèrent dans les rivières une multitude innombrable d'enfants. Ces événements eurent lieu en 698 de l'ère arménienne (18 janvier 1249-17 janvier 1250). Ils furent suivis de la mort du prince des princes, Avak. On l'ensevelit à Bĕgh'ĕntzahank', dans le tombeau de son père Ivanê. Sa principauté fut donnée à Zak'arê, fils de Schahĕnschah, fils du frère du père d'Avak; car Avak n'avait pas de fils, mais une fille en bas âge, et, de plus, un fils issu d'une union illégitime, qui était aussi encore tout jeune, et qu'après la mort d'Avak on dit lui appartenir. La sœur d'Avak s'était chargée de l'élever; mais ensuite Zak'arê, le lui ayant retiré, le confia à la femme d'Avak, qui se nommait *Kontsa'*, Գոնցայ.

SARTHAKH, FILS DE BATHOU.

XXX. Le grand général Bathou avait fixé sa résidence dans les contrées du nord, sur les bords de la mer Caspienne et du fleuve Athël (Volga), qui n'a pas de rival sur toute la terre; car il s'épanche comme une mer à travers les steppes qu'il sillonne. Bathou occupait la vaste plaine des Kiptchaks (Khutchakh, Խփչաղք), avec une armée immense. Ils campaient là, sous des tentes, que dans leurs migrations ils emportent sur des chariots traînés par de longues files de bœufs et de chevaux. Bathou devint très-puissant, et supérieur à tous; il soumit toutes les contrées et les contraignit à lui payer tribut. Les princes de sa famille reconnaissaient sa suprématie, et celui d'entre eux qui montait sur le trône et qui prenait le titre de khan avait besoin de son assentiment. En effet, Koyouk-khan étant mort, et la famille impériale ayant discuté dans son sein la question de savoir lequel de ses membres lui succéderait, tous déférèrent cet honneur à Bathou, ou le choix de celui qu'il lui plairait de désigner. Ils lui envoyèrent dire de venir des contrées du nord dans leur pays prendre le pouvoir suprême. Il partit donc dans l'intention de donner un successeur à Koyouk, après avoir remis à son fils Sarthakh le commandement de son armée. Arrivé au terme de son voyage, il ne monta pas sur le trône; il y plaça un membre de sa famille, nommé *Man-*

gou, Մանգու[1], et s'en retourna vers ses troupes. Quelques-uns de ses parents virent ce choix avec déplaisir; car ils espéraient, ou que lui-même régnerait, ou qu'il donnerait la couronne au fils de Koyouk, qui se nommait *Khodja-khan*, Խոջա խան. D'abord ils n'osèrent pas manifester leur mécontentement; mais dès qu'il fut de retour chez lui, ils se mirent en révolte ouverte contre Mangou-khan. A cette nouvelle, Bathou ordonna de mettre à mort nombre de ses parents et de chefs, parmi lesquels s'en trouvait un d'un très-haut rang, nommé *Eltchikata*, Էլչիգադա[2], qui avait été nommé par Koyouk-khan général de l'armée tartare d'Orient et d'Arménie, en remplacement de Batchou-nouïn. Au moment où ce général traversait la Perse, il reçut la nouvelle de la mort de Koyouk-khan. Il s'arrêta aussitôt, attendant de savoir qui le remplacerait. Il fut dénoncé à Bathou par les chefs de l'armée d'Orient, qui ne voulaient pas l'avoir à leur tête, parce qu'il était hautain. Ayant représenté à ce prince qu'il était un des officiers qui refusaient de reconnaître Mangou-khan, Bathou ordonna de le lui amener chargé de chaînes; conduit devant lui, il périt au milieu des supplices. Dès lors commencèrent à accourir auprès de Bathou les rois, les princes, les chefs et les marchands, et tous ceux qui avaient été

[1] Son cousin au second degré, Bathou étant le petit-fils de Tchinguiz-khan par Djoutchi, comme Mangou par Toulouï.

[2] Dans M. d'Ohsson, Iltchikadaï: c'était le gouverneur mongol de la Perse (liv. II, ch. v). (Cf. de Hammer, *Geschichte der goldenen Horde in Kiptschak*, p. 135 et 161.)

molestés et dépouillés de leurs biens. Il leur rendait justice avec impartialité, faisant rentrer chacun dans la possession de ses États, de son patrimoine ou de sa puissance. Il traitait ainsi quiconque allait s'adresser à lui ; il lui faisait délivrer un écrit revêtu de son sceau, et personne n'osait enfreindre ses ordres. Il avait un fils nommé *Sarthakh*, dont nous avons déjà parlé, qui fut élevé par des gouververneurs chrétiens. Ce jeune prince, lorsqu'il eut grandi, embrassa le christianisme, et fut baptisé par les Syriens, qui avaient eu soin de son éducation. Il fit beaucoup de bien à l'Église et aux chrétiens. Du consentement de son père, il rendit un édit qui affranchissait d'impôts les prêtres et les églises. Il fit proclamer partout des menaces et la peine de mort contre quiconque exigerait un tribut de l'Église et de ses ministres, à quelque nation qu'ils appartinssent. Il étendit le même privilége aux mosquées et à ceux qui les desservaient. Confiants en cette protection déclarée, des vartabeds, des évêques et des prêtres venaient à lui. Il les accueillait avec bienveillance, et leur accordait tout ce qu'ils lui demandaient. Sarthakh vivait dans la crainte de Dieu et la piété, faisant transporter continuellement avec lui une tente qui servait d'église, et où l'on célébrait assidûment les saints mystères. Parmi ceux qui allèrent le trouver fut le grand prince Haçan, que l'on appelait familièrement *Djelâl*, et qui était plein de religion et de modestie, et Arménien de nation. Sarthakh le reçut avec amitié et la plus grande con-

sidération, ainsi que ceux qui accompagnaient Djelâl, le prince Grégoire, appelé habituellement *Dgh'a'* « enfant », et qui était alors avancé en âge; le prince Téçoun, Դեսուն [1], vertueux jeune homme; le vartabed Marc, et l'évêque Grégoire. Sarthakh conduisit avec de grands honneurs Djelâl à son père, qui lui rendit ses possessions, Tcharapert, Չարաբերդ, Agana', Ականայ, et Gargar', Կարկառ [2], qui précédemment lui avaient été enlevées par les Turks et les Géorgiens. Il reçut aussi un diplôme en faveur du catholicos des Agh'ouans, le seigneur Nersès, exemptant d'impôts ses propriétés et tous ses biens et les déclarant libres, et lui concédant la faculté d'aller à sa volonté dans tous les diocèses de son patriarcat, avec défense à qui que ce fût de lui contrevenir en rien. Djelâl s'en revint fort satisfait; mais au bout de quelque temps, tourmenté par les exacteurs et par Argh'oun, il se rendit auprès de Mangou-khan. Ce souverain monta sur le trône en 700 de l'ère arménienne (18 janvier 1251-17 janvier 1252).

DU RECENSEMENT QUI FUT FAIT PAR ORDRE DE MANGOU-KHAN.

XXXI. En l'an 703 de l'ère arménienne (17 janvier 1254-16 janvier 1255), Mangou-khan et le grand général Bathou envoyèrent comme commis-

[1] Manuscrit B, Զդեսում, *Ztéçoum.*

[2] La position précise de ces trois forteresses ne saurait être dé-

saire, ոստիկան, *Argh'oun*, Արղուն, lequel avait reçu déjà de Koyouk-khan la surintendance des impôts royaux, dans les pays soumis par les Tartares, ainsi qu'un autre chef, attaché à la maison de Bathou, et nommé *K'oura-agh'a*, Քուրա աղա[1], avec beaucoup d'agents qui les accompagnaient. Ils étaient chargés de recenser les nations qui étaient sous la domination tartare. Munis de cet ordre, ils parcoururent toutes les contrées pour accomplir leur mandat. Ils arrivèrent dans l'Arménie, la Géorgie et le pays des Agh'ouans, ainsi que dans les contrées environnantes, comptant et inscrivant toutes les personnes à partir de l'âge de dix ans, à l'exception des femmes, et exigeant avec rigueur de chacun un tribut au-dessus de ses ressources. Les populations commençant à tomber dans la misère, ils leur infligeaient des tourments et des tortures, et le supplice des ceps. Quiconque se cachait était arrêté et mis à mort. Celui qui ne pouvait pas payer se voyait arracher ses enfants, qu'ils prenaient en compensation de ce qu'il devait; car ces agents se faisaient escorter de Perses professant l'islamisme. Les chefs indigènes eux-mêmes, seigneurs de districts, se rendaient leurs coopérateurs en les aidant à maltraiter

terminée aujourd'hui; mais elle était très-certainement dans le district de Khatchên, province d'Artsakh, où se trouvaient les possessions de la famille à laquelle appartenait le prince Djelâl. La forteresse de Gargar' doit être distinguée de celle du même nom qui s'élevait dans la Petite Arménie, à l'ouest et non loin de l'Euphrate.

[1] Manuscrit B, Թօրա աղա, *Thôra-agh'a.*

et à pressurer les habitants, et afin de faire leur profit. Ces exactions ne leur suffirent pas; ils assujettirent à l'impôt tous les artisans, soit dans les villes, soit dans les villages, ainsi que les étangs et les lacs où l'on faisait la pêche, les mines de fer, les forgerons et les maçons. Mais qu'ai-je besoin d'entrer dans ces détails? Ils coupèrent tous les canaux qui alimentaient la richesse, et eux seuls restèrent riches; ils s'emparèrent des mines de sel de Gogh'p, Կողբ[1], et d'autres lieux; ils gagnèrent aussi considérablement avec les marchands, auxquels ils extorquaient des trésors en or, en argent et en pierres précieuses. C'est ainsi qu'ils réduisirent tous les pays à la misère. Les plaintes et les gémissements retentissaient de toutes parts. Après quoi, ils laissèrent des agents pour lever chaque année les mêmes sommes. Toutefois, il y eut un homme opulent qui fut traité avec égards. C'était un marchand nommé *Oumég*, Ումէկ[2], et par eux, *Acil*, Ասիլ, homme de bien, dont nous avons déjà fait mention. Dans le sac de la ville de Garïn par les Tartares, il fut sauvé par ses fils Jean et Étienne. Il avait reçu le titre de père du roi de Géorgie, David, et de grands honneurs, par un édit du khan et des principaux chefs tartares. Ayant offert des présents considérables à Argh'oun et aux officiers qui l'accompagnaient, il fut traité par eux très-honorablement. Les agents tartares épargnèrent les ecclésiastiques et n'exigèrent d'eux aucun

[1] District de la province de Daïk', au pied des monts Barkhar.

[2] Manuscrit B, Ռամէկ, *R'amég*.

impôt, parce qu'ils n'en avaient pas l'ordre du khan. Il en fut de même des fils de Saravan, Սարաւան[1], de Schnorhavor, Շնորհաւոր (gracieux), et de Mĕguĕrditch, Մկրտիչ (Jean-Baptiste), lesquels étaient fort riches et puissants.

LE PIEUX ROI D'ARMÉNIE HÉTHOUM SE REND AUPRÈS DE BATHOU ET DE MANGOU-KHAN[2].

XXXII. Le fervent ami du Christ, Héthoum, qui régnait en Cilicie, dans la ville de Sis, avait précédemment envoyé son frère Sĕmpad, le généralissime, à Koyouk-khan, avec de magnifiques présents. Sĕmpad était revenu, après avoir été reçu très-honorablement et avoir obtenu des diplômes d'investiture. Lorsque Mangou-khan fut monté sur le trône,

[1] Manuscrit B, Տարաւան, *Daravan.* Ces deux leçons offrent chacune un sens particulier et paraissent être des mots persans, سروان, *conducteur de chameaux*, et دروان, *portier.*

[2] Ce chapitre a déjà été publié dans le cahier d'octobre 1835, traduit par Klaproth d'après une version russe qu'il fit faire, à ce qu'il raconte, sur le texte original de Guiragos, pendant son séjour à Tiflis, par un Arménien nommé *Joseph Toutouloff.* Cette traduction, assez fidèle, offre cependant parfois des omissions, des contresens et des non-sens, qui sont évidemment l'œuvre de M. Toutouloff, ou qui proviennent du texte défectueux et unique qu'il a eu sous les yeux. Je l'ai refaite sur mes deux manuscrits A et B; en même temps j'ai profité des notes de Klaproth sur l'itinéraire du roi Héthoum dans l'Asie centrale, tout en les contrôlant ou en les complétant par les indications que j'ai recueillies dans les travaux les plus récents sur cette partie du globe, et, entre autres, dans l'ouvrage de M. Alex. de Humboldt, intitulé: *Asie centrale,* Paris, 1843, 3 vol. in-8°.

le grand général Bathou, qui avait le titre de père du roi, et qui habitait les contrées du nord, avec des troupes innombrables, sur les bords du fleuve immense et profond appelé *Ethil*, lequel se jette dans la mer Caspienne, envoya un message au roi Héthoum pour l'inviter à venir le visiter, ainsi que Mangou-khan. Héthoum, qui redoutait Bathou, partit, mais en secret et sous un déguisement; car il craignait les Turks ses voisins, dont le souverain était 'Ala-eddin, sulthan de Roum, et qui lui en voulaient beaucoup de ce qu'il était l'allié des Tartares. Ayant traversé rapidement les États du sulthan, en douze jours il arriva à Gars, et ayant rendu visite à Batchou-nouïn, général de l'armée tartare d'Orient, ainsi qu'aux autres grands officiers, il fut traité par eux avec beaucoup de considération. Il s'arrêta dans le district d'Arakadz-ödĕn, Արագած ոտն[1], en face de la montagne d'Ara', Արայ, au village de Varténis, Վարդենիս, dans la maison d'un chef appelé *K'ourth*, Քուրթ, Arménien d'origine et chrétien, dont les deux fils se nommaient *Vatché* et *Haçan*, et la femme *Khôrischah*, Խօրիշահ, laquelle était de la famille des Mamigoniens, fille de Marzban et sœur d'Arslan-beg et de Grégoire. Le roi fit halte dans ce lieu, jusqu'à ce qu'on apportât de chez lui les objets destinés à être offerts par lui en cadeaux, et que lui envoyèrent son père Constantin, prince des princes, alors avancé en âge, et ses deux fils, Léon et Thoros. Il leur avait laissé le soin de le rem-

[1] Dans le nord-est de la province d'Ararad.

placer pendant son absence, car la reine sa femme, la pieuse Zabêl, c'est-à-dire Élisabeth, nom qui signifie *le sabbath de Dieu*, était morte. Elle justifiait bien son nom, car elle était le repos des volontés de Dieu, bienfaisante, charitable, amie des pauvres; elle était la fille du grand roi Léon, le premier de nos souverains qui ait porté la couronne. Le catholicos Constantin ayant su que Héthoum était parvenu heureusement dans la Grande Arménie, où il s'était arrêté, lui envoya le vartabed Jacques, habile et docte discoureur, qui autrefois avait été député pour rétablir l'union [entre l'Église arménienne et l'Église grecque] vers le puissant empereur Jean [Commène], maître des contrées de l'Asie, et vers le patriarche des Grecs. Ce docteur, par de savants raisonnements tirés de l'Écriture Sainte, réfuta toutes les objections des Grecs, réunis en assemblée, et qui nous reprochaient de croire qu'il n'y a qu'une nature en Jésus-Christ, et nous traitaient d'eutychéens. Jacques, par de solides arguments, leur montra, en s'appuyant sur le témoignage de l'Écriture, que Jésus-Christ possédait les deux natures, divine et humaine, toutes deux parfaites, par une union ineffable, sans perdre sa divinité et sans absorber son humanité, glorifié en une seule essence, agissant comme Dieu et comme homme. Il traita pareillement le sujet du cantique : *O Dieu saint!* (le trisagion), que nous adressons au Fils de Dieu, d'après l'évangéliste saint Jean. Il éclaircit aussi tout ce qui choquait les Grecs dans notre profession de foi, en employant d'excel-

lents raisonnements théologiques et des citations de l'Écriture. Ayant rectifié leur opinion, il les ramena à l'amitié et à l'union avec notre nation. Après quoi il s'en revint, congédié très-honorablement. Le catholicos fit partir en outre le seigneur Étienne, évêque. Le cortége du roi s'accrut du vartabed Mĕkhithar de Sguévr'a, Սկեւռայ[1], où il était venu de l'Orient; de Basile, Բարսեղ, qui était l'envoyé de Bathou, et avec qui était venu Thoros, Թորոս, prêtre non marié; de Garabed, Կարապետ (Jean-Baptiste), chapelain du roi, homme de mœurs douces et très-instruit, ainsi que de quantité de chefs que Héthoum avait amenés avec lui. Ayant rassemblé son cortége, il se dirigea par le pays des Agh'ouans et la porte de Derbend, qui est la forteresse de Djor, Ճոր, vers le camp de Bathou et de son fils Sarthakh, qui était chrétien. Ceux-ci l'accueillirent parfaitement et lui montrèrent beaucoup d'égards. Ensuite ils le firent partir pour la résidence de Mangou-khan, par une route très-longue, au delà de la mer Caspienne. Ayant quitté ces princes le 6 de maréri, c'est-à-dire le 13 mai[2], le roi et sa suite traversèrent le fleuve Yaïk, Յայեխ, et parvinrent à l'endroit qui

[1] Couvent de la Cilicie, situé non loin de la forteresse de Lamprôn, et très-célèbre au temps des rois r'oupéniens.

[2] Les dates indiquées dans cette relation du voyage de Héthoum sont calculées d'après le calendrier fixe de Jean Diacre, calendrier où le 1er du mois de navaçart, c'est-à-dire le commencement de l'année arménienne, correspond au 11 août julien. (Cf. mes *Recherches sur la Chronologie arménienne*, t. I, Ire partie, chap. III; IIe partie, *Anthologie chronologique*, n° XCI; et IIIe partie, tableau F.)

forme[1] la moitié du chemin entre Bathou et Mangou-khan. Après avoir franchi le fleuve Irtisch, Իր-թիժ, ils entrèrent dans le pays des Naïman, յաշ-խարհն Նայմանին; puis, étant passés dans le Kara Khitaï, Սարախըթայ, et de là dans le Thatharasdan (Tartarie), le 4 de hor'i, ou 13 septembre, pour la fête de l'Exaltation de la Croix, ils arrivèrent auprès de Mangou-khan, et le virent siégeant sur son trône dans toute sa majesté. Héthoum lui ayant offert ses présents, Mangou lui remit un diplôme revêtu de son sceau, et portant défense absolue de rien entreprendre contre sa personne ou ses États. Il lui donna aussi un diplôme qui affranchissait partout les églises. Héthoum quitta Mangou le cinquantième jour, 23 de sahmi, ou 1er novembre. En trente jours il parvint avec son cortége à Gh'oumsgh'our, Ղումսղուր, puis à Ber-balekh, Պէր պալէխ[2], et à Bisch-balekh, Պէշ պալէխ, et dans le pays sablonneux habité par des hommes sauvages, nus, ayant du poil seulement à la tête, et par des femmes aux mamelles grosses et très-longues. Ces populations étaient à l'état de brutes.

[1] Il y a dans le texte յորն որ, locution vulgaire composée de la répétition du pronom relatif որ, *qui, lequel*, et dont la signification est *là où, à l'endroit où*. Le traducteur russe de Klaproth a pris le premier des deux relatifs, որն, pour un nom de localité, que ce dernier s'est évertué à chercher, bien entendu inutilement.

[2] On voit qu'en partant de Karakorum pour s'en retourner dans ses États, le roi Héthoum prit la direction sud-ouest. La position de Gh'oumsgh'our n'a pu être déterminée. Klaproth a fixé celle de Ber-balekh au sud du lac Barkoul, dont cette ville porte aujourd'hui le nom chez les Mongols, sur le versant septentrional de la chaîne du grand Altaï.

Elles ont des chevaux sauvages, de couleur rousse et noire; des mulets blancs et noirs et plus grands que le cheval et l'âne; des chameaux sauvages à deux bosses. De là les Arméniens passèrent à Yarlekh, Յառլեխ ('Arlekh); à K'oulloug, Քուլլուկ; à Ĕngakh, Ընկախ; à Djam-balekh, Ճամպալեխ[1]; à Khouthaph'a', Խութափայ[2]; à Yangui-balekh, Յանկի պալեխ. Puis ils entrèrent dans le Turkestan, Թուրքաստան; arrivèrent à Ēgoph'rog, Էկոփրոկ[3]; à Tinga-balekh, Դինկա պալեխ; à Ph'oulad, Փուլատ[4], et traversèrent la Mer de lait, Սուտ Գօլ. Ils parvinrent à Aloualekh, Ալուալեխ[5], à Ilan-balekh, Իլան պալեխ[6]. Après avoir traversé la rivière Ilan-çou, Իլան սու, et une branche

[1] Assimilée par Klaproth à la forteresse actuelle de *Dzing* ou *Dzeng*, en chinois *Fung-jun-fou*, sur la rivière Dzing ou Dzeng, l'un des affluents du lac *Khultar ousikhé noor* ou *Boulkatsi noor*; cette place appartient au district de Kour Kara Oussou.

[2] Klaproth : *Khouthauia'* ou *Khouthavia'* Խուդաւայ.

[3] Manuscrit B, Էրկոփրուկ, *Ĕrgoph'roug*.

[4] La ville de Ph'oulad ou Boulad était dans le voisinage du lac *Soud-Goul*, سود گول, « Mer de lait. »

[5] Probablement *Ili-balekh*, l'*Almuligh* des écrivains musulmans, *Armalecco* de Pegolotti, en mongol *Gouldja-kouré*, sur la rive droite de l'Ili, et au nord-est de l'Isse-goul. (Cf. Klaproth, *Magasin asiatique*, II[e] livraison, p. 173 et 214; M. Ritter, *Erd-Kunde, Asien*, t. I, p. 402, 404, 429; de Humboldt, *Asie centrale*, t. III, p. 395 et 396.

[6] Ou *Ville des serpents*. Elle a disparu aujourd'hui, mais probablement sa position se trouvait au sud-ouest d'Almaligh, dans le voisinage de la rivière Ilan-bach-çou, qui doit être la même que l'Ilan-çou ou Rivière des serpents de l'auteur arménien, affluent de la rive gauche du Tchouï.

du Taurus[1], ils atteignirent Talas, Տալաս[2], et arrivèrent auprès de Houlagou, Հուլաւու (Houlavou), frère de Mangou-khan, lequel avait pris pour apanage l'Orient. Ayant ensuite tourné de l'ouest vers le nord, ils touchèrent à Khouthoukhtchïn, Խութուխչին; à Ber-kend, Պեր քանթ (Ber-k'anth); Sough'oulgh'an, Սուղուլղան; à Öroso'-gh'an, Որոսոյ ղան; à Kaï-kend, Ղայի քանթ (Kaï-k'anth); à Khouzakh, Խուզախ, qui est K'amots, Ղամոց; à Khĕntakhouïr, Խնդախույր; à Skhĕnakh, Սխընախ[3], qui est la montagne Khartchoukh, Խարչուխ[4], d'où les Seldjoukides sont originaires, et qui commence à partir du Taurus et va jusqu'à Ph'artchïn, Փարչին, où elle finit. De là ils rejoignirent Sarthakh, fils de Bathou, qui se rendait auprès de Mangou-khan, et atteignirent Signak, Սընղախ (Sĕngh'akh)[5]; Savran, Սաւրան, qui est très-grand; Kharatchoukh, Խարաչուխ; Açoun, Ասուն;

[1] Klaproth conjecture que ce sont les hautes montagnes nommées actuellement *Khoubakhaï*, qui séparent le bassin du Tchouï, et son affluent le Khorkhotou, de celui du Talas.

[2] Ville située sur la rive méridionale du fleuve du même nom, qui se jette dans le Talas-goul.

[3] Manuscrit B et Klaproth, Սնղախ, *Sĕngh'akh*.

[4] C'est, suivant Klaproth, la montagne appelée actuellement *Kara-Tau*, au nord de Tharaz, et dont sortent les rivières Karaçou et Atchigan, entre lesquelles cette ville est située, au-dessus de Savran, au nord du Sihoun ou Iaxarte.

[5] Manuscrit B, Սընղան, *Sĕngh'an*. C'est Saghnakh ou Sighnakh, sur le Mouskan, affluent de la rive droite du Sihoun. — Savran ou Sabran paraît être à l'ouest de Sighnakh, sur la rivière de l'Ard, l'un des affluents de la rive droite du Sihoun. — Les trois autres positions jusqu'à Otrar me sont inconnues.

Savri, Սաւրի, et Otrar, Օթրար (Ôthrar); ensuite Zour'noukh, Զուռնուխ[1]; Tizag, Դիզակ[2], et enfin en trente jours Samarkande, Սմրխնդ (Sěměrkhěnt); Sôriph'oul, Սօրիփուլ; Kerminié, Քրման (Kěrman)[3], et Bokhara. Ayant traversé le grand fleuve Djihoun, Ջըհուն (Dchěhoun), ils passèrent à Měrměn, Մրմն[4]; Sarakhs, Սարախս, et Thous, Տուս (Dous), qui est en face du Khoraçan, nommé *R'ôgh'asdan*, Ռօղաստան. Ils entrèrent dans le Mazandéran, Մազնդարան, et vinrent à Bistan, Պստան (Běsdan), de là dans l'Irak [persique], Էրաղ (Ĕragh'), sur les frontières des Melahidé; ensuite à Thamgh'an, Տամղան (Damgh'an); à Reï, Ռէ, la grande ville; Kazwîn, Խզուին; Abher, Աբահր; Zenguian, Զանգիան (Zankian); Miana, Միանա. En douze jours ils parvinrent à Tauris, Թավրէժ (Tavrêj); en vingt-six ils furent sur les bords de l'Araxe, Էրասխ (Ĕraskh), qu'ils traversèrent. Étant arrivés à Sician, Սիսեան, auprès de Bathou-nouïn, général de l'armée tartare, celui-ci fit conduire le roi vers Khodja-

[1] Ou Zarnoukh, Զառնուխ, ville située au-dessous d'Othrar, sur la rive gauche du Sihoun.

[2] Ou Debzak, ville comprise dans le territoire de Setrouchteh ou Osrouchnah, et, par conséquent, dans la plaine entre Zarnoukh et Samarkande.

[3] De ces deux stations entre Samarkande et Bokhara, la seconde, qui est la seule connue, peut être assimilée à la ville de Kerminié, كرمنية, dans le Ma-wara-ennahar.

[4] Manuscrit B, Մարմին, *Marmîn*. Klaproth a assimilé cette ville à Merv-Schahdjân; mais ce rapprochement est tout à fait conjectural. Ce qu'il y a de certain, c'est que Měrměn doit se trouver sur la route de Bokhara à Sarakhs.

nouïn, auquel il avait laissé le commandement à sa place, tandis que lui-même, ayant pris avec lui le gros de l'armée, allait à la rencontre de Houlagou, qui s'avançait vers l'Orient. Cependant le pieux roi Héthoum étant arrivé chez le prince K'ourth, au village de Varténis, où il avait laissé sa suite et ses bagages, y attendit le retour du prêtre Basile, qu'il avait envoyé vers Bathou, afin de lui communiquer les lettres et le diplôme que lui avait remis Mangou-khan, et pour que Bathou donnât des ordres en conséquence. Ensuite arrivèrent les vartabeds Jacques, qu'il avait laissé ici pour s'occuper des affaires de l'Église, Mĕkhithar, qu'il fit revenir de chez Bathou avant que celui-ci fût parvenu auprès de Mangou-khan; des évêques, d'autres vartabeds, des prêtres et des seigneurs chrétiens, qui vinrent visiter le roi et qu'il accueillit tous avec bienveillance; car c'était un prince affable, et en même temps savant et versé dans la science de l'Écriture. Il donnait des présents et renvoyait chacun content. Il leur fit cadeau de vêtements sacerdotaux destinés à l'ornement des églises; car il aimait beaucoup la messe et les cérémonies religieuses[1]. Il accueillait avec bonté les chrétiens de toutes nations, et les conjurait de vivre dans un amour mutuel, comme des frères et des membres du Christ, suivant le précepte du Seigneur, qui a dit : « On connaîtra que vous êtes mes disciples si vous vous aimez les uns les autres. » (S. Jean, XIII, 35.) Il

[1] M. Toutouloff, et Klaproth, d'après lui, traduisent : « Parce qu'il était un grand ami de la messe *et des péchés*. »

nous racontait, au sujet des nations barbares, une foule de choses étonnantes et inconnues qu'il avait vues ou entendu rapporter. Il disait qu'il existait au delà du Khataï, Կատայք, une contrée où les femmes ont la figure humaine et sont douées de raison, et où les hommes ont la forme de chiens, et sont sans raison, grands et velus. Ces chiens ne laissent pénétrer personne sur leur territoire, vont à la chasse, et se nourrissent, ainsi que les femmes, du gibier qu'ils prennent. Les mâles nés du commerce de ces chiens avec les femmes ressemblent à des chiens et les femelles à des femmes. Il y a une île sablonneuse où croît en forme d'arbre un os d'un grand prix, que l'on nomme *dent de poisson*. Lorsqu'on le coupe, il en pousse un autre au même endroit, à la manière des bois du cerf. Là sont une foule de contrées dont les habitants sont idolâtres et adorent des statues d'argile, très-grandes, appelées *sâkya-mouni*, Շակմոնիա, et qu'ils disent être dieu, depuis trois mille quarante ans. Ce dieu a encore à subsister trente-cinq toumans d'années (un touman vaut dix mille); après quoi il perdra sa divinité. Il y a encore un autre dieu nommé *Mâïtrêya*, Մադրի, auquel ils élèvent des statues d'argile, d'une grandeur prodigieuse, dans un magnifique temple. Toute cette race, hommes, femmes et enfants, se compose de prêtres, qui sont nommés *touïn*, դուին; ils ont les cheveux et la barbe rasés; ils portent un manteau jaune à l'instar des chrétiens, avec cette différence qu'il leur couvre la poitrine et non les épaules. Ils sont tem-

pérants dans leur nourriture et dans les rapports sexuels. Ils se marient à vingt ans; jusqu'à trente, ils s'approchent de leurs femmes trois fois par semaine; jusqu'à quarante, trois fois par mois; jusqu'à cinquante, trois fois par an; et lorsqu'ils ont passé la cinquantaine, ils cessent tout rapport. Le savant roi Héthoum racontait sur ces peuples barbares bien d'autres choses que nous omettons, de peur qu'elles ne paraissent superflues. Huit mois après son départ de chez Mangou-khan, il rentra en Arménie. C'était en 704 de notre ère (17 janvier 1255-16 janvier 1256).

La fin dans le prochain cahier.

NOUVELLES ET MÉLANGES.

SOCIÉTÉ ASIATIQUE.

PROCÈS-VERBAL DE LA SÉANCE DU 12 MARS 1858.

Le procès-verbal de la dernière séance est lu; la rédaction en est adoptée.

On donne lecture d'une lettre de M. A. Dumilloeuil, à Douai, qui offre à la Société un manuscrit telinga, dont il désire se défaire. Il sera conseillé à M. Dumilloeuil de s'adresser à la Bibliothèque impériale.

JOURNAL ASIATIQUE.

JUIN 1858.

LES MONGOLS

D'APRÈS LES HISTORIENS ARMÉNIENS;

FRAGMENTS TRADUITS SUR LES TEXTES ORIGINAUX

PAR M. ÉD. DULAURIER.

(FIN DE L'EXTRAIT DE GUIRAGOS.)

MASSACRES DANS LA CONTRÉE DES ROMAINS.

XXXIII. Au commencement de l'année arménienne 705 (17 janvier 1256-16 janvier 1257) mourut Bathou, commandant de l'armée tartare du nord, tandis que son fils Sarthakh était en chemin pour se rendre auprès de Mangou-khan. Sarthakh ne revint point sur ses pas pour aller rendre les derniers devoirs à son père; il continua sa route. Mangou-khan, enchanté de son empressement, vint au-devant de lui, et le traita avec la plus grande distinction. Il lui accorda les États de son père Bathou, les mêmes pouvoirs militaires, la domination sur tous les pays que possédait ce dernier, avec le titre de second de l'empire, et le privilége de dicter des ordres en souverain. Après quoi il le congédia. Avec Sarthakh se

trouvait le pieux prince de Khatchên, Djelâl, qui était venu faire connaître au maître du monde les persécutions que lui avait suscitées l'ösdigan Argh'oun, qui voulait le tuer, à l'instigation des Dadjigs, et auquel il avait échappé avec peine. Mangou lui conféra, par un diplôme, l'investiture de sa principauté, le pouvoir de la gouverner en prince indépendant, et une sécurité complète contre toute agression; car Sarthakh l'aimait beaucoup, et le traitait avec une extrême considération. Sarthakh périt empoisonné par ses parents (oncles) Béréké, Բարաքայ, et Barkadjar, Բարքաչայ, qui étaient musulmans. Ce fut une grande douleur pour les chrétiens, et principalement pour Mangou-khan et pour son frère Houlagou, qui régnait sur les contrées d'Orient. Antérieurement à ces événements, le premier des généraux tartares, Houlagou, qui avait le rang de khan, donna l'ordre aux troupes d'Orient, commandées par Batchou-nouïn, de prendre leurs bagages et tout ce qu'elles avaient, et de quitter la région où elles stationnaient et où avait été fixée leur résidence, la plaine de Mough'an, le pays des Agh'ouans, l'Arménie et la Géorgie, de passer chez les Romains[1], et de se substituer à eux dans ces contrées fertiles. En effet Houlagou était arrivé avec une armée si considérable, que l'on prétend qu'elle mit presque un mois entier à traverser le fleuve Djihoun. D'ailleurs quelques-uns des parents de Houlagou ar-

[1] C'est-à-dire dans les États du sulthan d'Iconium, ou le pays de Roum.

rivèrent au pays de Bathou et de Sarthakh, de ce côté-ci de la porte de Derbend, à la tête de forces innombrables. C'étaient de puissants personnages, d'un rang considérable, Balaka, Բալական; Toutar, Թուտահար ou Թութար; Kouli, Կուլի[1]. Nous les avons vus nous-même; ils étaient petits-fils de Tchinguiz-khan, et on leur donnait le titre de *fils de Dieu*. Ils aplanirent et rendirent praticables tous les défilés par où ils passaient; car ils allaient en chariots. Leur voyage fut signalé par les calamités, les exactions et les déprédations qu'ils firent subir aux habitants, mangeant et buvant avec une avidité insatiable. Les populations se virent partout conduites aux portes de la mort. Outre les impôts multipliés qui avaient été établis par Argh'oun, comme le *mali*, մալի[2], et le *kharschouri*, խարշուրի[3], Houlagou donna l'ordre d'en exiger un autre, qu'ils appellent *thagh'ar*, թաղար; c'est-à-dire capitation. Quiconque était inscrit sur les registres royaux devait fournir cent livres de froment, cinquante livres de vin, deux livres de riz, deux sacs[4] de *dzĕndzad*, ծնծատ, deux cordes et une pièce d'argent[5], une flèche, un fer à cheval, sans compter les

[1] Ces trois princes descendaient de Djoutchi; Balaka était son petit-fils, Toutar, son arrière petit-fils, et Kouli, son petit-fils par Ourda, l'aîné des quatorze fils de Djoutchi.

[2] Je pense que le mot *mali* est le même que le mongol مال, *mal*, qui signifie « bestiaux de toute espèce, » et qui peut être entendu ici dans le sens d'impôt prélevé sur les bestiaux par les Tartares.

[3] Manuscrit B, խափշուրի, *khaph'schouri*.

[4] Manuscrit B, « trois sacs. »

[5] Il y a dans le texte սպիտակ, *blanc*, qui m'a paru être le nom

présents offerts pour gagner ces gens-là ; de plus, une tête de bétail sur vingt, et vingt pièces d'argent. Celui qui n'avait pas de quoi s'acquitter se voyait enlever ses fils et ses filles en compensation de l'impôt. C'est ainsi que ces contrées furent pressurées et désolées. Comme les Tartares avaient beaucoup de peine à quitter les lieux où ils étaient établis, ils partirent avec répugnance, et seulement à cause de la crainte que leur inspirait Houlagou; car ils le redoutaient à l'égal du khan. Ils marchèrent donc contre les Romains. Le sulthan, impuissant à leur résister, se sauva dans l'île d'Alaïa[1]. Les Tartares passèrent au fil de l'épée les populations de ses États, jusqu'à la mer Océane[2] et celle du Pont, étendant partout le massacre et le pillage. Ils exterminèrent les habitants de Garïn, d'Ezënga, de Sébaste, de Césarée, d'Iconium, et des districts environnants; puis, sur l'ordre de Houlagou, ayant renvoyé leurs bagages dans l'endroit où étaient leurs campements, ils étendirent leurs incursions de divers côtés. A ces expéditions prit part le roi d'Arménie Héthoum, de retour de sa visite chez Mangou-khan, Bathou, Sarthakh et Houlagou.

d'une monnaie d'argent. On dit aujourd'hui dans le même sens, à Constantinople, Ճերմակ ըստակ, *argent blanc*, pour exprimer d'une manière générale la monnaie d'argent.

[1] L'auteur commet ici une erreur: Alaïa n'est point une île, mais une forteresse située sur un cap, le *Coracesium promontorium*.

[2] Comme je l'ai dit (dans la note 14 du chapitre 1er, *Récit de la première croisade*), les Arméniens donnent aussi à la Méditerranée le nom d'Océan, principalement à la partie qui baigne la côte occidentale de l'Asie Mineure ou mer Égée, et la côte méridionale ou mer de Syrie.

Il accompagnait Batchou-nouïn, qui ensuite le renvoya dans ses États, en Cilicie, à Sis, en le faisant escorter par un détachement considérable. Héthoum, par les présents et les forces qu'il fournit à Batchou-nouïn, lui témoignait son dévouement, ainsi qu'aux troupes qui étaient sous les ordres de ce général. Il mérita même qu'une lettre d'éloges et de félicitations pour lui fût adressée à Houlagou. Ce dernier, prince belliqueux, ayant réuni toutes ses forces, marcha vers la contrée des Melahidé, contre Alamouth, et s'empara de cette place, que depuis plusieurs années les troupes royales tenaient assiégée. Les fils de 'Ala-eddin (prince des Ismaéliens), ayant tué leur père, s'étaient réfugiés auprès de Houlagou. Il fit détruire toutes les fortifications d'Alamouth. Cette expédition terminée, il donna l'ordre à son armée et à toutes les nations qui étaient sous la domination tartare de se réunir pour marcher contre Bagdad, cette grande métropole (le mot *Bagdad* signifie *le milieu;* entre les Perses et les Syriens); car cette ville n'avait point encore subi les coups des Tartares. Le khalife, dont elle était la résidence, descendait de Mahomet (Mahmêd); le mot khalife signifie en effet *successeur*. Tous les sulthans qui professaient l'islamisme, ceux des Turks, des Kurdes, des Perses, des Élyméens, Էլամացիք, et autres, reconnaissaient son autorité. Il était le chef suprême de tous les peuples qui avaient accepté sa loi, et les sulthans étaient rattachés à lui par les liens des traités, de l'obéissance et du respect, comme au parent et au descendant de leur législa-

teur, le premier de leurs imposteurs. Au rendez-vous assigné par Houlagou accoururent les chefs les plus considérables des contrées de Bathou, savoir : Kouli[1], Balaka, Toutar, Kada-khan, Դատաղան[2], lesquels avaient pour Houlagou le même respect, la même soumission et la même crainte que pour le khan.

RUINE DE BAGDAD.

XXXIV. En 707 de l'ère arménienne (16 janvier 1258-15 janvier 1259), le grand monarque maître du monde, Mangou-khan, ayant rassemblé une armée innombrable, s'avança vers un pays éloigné dans la direction du sud-est, contre une nation nommée *Naïnkas*, Նայնգաս[3], qui s'était révoltée contre lui et refusait le tribut qu'acquittaient les autres peuples, car cette nation était belliqueuse, et protégée par la forte situation du territoire où elle est. Elle était idolâtre ; elle mangeait les vieillards, hommes et femmes. Les familles se réunissaient, fils, petits-fils et petites-filles, et écorchaient leurs parents avancés en âge, en commençant par la bouche, et retiraient

[1] J'ai rétabli la leçon Գուլի, qui se trouve précédemment : ici les manuscrits portent Գուլ.

[2] Manuscrit B, Չատաղան, *Tchadagh'an.*

[3] Manuscrit B, Անգաս, *Ankas.* Il s'agit ici du pays appelé par les Mongols ᠨᠠᠩᠬᠢᠶᠠᠰ, *Nankias*, et ᠨᠠᠩᠬᠢᠶᠠᠳ, *Nankiad*, dans Ssanang Ssetsen, p. 210 ; ننكياس, dans le *Nozhet-el-Koloub* (cf. Raschid-eldin, traduit par Ét. Quatremère, *Vie de Raschid-eldin*, p. LXXXVI-LXXXVII, et *ibid.* note 155). C'est le MANZI ou Matchîn, nom qui désignait à cette époque la Chine méridionale.

la chair et les os, qu'ils faisaient cuire et dont ils se repaissaient sans laisser de restes; puis, faisant de la peau une outre, ils l'emplissaient de vin; tous ses descendants, à l'exclusion des étrangers, y buvaient par le membre viril, comme tirant leur naissance de là, et comme si ce repas et cette manière de boire étaient pour eux un privilége. Ils entouraient d'or le crâne, qui leur servait de coupe toute l'année. Mangou-khan, ayant donc attaqué les Naïnkas, les mit vaillamment en déroute et les fit rentrer sous le joug. De retour chez lui, il fut saisi d'une maladie mortelle, et il expira, laissant pour lui succéder son frère Arik-bouga, Արբուղա.

Cependant le puissant Houlagou, son autre frère, chargé du commandement de l'armée, prescrivit à tous ceux qui relevaient de lui de marcher contre la métropole des Dadjigs, la ville royale de Bagdad. Le souverain qui y régnait ne portait pas le titre de sulthan ou de mélik, comme les tyrans des Turcs, des Perses et des Kurdes, mais celui de khalife, c'est-à-dire successeur de Mahomet. Houlagou se mit en marche avec des forces immenses, où figuraient toutes les nations soumises aux Tartares. Il choisit l'époque de l'automne et de l'hiver, afin d'éviter la chaleur intense qui se fait sentir dans ces climats; mais, avant de se mettre en campagne, il enjoignit à Batchou-nouïn et aux troupes qui, avec ce chef, avaient envahi le pays des Romains, d'accourir, et de franchir le grand fleuve du Tigre, sur lequel est bâtie Bagdad, afin que personne ne pût échapper de

cette ville en se jetant dans des embarcations pour se réfugier à Ctésiphon, Կտեսիփոն, ou à Bassora, Բասրայ, place très-forte. Cet ordre fut exécuté immédiatement; les Tartares établirent un pont de bateaux sur le Tigre, et fixèrent dans des passages, sur toute la largeur du fleuve, des crochets et des broches de fer attachés au fond, afin qu'on ne pût se sauver à la nage, et que rien ne transpirât au loin. Le khalife Mosta'cem, Մուսթասար, qui régnait à Bagdad, plein d'orgueil et de confiance en lui-même, envoya contre ceux qui gardaient le fleuve un corps considérable, sous les ordres d'un chef nommé *Tautar*, Դաւդար[1], préfet de son palais. Celui-ci vainquit d'abord les Tartares et leur tua environ trois mille hommes. Le soir, cet homme se mit à manger et à boire sans aucun souci; il envoya un message au khalife, pour lui annoncer qu'il avait battu les ennemis, et que le petit nombre de ceux qui avaient survécu au combat serait exterminé le lendemain. Cependant les Tartares, à l'esprit inventif et rusé, ayant passé la nuit à s'armer et à s'équiper de pied en cap, entourèrent le camp des Dadjigs. Avec ces Tartares se trouvait le prince Zak'arê, fils de Schahënschah. A l'aurore ils se précipitèrent, le glaive à la main, sur les Dadjigs, les massacrèrent et les précipitèrent dans le fleuve; il n'en échappa qu'un

[1] C'était Moudjahid-eddin Eibeg, le petit Dévatdar. Lui et le général Feth-eddin-ibn-Korer avaient établi leur camp entre Ya'kouba et Badjéni, sur la route de Holvan. Ils s'avancèrent à la rencontre de l'avant-garde mongole, qui arrivait à l'ouest du Tigre, et qui était commandée par Sougoundjak. (D'Ohsson, IV, 5, t. III, p. 230.)

petit nombre. En même temps, dès le point du jour, le grand Houlagou investit Bagdad en assignant à chaque soldat une brasse de rempart à renverser, et à garder avec vigilance afin que personne ne se sauvât. Il députa le brave Br'ôsch et d'autres vers le khalife pour le sommer de venir faire acte de soumission et se déclarer tributaire du khan. D'abord le khalife répondit par des mensonges et des outrages. Il dit qu'il avait les titres de porte-flambeau, seigneur de la mer et de la terre; qu'il se glorifiait de l'étendard de Mahomet, « qui est ici, ajouta-t-il; et si je l'agite, vous périrez tous, toi et le monde entier. Toi, tu es un chien turk; pourquoi te payerais-je tribut ou me courberais-je sous ton joug? » Cependant Houlagou ne s'irrita pas de ces insultes; il n'écrivit au khalife rien qui sentît l'orgueil. Il se contenta de répondre : « Dieu sait ce qu'il fait. » Il commanda alors d'abattre le rempart, qui fut détruit en totalité; puis de le relever et d'y faire bonne garde. Cet ordre fut exécuté. La ville était remplie de troupes et d'une population nombreuse. Pendant sept jours, les Tartares veillèrent aux remparts, sans que nul lançât de flèches, ou mît l'épée à la main, soit dans la ville, soit parmi eux. Après le septième jour, les habitants commencèrent à demander la paix et à se rendre vers Houlagou, dans des dispositions pacifiques et de soumission. Il ordonna de les laisser faire. Des flots de peuple sortaient par les portes de Bagdad, cherchant à qui accourrait le premier vers lui. Houlagou distribua ces gens à ses troupes, et commanda

de les éloigner de la ville et de les massacrer en secret, afin que les autres n'en sussent rien. Tous furent exterminés. Au bout de quatre jours arriva le khalife Mosta'cem en personne, avec ses deux fils et tous les grands de sa cour, apportant avec lui de l'argent, de l'or, des pierres précieuses en quantité et des vêtements de grand prix, pour les offrir à Houlagou et aux chefs tartares. Houlagou le traita d'abord honorablement, tout en lui reprochant d'avoir tardé de venir au lieu de se présenter aussitôt Puis il lui dit : « Es-tu un dieu ou un homme? » Le khalife répondit : « Je suis un homme, serviteur de Dieu. » Houlagou reprit : « Dieu t'a-t-il prescrit de m'injurier, de m'appeler chien, et de ne point me donner, à moi, le chien de Dieu, à manger et à boire? Eh bien! moi, le chien de Dieu, qui suis affamé, je te dévorerai. » Et il le tua de sa propre main, en disant : « C'est un honneur pour toi que je te donne la mort, et que je n'aie pas laissé le soin de cette exécution à tout autre. » Il ordonna à son fils de mettre à mort pareillement un des fils du khalife, et de précipiter le second dans le Tigre [1] : « Car il ne nous

[1] Il y a dans le texte : *Հրամայեաց. . . զմիւս որդին տալ դետոյն Տիգրիսի սաղաւաթ*. Quoique les deux manuscrits portent distinctement *սաղաւաթ*, je crois devoir lire *աղաւաղ*, en prenant la locution *տալ աղաւաղ* dans le sens qu'elle a quelquefois de *հարդաւանել*, ou *գահավէժ առնել*, *précipiter*. Il est certain que le second fils du khalife Mosta'cem Ahmed fut mis à mort le lendemain de l'exécution de son père et de son frère aîné, 'Abd-errahman. On lit dans d'Ohsson (IV, 5, t. III, p. 243), que Mosta'cem et 'Abd-errahman furent renfermés dans des sacs et foulés

a fait aucun mal, dit-il; au contraire, il a été notre coopérateur dans l'extermination de ces révoltés. » Il ajouta [en parlant du khalife]: « Cet homme est cause, par son orgueil, que beaucoup de sang a été répandu. Qu'il aille en répondre à Dieu; quant à nous, nous n'en serons pas comptable. » Il fit périr aussi les grands personnages; puis il commanda aux troupes qui gardaient le rempart d'en descendre et de massacrer les habitants, depuis le plus grand jusqu'au plus petit. Les Tartares, pareils à des moissonneurs qui font tomber les épis sous la faux, tuèrent successivement une multitude immense d'hommes, de femmes et d'enfants. Le carnage dura quarante jours. Les égorgeurs s'étant lassés, et leurs bras tombant de fatigue, ils reçurent un salaire pour exterminer ce qui restait, et qui fut immolé sans miséricorde. L'épouse de Houlagou, sa première femme, qui était chrétienne et se nommait Dôkouz-khathoun, réclama les chrétiens de l'hérésie nestorienne, ou de toute autre nation, qui se trouvaient à Bagdad, et implora pour eux de son mari la vie sauve. Houlagou les épargna et leur laissa ce qu'ils possédaient. Il abandonna le pillage de la ville à ses soldats, qui se chargèrent d'or, d'argent, de pierres précieuses, de perles et de vêtements de prix; car cette cité

aux pieds des chevaux jusqu'à ce qu'ils expirassent. Le langage que notre historien met dans la bouche de Houlagou ordonnant la mort d'Ahmed peut s'expliquer par la raison que le conquérant mongol regardait peut-être comme moins rigoureux le genre de supplice auquel il condamna ce prince, en comparaison de la mort sanglante que subirent, suivant notre récit, le khalife et son fils aîné.

était extrêmement riche, et sans rivale sur la terre. Houlagou se réserva les trésors du khalife; il en emporta trois mille six cents charges de chameau, avec une quantité innombrable de chevaux, de mulets et d'ânes. Quant aux autres magasins où les trésors étaient accumulés, il y apposa son sceau, et les laissa sous la surveillance de gardiens; il ne pouvait tout enlever, tant ce butin était immense. Il y avait cinq cent quinze ans que cette ville avait été fondée par [Abou-] Dja'far, Ջափր, l'Ismaélite. En 194 de l'ère arménienne (24 mai 745-23 mai 746), elle fut bâtie sur le Tigre, au-dessus de Ctésiphon, à une distance d'environ sept journées de marche de Babylone. Pendant tout le temps qu'elle conserva l'empire, pareille à une sangsue insatiable, elle avait englouti le monde entier; elle rendit alors tout ce qu'elle avait pris, en 707 de l'ère arménienne (16 janvier 1258-15 janvier 1259). Elle fut punie pour le sang qu'elle avait versé, pour le mal qu'elle avait fait, lorsque la mesure de ses iniquités fut comble devant Dieu, qui connaît tout et qui donne la rétribution avec équité, sans acception de personnes et avec exactitude. La domination belliqueuse et violente des Dadjigs dura et se maintint six cent quarante-sept ans. Bagdad fut prise le premier jour de carême, un lundi, le 20 de navaçart, suivant le calendrier vague (4 février)[1]. Nous tenons ce récit du

[1] En 1258, année qui eut VII du cycle solaire et pour lettre dominicale F (chez les Arméniens Զ), Pâques tomba le 24 mars; le dimanche de la Quinquagésime, le 3 février, et le lendemain lundi 4,

prince Haçan, surnommé *Br'ôsch*, fils de Vaçag, le pieux fils de Hagh'pag, lequel Haçan était frère de Babak' et de Mĕgtêm, et père de Mĕgtêm, de Babak', de Haçan et de Vaçag. Ce prince vit de ses propres yeux ce qui se passa, et entendit de ses propres oreilles ce qui fut dit.

RUINE DE MARTYROPOLIS.

XXXV. Après le sac de Bagdad, le grand Houlagou, au retour du printemps, convoqua ses troupes et les confia à son fils cadet, nommé *Dchiasmouth*, Չիասմութ[1], en lui adjoignant l'intendant en chef de sa maison, Ilikia-nouïn, Իլիգիայ Նուին; il les envoya vers l'Euphrate, comme en partie de plaisir, pour

jour de la prise de Bagdad et premier jour du carême arménien, correspondit au 20 de navaçart, puisque ce mois avait commencé le 16 janvier. Cet accord des dates du calendrier pascal avec le quantième mensuel du calendrier vague arménien prouve que la concordance de ce dernier calendrier avec notre ère chrétienne, vainement cherchée jusqu'à présent, et telle que je l'ai établie dans mes *Recherches sur la chronologie arménienne*, est désormais à l'abri de toute discussion. Dans cet ouvrage, qui ne tardera pas à paraître, on trouvera les dates de la fondation et de la prise de Bagdad amplement discutées. M. Brosset, dans son *Histoire de la Géorgie*, Additions et Éclaircissements, p. 437, a vainement essayé de les expliquer. Il répète, en copiant la table fautive de Surmêli, que l'année arménienne 707 commença le 17 janvier 1258, et ajoute que cette année fut bissextile; mais la plus simple, la plus vulgaire notion du calendrier suffit pour savoir que le bissexte affecta 1256 et non 1258.

[1] Mañuscrit B, Չիասմաթ, *Dchiasmath*; Yschmouth dans d'Ohsson.

dévaster et piller ces contrées, et les réduire. Comme ils passaient auprès de la ville des Martyrs, autrement appelée *Meïafarékïn*, Մուփարղին, les habitants les appelèrent pour leur offrir leur soumission, leur proposer des troupes et le payement d'un tribut, sous la condition qu'ils vivraient tranquilles. Le sulthan auquel appartenait cette ville, et qui était de la famille des Adéliens, Էդլեանք[1], refusa de ratifier cette convention, et ayant rassemblé ses troupes, se mit à la poursuite des Tartares et leur tua quelques hommes; puis, s'étant renfermé dans la ville, il s'y fortifia et la mit en état de défense. Les Tartares, ayant laissé des forces pour l'assiéger, continuèrent leur marche jusqu'au grand fleuve Euphrate, vers la Mésopotamie, où ils firent du butin; puis ils revinrent grossir l'armée assiégeante. Ils envoyèrent annoncer à Houlagou la résistance de Martyropolis. Ce prince fit partir des forces considérables, qu'il confia à un général nommé Djagataï, Չաղատայ, arrivé précédemment avec des troupes tartares et avec le prince chrétien Br'ôsch, surnommé *Haçan*, tous deux braves et illustres guerriers. Il leur avait recommandé d'investir la ville de tous côtés, sans y laisser pénétrer ou en sortir personne. A leur arrivée, ces deux généraux attaquèrent vigoureusement la place; ils disposèrent des balistes

[1] Mélik-el-Kamel Nacer-eddin Mohammed, fils de Mélik-el-Modhaffer Schehâb-eddin Gazi, et neveu de Mélik-el-Adel, frère de Saladin. Il était de la famille des Ayoubites, que l'auteur appelle Ետլեանք, *Ëtliank'*, du nom de Mélik-el-Adel, souverain de l'Égypte.

et autres machines de siége, et détournèrent la rivière qui traverse Martyropolis. La défense ne fut pas moins opiniâtre; un grand nombre de Tartares et de chrétiens qui combattaient avec eux furent tués. Ce siége durait depuis plus de deux ans lorsque la famine commença à faire sentir ses rigueurs aux habitants. Ils furent forcés de se nourrir de toutes sortes d'animaux purs ou impurs, et ensuite, poussés par la faim, de créatures humaines; les faibles devinrent la proie des forts. Lorsque les gens misérables vinrent à leur manquer, ils se jetèrent les uns sur les autres; les pères dévoraient leurs fils, les mères leurs filles; l'ami méconnut son ami; tout sentiment de tendresse s'évanouit. Dans cette pénurie, une livre de chair humaine se vendait 78 tahégans[1]; enfin elle fit défaut tout à fait. Cette affreuse famine régnait non-seulement dans la ville, mais encore dans beaucoup de districts environnants; car la contrée, soumise aux Tartares, fut accablée d'exactions et de violences, ayant à fournir des vivres aux assiégeants. Une foule de gens moururent du froid excessif occasionné par la neige qui couvrait les montagnes à cette époque de l'hiver. Le pays de Saçoun, Սասուն[2], fortifié par la nature, fit aussi sa soumission, par la médiation du prince Satoun,

[1] Cf. sur la valeur du tahégan, qui est assimilé quelquefois au dinar des Arabes, mes *Recherches sur la Chronologie arménienne*, t. I, chap. II, note 216.

[2] Forme vulgaire de *Sanaçoun*, Սանասուն, qui est le nom d'un district montagneux de la province d'Agh'ĕtznik', au nord de la Mésopotamie arménienne.

fils de Schêrparok' et petit-fils de Satoun, lequel était chrétien, et jouissait d'un grand crédit auprès de Houlagou; car c'était un robuste et vaillant guerrier, à tel point que Houlagou l'avait placé dans les premiers rangs. Il lui donna le district de Saçoun; mais plus tard les Tartares, violant leur serment, y firent beaucoup de massacres. Lorsque la famine eut anéanti la population de Martyropolis, les Tartares y pénétrèrent et exterminèrent les malheureux qu'ils trouvèrent, et que la faim avait exténués. Quant au sulthan et à son frère, ils les conduisirent vivants à Houlagou, qui les fit égorger comme indignes de vivre, et comme coupables de tout le sang versé par la faute du sulthan. Les églises furent respectées, ainsi que les innombrables reliques de saints que le bienheureux Marouthа avait rassemblées là de tous les pays; les chrétiens qui combattaient avec les Tartares leur firent connaître la vénération que méritaient ces reliques, en leur racontant les nombreuses apparitions de saints qui s'étaient fait voir sur le rempart, de lumières éclatantes qu'on avait aperçues, d'hommes qui s'étaient manifestés avec un corps lumineux. Martyropolis fut prise en 709 de l'ère arménienne (16 janvier 1260-14 janvier 1261), à l'époque du grand jeûne de la sainte quarantaine [1].

[1] Pâques, en 1260, étant tombé le 4 avril, nous avons, pour la durée du carême, l'intervalle compris entre cette date et le 14 février, lundi du dimanche de la quinquagésime, où commence le jeûne dans l'Église arménienne.

ÉVÉNEMENTS QUI EURENT LIEU DANS LA MÉSOPOTAMIE ET LA CŒLÉSYRIE.

XXXVI. Le grand Houlagou réunit de nouveau toutes ses troupes, et se dirigea vers la Syrie, contre Alep, Հալապ; Damas, Դմիշկ, Khar'an, Édesse, Ուռհայ; Amid, et autres localités, dans lesquelles il fit des incursions. Lui-même entreprit le siége d'Alep. Le sulthan maître de cette ville était de la famille de Youçouf Saladin, Յուսուփ Սալահադին, le conquérant de Jérusalem[1]; il se prépara à la résistance, et refusa de se rendre. Ayant fermé les portes de la ville, il combattit vigoureusement. Cependant Houlagou investit Alep de tous côtés; et, au bout de quelques jours, l'ayant emportée de vive force, les Tartares commencèrent le massacre des habitants. Le sulthan et les grands attachés à son service, qui s'étaient retranchés dans la citadelle, entreprirent de fléchir Houlagou en lui offrant leur soumission. Houlagou y consentit et fit arrêter le carnage; la ville dut s'engager à reconnaître son obéissance et à lui payer tribut. De là il s'avança sur Damas, dont les habitants accoururent au-devant de lui avec des présents et des objets d'une valeur considérable. Le prince tartare les accueillit avec

[1] Alep était alors sous le commandement de Moa'ththam Touranschah, qui descendait du grand Saladin; cette ville appartenait au prince ayoubite Mélik-ennacer Selah-eddin Youçouf, qui s'était rendu maître de Damas et de presque toute la Syrie.

bienveillance et leur imposa ses lois. Il prit Émesse, Հէմս, et Hama, et beaucoup d'autres cités. Il fit partir des troupes pour attaquer Merdīn, place forte qui ne fut prise qu'avec peine. Plusieurs jours après, les Tartares détruisirent une bande de brigands, qui attaquaient les gens de toute nation et étaient le fléau des voyageurs. Ces brigands, appelés *Djagh'ari*, Ջաղաւրիք[1], étaient Turcs d'origine; ils vivaient protégés par d'épaisses forêts, dans des lieux sauvages et de difficile accès; ils étaient très-nombreux et entièrement indépendants. Cette tourbe, recrutée de tous côtés, se rendait redoutable, surtout aux chrétiens. Les Tartares en tuèrent une foule et en firent captifs encore davantage. Houlagou, ayant laissé environ vingt mille hommes pour garder la contrée, partit pour aller passer l'hiver dans la plaine de Hémian. Cependant le sulthan d'Égypte [Kotouz], à la tête d'une armée considérable, marcha contre les troupes laissées en garnison par Houlagou, et qui avaient pour chef un officier d'un haut rang, appelé *Kith-bouga*, lequel était chrétien, et de la nation Naïman. Kith-bouga alla à la rencontre du sulthan, et lui tint tête vaillamment; mais il eut le dessous et périt avec tous les siens; car les Égyptiens étaient nombreux. L'action eut lieu au pied du mont Thabor. Un corps considérable d'Arméniens et de Géorgiens, qui prit part à ce combat avec Kith-bouga, succomba avec lui. Cette défaite

[1] Manuscrit B, Ղաճարիք, *Gh'adjari*.

eut lieu en 709 de l'ère arménienne (16 janvier 1260-14 janvier 1261).

MORT DU PIEUX PRINCE DJELÂL.

XXXVII. Le roi de Géorgie David, fils de Lascha, qui régnait sous la suzeraineté des Tartares, fatigué des exactions fréquentes qui lui étaient imposées, ainsi qu'aux grands et aux populations de ses États, exactions extrêmement lourdes et devenues intolérables, quitta sa ville de Děph'khis, renonça au trône et à tout ce qui lui appartenait, et s'enfuit dans l'Aph'khazie intérieure, et dans les parties inaccessibles du Souanêth. Il était accompagné des principaux seigneurs de districts, qui, pour suffire aux avanies dont ils étaient accablés, avaient vendu et mis en gage leurs villes et leurs possessions, sans pouvoir assouvir l'avidité des Tartares, non moins insatiables que la cruelle sangsue. Le roi ne put emmener sa femme, la reine Kontsa, ni son fils nouveau-né, Dimitri, Դեմետրէ; il ne prit avec lui que Giorgi, Գիորգի, son fils aîné. Cependant le grand préfet Argh'oun, avec des forces considérables, se mit à la poursuite du roi David, afin de se saisir de lui. N'ayant pu l'atteindre, il envahit plusieurs provinces géorgiennes, dont il massacra impitoyablement ou fit captifs les habitants. Il saccagea et détruisit de fond en comble Gélath, Գելաթ[1], lieu de la sépulture des souverains géorgiens,

[1] Gélath, célèbre couvent et église de l'Iméreth, sous l'invocation

ainsi qu'Adzgh'or, résidence du catholicos. Mais voilà que tout à coup survint un détachement de cavaliers géorgiens qui firent éclater leur bravoure en exterminant nombre de soldats d'Argh'oun. On eût dit un incendie qui se répand dans un champ de roseaux. Les Géorgiens s'en retournèrent sains et saufs; ils étaient environ quatre cents. Argh'oun, effrayé de cet échec, n'osa plus s'aventurer à la recherche des Géorgiens; il rentra auprès de Houlagou, et, ayant machiné une malice dans son cœur, il mit en prison la reine de Géorgie Kontsa, sa fille Khotchak', le grand prince Schahënschah, Djelâl-Haçan, seigneur de Khatchên, et beaucoup d'autres, sous prétexte qu'ils devaient encore le tribut. Il leur extorqua des sommes considérables, et ce fut à ce prix qu'ils échappèrent à la mort. Le pieux et vertueux prince Djelâl eut surtout à endurer de sa part les plus cruelles tortures. Argh'oun exigea de lui des sommes énormes, bien supérieures à ce que Djelâl pouvait acquitter. Il lui fit mettre au cou une pièce de bois, et les fers aux pieds. Il le traitait ainsi parce que Djelâl était un chrétien fervent. Celui-ci avait contre lui tous les musulmans, qui poussaient Argh'oun à le faire mourir. Ils lui disaient, « Celui-là est le plus grand ennemi de notre religion et de

de la sainte Mère de Dieu, fondés par le roi David le Réparateur. (Cf. Wakhoucht, *Géographie*, trad. par M. Brosset, p. 357-359.) Adzgh'or, ville et forteresse du Samtzkhé, sur le bord du Mtkouar, le Gour ou Cyrus, habitée par des musulmans, qui étaient les principaux de la ville, et par des marchands meskhes, arméniens et juifs. (*Ibid.* p. 83.)

notre loi; » or Argh'oun était lui-même musulman. Il conduisit Djelâl à Khazwïn. Ce prince infortuné supportait tous ces tourments en bénissant le Seigneur, car il était profondément versé dans la connaissance de l'Écriture sainte, observateur de l'abstinence, assidu à la prière, tempérant dans ses repas; il aspirait à la mort des martyrs. Cependant la fille de Djelâl, R'ouzouk'an, qui avait épousé Béranouïn, fils de Tcharmagh'an, l'ancien chef des Tartares, alla trouver Dôkhouz-khatoun, femme de Houlagou, pour la prier de délivrer son père des mains d'Argh'oun. Cet infâme préfet, ayant eu vent de cette démarche, envoya aussitôt des bourreaux, qui mirent à mort pendant la nuit ce juste, ce saint serviteur de Dieu. Ils lui découpèrent le corps membre par membre, comme on fit à saint Jacques, martyr, aux tourments duquel il fut ainsi associé. Qu'il soit jugé digne de partager aussi sa couronne par le Christ notre Dieu. Telle fut la fin de ce digne prince. Il accomplit sa carrière, en se conservant ferme dans la foi, en 710 de l'ère arménienne (15 janvier 1261-14 janvier 1262). Son fils Athabag envoya des gens de confiance enlever furtivement les restes mortels de son père, qui avaient été jetés dans une citerne sans eau. Le Perse qui avait tenu Djelâl en garde dans sa maison fut témoin d'un miracle que Dieu opéra en sa faveur; car, dès qu'on l'eut mis à mort, une éclatante lumière descendit sur lui, et ce Perse, voulant prendre soin de son corps, le jeta dans cette citerne, avec l'intention de

lui rendre, au bout de quelques jours, les honneurs de la sépulture. Il le découvrit à ceux qui le cherchaient, et leur raconta sa merveilleuse vision. Ceux-ci, ayant recueilli avec empressement ces restes vénérés, les rapportèrent à la maison du martyr, et les ensevelirent au couvent de Kantzaçar[1], dans le tombeau de ses pères. Ces hommes virent se reproduire le même prodige d'une lumière éclatante qui était descendue sur le corps du prince. Son fils Athabag hérita de sa principauté, d'après l'assentiment de Houlagou et d'Argh'oun. Athabag, nourri dans des sentiments de piété, était continent, humble, adonné à la prière comme un saint anachorète; car ses parents l'avaient élevé dans ces principes. Houlagou fit périr le prince Zak'arê, fils de Schahĕnschah, lequel avait été auprès de lui l'objet de dénonciations calomnieuses.

Cette année mourut en Jésus-Christ le charitable et bon catholicos des Agh'ouans, le seigneur Nersès, après avoir occupé le siége vingt-sept ans. Il eut pour successeur le seigneur Étienne, qui était encore tout jeune.

MORT DU PRINCE SCHAHĔNSCHAH ET DE SON FILS ZAK'ARÊ.

XXXVIII. Le grand prince Schahĕnschah, fils de Zak'arê, donna sa principauté à son fils aîné, Zak'arê. Il avait un grand nombre de fils, Zak'arê, Avak, Sar-

[1] Monastère où était la sépulture des princes de Khatchên, situé sur une montagne aux environs de la ville de Kantzag, province d'Artsakh.

kis, Ardaschir et Ivané. Schahĕnschah administrait sa maison, tandis que Zak'arê servait dans l'armée tartare. La bravoure dont il faisait preuve lui avait valu l'estime du grand Houlagou et du préfet Argh'oun. Lorsque Argh'oun, avec une armée considérable, se trouvait en Géorgie, il avait avec lui Zak'arê. Ce prince, en cachette d'Argh'oun et des troupes, alla voir sa femme, qui était chez le père de celle-ci, Sarkis, prince d'Oukhthik, Ուխթիք[1], lequel partageait la révolte du roi de Géorgie David. Argh'oun en ayant été instruit, en prévint Houlagou, qui commanda qu'on lui amenât Zak'arê chargé de chaînes, et qui imagina une masse d'autres accusations contre lui. Il le condamna à mort, en le faisant écarteler, et ses membres furent jetés aux chiens. Lorsque Schahĕnschah, père de Zak'arê, eut appris cette triste nouvelle dans le village d'Ôtzoun, Օձուն[2], il tomba dans un si profond chagrin, qu'il expira. On le transporta et on l'ensevelit à K'opaïr, Քոբայր[3], que sa femme avait pris aux Arméniens.

GUERRE TERRIBLE ENTRE HOULAGOU ET BÉRÉKÉ,

Բերքայ.

XXXIX. Les puissants chefs et les grands généraux qui occupaient l'Orient et le Nord étaient pa-

[1] Bourg et district de la province de Daïk', que David le Curopalote laissa par son testament, avec cette province, à l'empereur Basile II.

[2] Village du district de Daschir, province de Koukark', non loin de la ville de Lôr'ê.

[3] Couvent dans le district de Daschir.

rents de Mangou-khan, qui mourut après la guerre contre les Naïnkas[1]. Ses deux frères, Arik-bouga et Koubilaï, Գուպիլայ, se disputèrent la couronne les armes à la main. Koubilaï détruisit entièrement l'armée de son concurrent, le força de s'enfuir hors du pays, et monta sur le trône. Houlagou, qui était leur frère et aussi celui de Mangou-khan, soutenait Koubilaï; Béréké, qui commandait dans le nord, s'était déclaré pour Arik-bouga, avec un autre de leurs parents. Un des chefs tartares, fils du khan Djagataï, le fils aîné de Tchinguiz-khan, et appelé *Algh'ou*, était en hostilité avec Béréké, parce que, à l'instigation de celui-ci et des siens, Mangou-khan avait exterminé sa famille. Il envoya proposer à Houlagou de venir à son secours, en se dirigeant du sud vers la porte de Derbend. Cependant Houlagou, qui avait auprès de lui les plus considérables et les plus puissants princes tartares, d'un rang égal au sien, et qui étaient venus des contrées de Bathou et de Béréké, Kouli, Balaka, Toutar, Megh'an, fils de Kouli, Kata-khan, et beaucoup d'autres, les fit exterminer sans pitié, ainsi que leurs troupes; tous, vieillards et enfants, furent passés au fil de l'épée, car ils étaient alors sous sa main, et ils se fréquentaient entre eux librement. Quelques-uns échappèrent; mais sans leurs femmes, leurs enfants, et ce qui leur appartenait; ils se réfugièrent auprès de Béréké et de leurs autres parents. Ce dernier, apprenant ce qui s'était passé, rassembla des forces immenses

[1] Manuscrit B, Նենգրանք, *Nenkrank'*.

pour aller venger les siens immolés par Houlagou. De son côté, Houlagou réunit ses troupes, qui étaient aussi fort nombreuses[1], et les partagea en trois corps. Il confia le premier au fils d'Abaka, Աբաղա, en lui adjoignant le préfet Argh'oun, et les envoya dans le Khoraçan au secours d'Algh'ou, d'un côté; il posta le second corps à la porte des Alains (défilé de Dariel) et, prenant avec lui le reste de ses troupes, il franchit la porte de Derbend; car il y a là deux entrées, l'une chez les Alains, et l'autre à Derbend. Il ravagea les États de Béréké, et parvint jusqu'au fleuve large et profond qu'alimentent un grand nombre d'affluents, et que l'on appelle *Ëthil,* fleuve qui coule comme une mer, et se jette dans la mer Caspienne. Béréké vint hardiment lui faire face, et l'action s'engagea sur les bords du grand fleuve. Il y eut un horrible carnage de part et d'autre, mais surtout dans les rangs de Houlagou, dont les soldats étaient gelés par la neige et l'intensité du froid. Une foule d'entre eux furent précipités dans le fleuve. Houlagou battit en retraite par la porte de Derbend. Cependant l'un de ses généraux et de ses plus intrépides guerriers, nommé *Schirémoun*, Շիրամոն, lequel était fils de

[1] Marco Polo nous apprend le nombre des combattants engagés de part et d'autre dans cette guerre, et ce renseignement lui avait été fourni par son père, Nicolas Polo, et son oncle, Mafeo Polo, qui étaient à cette époque auprès de Béréké. «Car noz savon certainement, fait dire le voyageur vénitien à Béréké, qe il ne ont qe trois cens mille homes à chevauz, et noz avon trois cens cinquante mille d'ausi bones jens con il sunt e meior.» (Chap. CCXXII, p. 276, édition de la Société de géographie.)

Tcharmagh'an, l'ancien chef des Tartares, tint bon à la tête des siens contre Béréké, et le fit reculer. Les fuyards, s'étant ralliés à lui, furent sauvés; puis, reculant peu à peu et faisant bonne contenance, il franchit la porte de Derbend, où une garnison fut postée. Les Tartares rentrèrent dans la plaine de Mough'an occuper leurs quartiers d'hiver. C'est ainsi que les deux partis se firent la guerre pendant cinq ans, depuis l'an 710 (15 janvier 1261-14 janvier 1262) jusqu'à 715 de l'ère arménienne (14 janvier 1266-13 janvier 1267). Chaque année, réunissant leurs troupes, ils se combattaient pendant l'hiver, car durant l'été la guerre était impossible à cause des chaleurs et du débordement des rivières.

A cette époque, Houlagou entreprit de bâtir dans la plaine de Kar'ni une ville vaste et capable de contenir une nombreuse population. Il imposa à toutes les nations soumises à son empire la corvée d'apporter du bois en abondance pour construire les maisons et les palais de cette cité, qu'il destinait à lui servir de résidence d'été, pour aller respirer le frais. Gens et bêtes étaient contraints à un rude labeur par des agents plus impitoyables que ceux qu'avait préposés Pharaon sur les enfants d'Israël. Cent paires de bœufs attelés à une pièce de bois ne pouvaient pas la faire mouvoir, tant étaient lourdes et grosses les charpentes que l'on employait, tant les distances étaient considérables et les chemins difficiles, à travers fleuves et montagnes. Sous les coups de ces agents chargés des travaux succombaient les

hommes et les animaux. Houlagou y fit élever de grands temples à ses idoles. Il avait fait venir tous les ouvriers travaillant la pierre ou le bois, et des peintres. Les magiciens tartares qui font parler les chevaux, les chameaux et les idoles de feutre [1], et qui pratiquent l'art des sortiléges, sont tous prêtres; ils ont la tête rasée, et portent un manteau jaune attaché sur la poitrine. Ils adorent tous les objets, mais principalement Sakya-mouni, *Սակմոնիա*, et Maïtrêya, *Մադրի*. Ils abusèrent Houlagou en l'assurant qu'ils le rendraient immortel. Ce prince se réglait sur leurs paroles , et faisait halte, se mettait en marche ou montait à cheval d'après leurs volontés, auxquelles il s'était abandonné sans réserve. Il s'inclinait et se prosternait plusieurs fois par jour devant leur chef. Il mangeait des mets consacrés dans le temple des idoles, et traitait ces prêtres avec plus de considération que personne. Aussi prodiguait-il les dons pour orner les temples. La première de ses femmes, Dôkhouz-khathoun, qui était chrétienne, lui en fit des reproches réitérés; mais elle ne put le détourner de ces magiciens. Cette princesse, qui vivait dans la pratique de la religion, était la protectrice et le soutien des chrétiens.

En 714 de notre ère (14 janvier 1265-13 janvier 1266), un phénomène remarquable apparut dans les cieux: un astre se montra dans la direction du nord au levant; il projetait en avant, vers le sud,

[1] Les *idola* ou *imagines de filtro* de Rubruquis et de Plan Carpin, le *deu de freutre et de dras* de Marco Polo.

des rayons de lumière en forme de colonne. L'astre lui-même était petit; sa marche était rapide; il se montra pendant un mois, après quoi il disparut tout à fait. Il ne ressemblait pas à une comète qui apparaît par intervalles, en se dirigeant de l'ouest au nord. Il laissait échapper des rayons qu'il lançait au loin, et qui augmentèrent de jour en jour, jusqu'à ce qu'il s'éteignît. En ce temps moururent Houlagou et sa femme Dôkhouz-khathoun. Il eut pour successeur son fils Abaka, en 714 de l'ère arménienne. Ce jeune prince épousa la fille de l'empereur des Romains, nommée Despina (Δέσποινα)-khathoun, qui arriva avec une pompe magnifique, escortée du patriarche d'Antioche et de plusieurs évêques. Elle était conduite par le seigneur Sarkis, évêque d'Ězĕnga, et le vartabed Pĕnêr, Պէնէր[1]. Après avoir baptisé Abaka, ils le marièrent à cette princesse. Abaka, ayant formé une armée considérable, marcha contre Béréké. Les troupes de ce dernier, après avoir franchi la porte de Derbend, s'établirent sur les bords du fleuve [Gour]. Les deux partis campaient chacun sur la rive opposée, qu'ils fortifièrent par des murailles et des tranchées[2].

[1] Manuscrit B, Թէնէր, *Thénĕr.*

[2] Ici s'arrête le récit brusquement et se termine l'ouvrage de Guiragos dans nos deux manuscrits les plus étendus, A et B. L'auteur a été empêché de continuer pour une cause quelconque qu'il nous a laissé ignorer. Comme ces deux manuscrits, de provenance toute différente, finissent par le même mot, on peut croire qu'ils reproduisent en entier la composition de l'historien arménien. Je n'ose point cependant affirmer d'une manière absolue que l'on ne puisse retrouver un jour quelque copie plus complète.

JOURNAL ASIATIQUE.

OCTOBRE-NOVEMBRE 1860.

LES MONGOLS,

D'APRÈS LES HISTORIENS ARMÉNIENS;

FRAGMENTS TRADUITS SUR LES TEXTES ORIGINAUX,

PAR M. ÉD. DULAURIER.

EXTRAIT DE L'HISTOIRE UNIVERSELLE DE VARTAN.

NOTE PRÉLIMINAIRE.

L'auteur qui m'a fourni le fragment suivant est l'un des plus savants qu'ait produits la littérature arménienne, l'un de ceux dont l'érudition s'est exercée sur le plus grand nombre de sujets. Tour à tour théologien et commentateur de l'Écriture sainte, fabuliste et poëte sacré, il se recommande surtout à nous par la composition historique à laquelle il a attaché son nom. C'est un abrégé de l'histoire universelle, commençant à la création du monde, et finissant à l'année 718 de l'ère arménienne, ou 1269 de J. C. Les sources auxquelles Vartan a puisé n'y sont point indiquées nominativement; mais, en examinant de près le caractère de sa narration, on peut conjecturer qu'il a dû mettre à contribution d'abord les historiens syriens, et quelquefois, mais plus rarement, les byzantins, parmi lesquels il en est plusieurs qui certainement ne nous sont pas parvenus, puisque les passages qu'il leur a empruntés ne se retrouvent dans aucun des auteurs que nous possédons; en second lieu, les chroniques et

les chartes géorgiennes, et enfin cette innombrable quantité d'inscriptions retracées sur les édifices religieux de l'Arménie, véritables archives monumentales, dont le valeur historique ressort des débris qui nous en restent, et qui ont résisté aux outrages du temps, aux révolutions de la nature ou aux dévastations encore plus funestes des barbares [1]. Pour la partie de son livre où il raconte les invasions des Mongols, j'ai déjà dit [2] qu'il a eu recours au grand ouvrage que son maître, le docteur Jean Vanagan (*le cénobite*), avait écrit sur le même sujet, et dont nous déplorons la perte.

Le style de Vartan, généralement assez correct, a cependant ses difficultés; la brièveté des énonciations, telles que les admet un abrégé aussi succinct que le sien, produit une obscurité où il n'est possible de porter la lumière que lorsque l'on connaît d'ailleurs et en détail les événements qu'il résume en quelques lignes. Mais cet inconvénient est moins sensible dans notre fragment, parce que les faits dont il contient la mention se rapportent à une période sur laquelle l'Orient, comme l'Occident, nous fournit un contingent suffisant d'informations; le lecteur jugera si celles qu'y ajoute Vartan sont les moins précieuses.

Comme la plupart des écrivains de sa nation, il appartenait au clergé; il avait fait profession de la vie religieuse dans le monastère de Kédig, et avait étudié avec Guiragos et Malachie le Moine, sous la direction de Jean Vanagan. Son surnom de *Partzĕrpertsi* indique qu'il était originaire de Partzĕrpert (Haut-Château), l'une des places les plus fortes de la Cilicie, dans la chaîne du Taurus, au nord de la ville

[1] Une partie des inscriptions qui subsistent aujourd'hui a été recueillie par le P. Minas, religieux de l'ordre des Mekhitharistes de Venise, dans son *Voyage en Pologne et en Crimée*, Venise, in-8°, 1830; par feu l'évêque Schahkhathouni, dans sa *Description d'Édchmiadzïn et des cinq districts de l'Ararad*, imprimée à la typographie du couvent patriarcal d'Édchmiadzïn, 2 vol. in-8°, 1842; et par Mgr Sarkis Dchalaliants, actuellement archevêque arménien de Tiflis, dans son *Voyage dans la grande Arménie*, 2 vol. in-4°. Tiflis, 1842 et 1851.

[2] Voir mon Extrait de l'Histoire d'Arménie de Guiragos, note préliminaire.

de Sis. Toute sa vie, Vartan resta simple moine, et ne fut jamais élevé aux honneurs ecclésiastiques; mais le rôle qu'il joua parmi ses compatriotes n'en fut pas moins considérable, et son influence politique très-grande. Guiragos nous le montre[1] jouissant d'une haute considération auprès du chef du clergé arménien, le catholicos Constantin I[er], avec lequel il était lié d'amitié, et remplissant une mission importante et de confiance auprès des prélats, des supérieurs de couvent et des princes de la grande Arménie. Le pape Innocent IV, qui, comme les souverains pontifes à cette époque, déployait tous ses efforts pour ramener l'Église arménienne à l'unité catholique et lui faire accepter la suprématie du Saint-Siége, envoya en Orient un légat appelé Տիմանչ, *Dimanche*, forme vulgaire sans doute du nom de Dominique, avec une lettre adressée au roi Héthoum I[er]. Ce prince et le catholicos confièrent à Vartan, comme au plus docte de leurs théologiens, le soin d'y répondre et de la réfuter[2]. Cette réponse renferme en quelques pages la discussion des points de dogme controversés alors entre l'Église arménienne et l'Église latine. Elle peut être considérée comme une page intéressante de l'histoire des Croisades, parce qu'elle nous aide à comprendre la nature des rapports qui existaient entre les princes Roupéniens de la Petite-Arménie et les papes, lorsque ceux-ci faisaient de la soumission de ce royaume à leur autorité une condition préalable de leur assistance contre les invasions incessantes des infidèles. Tout en se plaçant à un point de vue particulier, au point de vue de son Église nationale, Vartan se révèle à nous dans cet écrit comme parfaitement au courant des questions théologiques et philosophiques agitées de son temps dans les écoles de l'Occident. Mais la circonstance de sa vie qui met le plus en relief l'influence que ses talents et sa réputation lui avaient acquise est sa visite à la cour de Houlagou,

[1] Voir le même extrait de Guiragos, chap. xxv.

[2] Cet écrit de Vartan se trouve dans le manuscrit de la Bibliothèque impériale, ancien fonds arménien, n° 12, fol. 139 v°-149 r°.

alors maître tout-puissant de la Perse. La relation de l'entrevue de l'humble moine arménien avec le monarque mongol nous laisse entrevoir la ligne de conduite que celui-ci se proposait de suivre pour faire oublier aux vaincus les violences de la conquête. Elle nous le représente avec des instincts de bienveillance, de douceur et d'humanité, et sous un aspect tout différent de celui sous lequel nous le peignent d'autres écrivains, organes des nationalités opprimées. La conversation intime qu'eut notre historien avec Houlagou, la déférence que lui témoignait la principale femme de ce souverain, Dôkhouz-khatoun, et dont elle lui donna une preuve éclatante en le consultant sur une des questions les plus graves, les plus délicates, l'ordre de succession au trône, après la mort de son mari, attestent combien Vartan était apprécié à la cour de Tauriz. Sans croire qu'il décida à lui seul cette question, en se prononçant énergiquement pour Abaka et pour le maintien des dernières volontés de Houlagou, manifestées en faveur de son fils aîné, il n'est pas douteux que sa voix n'ait eu quelque poids dans la balance. Cette relation nous est parvenue dans la forme, à ce qu'il paraît, où l'auteur l'avait primitivement rédigée, en style vulgaire. Elle fut sans doute destinée à être répandue parmi le peuple et lue par tous, et forme ainsi un morceau à part dans la grande composition où elle a été insérée. J'ai cru devoir donner ici ce texte, curieux spécimen du dialecte arménien vulgaire au XIIIe siècle. Cette reproduction et ma traduction ont été faites sur le seul manuscrit de l'Histoire universelle de Vartan que je connaisse jusqu'à présent, celui de l'Académie impériale des sciences de Saint-Pétersbourg, qui le conserve dans son Musée asiatique, sous le numéro 12 des manuscrits arméniens. C'est pour moi un devoir de remercier ici ce corps savant d'avoir bien voulu me communiquer cet ouvrage, l'un des plus précieux parmi ceux qu'il possède dans ses riches collections.

En l'an 669 de l'ère arménienne (26 janvier 1220-24 janvier 1221), Constantin [1] s'assit sur le siége patriarcal, en remplacement du seigneur Jean [VII] Յովհաննէս. Ce n'est point par l'effusion du sang, l'ambition, ou la simonie, qu'il parvint à ces hautes fonctions, mais par les grâces de l'Esprit-Saint et le témoignage de milliers de langues.

Une année avant son sacre, un violent tremblement de terre se fit sentir, et la magnifique église de Mĕschgavank' [2] s'écroula le 11 janvier, à l'heure de l'office du repas [3]. Trois prêtres qui célébraient les saints mystères devinrent des victimes offertes avec celle qui s'immolait sur l'autel. Un astre, qui fut aperçu dans tous les pays, se montra dans le ciel pendant, la nuit entière, sous la forme d'une pique [4]. Ces deux phénomènes annonçaient les

[1] Le catholicos Constantin Ier, dit *Partzĕrpertsi*, c'est-à-dire natif de Partzĕrpert, siégea de 1220 à 1267.

[2] Le monastère de Mĕschgavank' Մշկավանք, ou Mĕschagavank' Մշակավանք, était situé, suivant Tchamitch (*Hist. d'Arménie*, t. III, index), dans le district de Sévortik', province d'Oudi; Indjidji (*Armén. ancienne*, p. 528) le place parmi les localités dont la position est inconnue aujourd'hui.

[3] C'est la quatrième heure canoniale du bréviaire arménien; elle se termine par la *bénédiction de la table*, օրհնութիւն սեղանոյ, et précède immédiatement le repas de midi dans les communautés religieuses : elle répond à l'office de sexte de l'Église latine.

[4] C'était une de ces comètes nommées par les Grecs ξιφίας, parce que l'imagination effrayée des peuples croyait y reconnaître la figure d'une épée ou d'une lance. C'est sous cette forme que les anciens chroniqueurs russes décrivent habituellement les comètes dont ils font mention. Ils se servent de l'expression *en manière de*

ébranlements que le monde, alors en paix, allait éprouver par la lance de l'ennemi; prédiction qui se réalisa en effet, car, au commencement de l'année 669, des hordes à l'aspect étrange, au langage inconnu, sortirent de la contrée de Tchïn et Matchïn. Leur nom était *Mongol* (*Mough'al* Մուղալ) et *Tartare* (*Thathar* Թաթար). Elles pénétrèrent par les vallées de la contrée de Koukark', du côté des Agh'ouans, au nombre d'environ vingt mille hommes. Elles massacrèrent tout ce qu'elles rencontrèrent d'êtres vivants et s'en revinrent avec rapidité. Lascha[1], s'étant mis sur leurs traces avec toutes ses troupes, les atteignit près du fleuve *Guësdman* Կաստման[2]; mais il eut le dessous et il dut chercher son salut dans la fuite avec Ivanê. Un chef ayant coupé les jarrets du cheval de ce dernier, il resta sans monture.

Vahram, seigneur de cette contrée[3], accouru pour repousser les Tartares, en fit un grand carnage en

lance, копѣйнымъ образомъ, dont on retrouve de fréquents exemples dans la collection de ces chroniqueurs publié, par la Commission archéographique, en 8 volumes in-4°, Saint-Pétersbourg, 1846-1859.

[1] Giorgi IV, dit *Lascha*, fils de la reine Thamar, lui succéda en 1212 sur le trône de Géorgie; il régna jusqu'en 1223.

[2] La position de ce fleuve est incertaine. M. Brosset (*Hist. de la Géorgie*, p. 493, note 1) a lu dans le texte de Vartan Կոտման, *Godman*. Suivant Guiragos, la bataille eut lieu dans la plaine de Khounan (cf. notre Extrait, cahier de février-mars 1858 p. 199), ville que Wakhoucht (*Géographie*, trad. de M. Brosset, p. 169) place dans le Karthli ou Géorgie propre, sur le fleuve Mĕtkouar ou Kour (Cyrus).

[3] Voir, au sujet d'Ivanê et de Vahram, prince du district de Khatchên, Guiragos, *ibid.* ch. VII.

les poursuivant jusqu'à la forteresse de Kartman; il ignorait ce qui était arrivé aux autres.

En l'année 671 (25 janvier 1222-1224 janvier 1223) les Tartares tentèrent une nouvelle invasion; mais comme leurs coureurs trouvèrent les Arméniens et les Géorgiens en état de défense et réunis, ils rapportèrent ce qu'ils avaient vu aux leurs, qui n'osèrent pas avancer et se retirèrent je ne sais où.

Cette même année un corps de Huns, que l'on nomme *Khiptchakhs* [1], étant arrivé à Kantzag, s'allia aux Tartares. Les nôtres, ayant marché contre eux avec confiance et sans précaution, furent battus et mis en déroute; un grand nombre passèrent sous le tranchant du glaive; quelques-uns des principaux officiers, ayant été pris, furent jetés en prison. Parmi eux était Grégoire, surnommé *Ischkhan* (Prince), fils de Khagh'pag [1], ainsi que le fils de son frère [Vaçag], le brave et héroïque Babak. Nos troupes les vengèrent, au commencement de l'année suivante, en exterminant la plus grande partie des Khiptchakhs [2], tandis qu'ils retournaient chez eux de Vartanaschad [3].

Au renouvellement de l'année 674 (24 janvier 1225-23 janvier 1226), deux fils du Khorazm-Schah,

[1] Guiragos (chap. II) écrit ce nom Հաղփակ. *Hagh'pag*. (Voir ce qu'il dit, *ibid.* de la défaite des Géorgiens par les Khiptchakhs.)

[2] Le nom de ce peuple est écrit ici Խուչախ, Khutchakh.

[3] Vartanaschad, ancienne ville de l'Arménie orientale, dont parle déjà Élisée, auteur du v[e] siècle. Indjidji (*Arm. anc.* p. 538) la mentionne parmi les localités dont la position est inconnue maintenant; Tchamitch (t. III, index) la place au sud de Khatchên.

vaincus et repoussés par les Tartares[1] de l'armée du nord-est, envahirent avec deux cent mille hommes, à ce que l'on rapporte, la province d'Atĕlbaragan (Adĕrbadagan, l'Azerbéidjan) et s'y rendirent maîtres de la métropole de l'Arménie [Kantzag]; ils couvrirent de leurs tentes la vaste plaine qui entoure cette ville. Les nôtres, étant venus les attaquer, furent repoussés, et il en périt un grand nombre près du bourg de Kar'ni[2]; mais la majeure partie trouva la mort en courant comme à l'envi vers un précipice, dans les profondeurs duquel ils tombèrent. C'était un châtiment infligé par Dieu à Ivanê, pour le punir d'un crime monstrueux dont il s'était rendu coupable; car, un vertueux prêtre étant décédé, il fit exhumer et brûler son corps et immoler un chien sur sa tombe, en dérision du concours empressé de pèlerins qui accouraient prier sur ses reliques. Dieu rendit un témoignage manifeste au mérite de ce saint homme,

[1] Vartan est dans l'erreur; il n'y eut que Djelâl-eddin, l'aîné des trois fils du Khorazm-Schah Mohammed, qui parvint à se sauver et passa dans l'Arménie orientale. Les deux autres, Ozlag-Schah et Ak-Schah, avaient été tués par les Mongols dans une bataille livrée près du village de Vescht, non loin de Nessa, dans le Khoraçan.

[2] L'une des plus anciennes villes de l'Arménie, du district de Kégh'arkounik', dans la province de Siounik'. Elle est qualifiée par les historiens tantôt de գիւղաքաղաք, Κωμόπολις, et tantôt simplement de *village*, գիւղ. Elle fut appelée d'abord Գեղամի, *Kégh'ami*, du nom de l'un des princes de la première dynastie arménienne, *Kégh'am*, arrière-petit-fils d'Arménag, fils de Haïg, qui en fut le fondateur. (Moïse de Khoren, I, xi. Cf. Indjidji, *Armén. anc.* p. 265-268. Voir, sur cette défaite des Géorgiens par Djelâl-eddin, mon Extrait de Guiragos, ch. iii.)

en faisant apparaître sur son tombeau une lumière éclatante, à la vue des habitants de la place forte de Pĕdchni, où l'on jeta les fondements d'une église. Ivanê ne put souffrir les honneurs décernés à un prêtre qui professait la foi arménienne[1] et prêta l'oreille aux insinuations d'un calomniateur. Mais le Seigneur frappa celui-ci de la foudre dans la nuit même qui suivit le jour où [les fidèles] eurent à supporter ces tribulations.

Cependant le sulthan [Djelâl-eddin] victorieux et enflé d'orgueil saccagea une foule de contrées où auparavant régnait la tranquillité, et revint à Thavrêdj Թաւրէժ (Tauriz); il en partit au bout d'un mois, en se dirigeant par la plaine de Kak vers Dĕph'khis Տփխիս (Tiflis), et, après avoir causé une infinité de maux, il marcha sur Khĕlath, dont il s'empara. Enrichi des dépouilles qu'il avait enlevées, il s'avança contre 'Ala-eddin, sulthan de Roum, et Melik-el-Aschraf [sulthan de Khĕlath]. Mais, ayant été battu, il s'enfuit avec une poignée d'hommes dans la plaine de Mough'an, qui produit tout ce qui est nécessaire à la vie. Aussitôt fondirent sur lui les Tartares, qui précédemment l'avaient chassé de ses États, et ils

[1] Les Arméniens rejettent l'autorité du concile de Chalcédoine, qui, en 451, condamna Eutychès, archimandrite de Constantinople, lequel soutenait que la nature divine avait absorbé en J. C. la nature humaine. Mais, par une étrange inconséquence, ils prononcent anathème contre cet hérésiarque. C'est alors que, se séparant de l'Église grecque, ils rompirent aussi avec l'Église géorgienne, qui resta unie au siége de Constantinople, et à laquelle s'était rallié Ivanê.

le forcèrent de se sauver du côté d'Amid. Il périt dans sa fuite sans que l'on sache si c'est par le fer des Tartares ou, comme d'autres l'affirment, de la main d'un des siens, dont il avait fait mourir le parent depuis peu, et qui lui gardait rancune de ce meurtre, et de ce qu'il les faisait marcher sans repos ni trêve. C'est ainsi que fut vengé le sang innocent qu'il avait versé.

Les Tartares n'étaient d'abord qu'en petit nombre en l'année 669; ils essayèrent de revenir en 670 (25 janvier 1221 - 1226 janvier 1222); mais ils n'osèrent pas se risquer. Cependant leurs rangs s'étant grossis à l'infini et ayant reçu pour général un chef nommé *Tcharmagh'an*, ils marchèrent sur la cité royale de Kantzag en 682 (22 janvier 1233 12 janvier 1234), et la tinrent longtemps investie jusqu'à ce qu'elle tombât en leur pouvoir. Ils en massacrèrent impitoyablement la population, à l'exception des enfants en bas âge et des femmes qui leur plaisaient. Rendus plus forts par ce succès, les Tartares envahirent la Géorgie, et répartirent entre eux les localités les plus considérables de chaque province, et les forteresses les plus importantes, devenues le lot de leurs grands officiers qu'ils appellent *Nouïns* (Nouïans). Ceux-ci, marchant contre les places échues à chacun d'eux, s'en rendirent maîtres aussitôt, en punition de nos crimes énormes.

Djagataï Չաղատայ prit la ville de Lor'ê et les districts d'alentour; Tough'ata'-Nouïn Ղուղադայ

Նուին[1] occupa le château très-fort de Gaïan, d'où fut expulsé Avak, seigneur de la contrée; le grand Tcharmagh'an s'empara d'Ani, de Gars, et des contrées voisines; Gh'adagh'a'-Nouïn Ղադաղայ Նուին[2], des quatre cantons de Kédabag Գետաբակ[3] et de Vartanaschad; Molar-Nouïn eut en partage les forteresses des domaines du grand prince Vahram. Tandis qu'il s'emparait par surprise de Schamk'or, Vahram et son fils Ak-bouga s'enfuyaient d'un endroit dans un autre, jusqu'à ce qu'ils eussent appris que les Tartares épargnaient ceux qui faisaient leur soumission et acceptaient leur joug de bon gré; ensuite ils abandonnèrent leurs possessions héréditaires, qui leur furent toutes enlevées, Davousch, Gadzarêth, Dêrounagan. Ërkévank', Medzapert Մեծաբերդ[4], qui appartenait aux Askharthans Ասխարթանք[5], de la famille royale des Guriguians; Nor-pert, qui était au roi Vaçag; la forteresse inexpugnable de Kavazïn Գաւազին[6] et la célèbre forteresse de Kak, avec son territoire, bâtie par le roi Kakig[7]. Là oxistait le saint monastère de

[1] *Idough'ada'-Nouïn*, Իտուղատայ Նուին, dans Guiragos, ch. XI.

[2] *Gh'adagh'an-Nouïn*, Ղատաղան Նուին, *ibid.* ch. VIII.

[3] *Kédapags*, Գետաբակս, *ibid.*

[4] *Madznapert*, Մածնաբերդ, *ibid.*

[5] *Agh'sarthan*, Աղսարթան, *ibid.*

[6] Ou K'avazïn Քաւազին, ou bien K'avarzïn Քաւարզին, était une forteresse située au pied do la montagne du même nom, non loin de Kak, dans le district de Tzorô'-Ked.

[7] Il y a, dans le texte de Vartan, *ի Գագայ թագաւորէ* par *le roi Kak*. J'ai remplacé cette leçon par celle qu'a adoptée Indjidji (*Arm. anc.* p. 514), et qui paraît meilleure, *ի Գագկայ թագաւորէ*;

Saint-Sarkis (Serge), renommé dans tout le pays, avec une croix et une église élevées et bénies par le digne vartabed (docteur), Mesrob, l'un des traducteurs arméniens[1], à l'extrémité de Kak, en face d'une large et longue plaine. Il y avait aussi d'autres places fortes et une caverne creusée dans le roc, des forêts, des vallées et des vallons, situés dans différents districts, des villages ou campagnes. Tout cela tomba en peu de temps au pouvoir des Tartares sans leur coûter aucune peine ni effort. C'était afin de nous apprendre que c'est la main du Seigneur qui a livré, sous nos yeux, notre pays en pâture à l'étranger. Mais ce qui était surtout malheureux, ce qui scandalisa les esprits faibles, c'est qu'avant les événements que nous venons de raconter [Dieu] déchaîna les ennemis contre les objets vénérés de son culte, et contre ses saints. Ils prirent par la famine et principalement par le manque d'eau, qui se faisait sentir d'autant plus vivement que c'était au cœur de l'été, la grotte du var-

seulement il est impossible de savoir exactement quel est ce Kakig. Mathieu d'Édesse cite parmi les rois bagratides de Lôr'ê, dits Guriguians, un souverain de ce nom, qu'il donne comme père de David Anhogh'în, et qui régnait dans la seconde moitié du xe siècle. Il y a deux autres Kakig de la même famille des Bagratides qui possédaient la ville d'Ani, et qui occupèrent le trône, le premier de 989 à 1020, et le second, de 1042 à 1045.

[1] L'Église arménienne vénère, sous le nom des *saints traducteurs*, *սուրբ թարգմանիչք*, les auteurs de la version de la Bible faite sur le texte des Septante, au ve siècle, et parmi lesquels saint Mesrob et le patriarche saint Sahag tiennent le premier rang. Cette pléiade d'écrivains comprend aussi Moïse de Khoren, David le Philosophe et autres, qui s'attachèrent à faire passer dans leur langue les chefs-d'œuvre de la littérature grecque.

tabed Vanagan, homme d'une grande réputation et plein de mérites[1]. Cet illustre docteur s'était retiré dans cet asile avec ses disciples et une foule de personnes qui, fuyant l'invasion, étaient venues y chercher une protection. Il se livra aux Tartares pour eux, à l'exemple du Christ, et s'en alla en captivité afin de les sauver. Après avoir erré quelque temps parmi ces hordes barbares, il fut vendu aux chrétiens de la forteresse de Kak, qui le rachetèrent, non point pour le livrer, à l'instar des juifs, à une mort ignominieuse, mais pour lui assurer, comme Notre-Seigneur, une glorieuse délivrance. Sa rançon fut de 50 tahégans de plus que le prix auquel fut vendu Jésus-Christ; tant était sordide l'âme de celui qui livra notre Sauveur, tant était minime ce que valait ce traître. Vanagan, après avoir vécu quinze ans pour la gloire de Dieu et le salut d'une multitude d'âmes, mourut en Jésus-Christ, épuisé par ses rudes austérités, [et alla prendre place] dans les tabernacles des illuminateurs (apôtres) de ce monde. Il termina sa carrière le 18 mars, ou 10 du mois d'arek, d'après l'ancien style, un samedi du carême, le jour où l'on célèbre la mémoire de saint Orens et de ses frères, et chez nous celle de saint Cyrille, patriarche de Jérusalem[2]. Il alla solenniser cette fête

[1] Ces paroles de Vartan rappellent le récit détaillé que nous a donné Guiragos (chapitre IX) de la manière dont Jean Vanagan et ses disciples furent forcés de sortir de la grotte où ils étaient renfermés, et où les Tartares les assiégèrent, et de se livrer entre leurs mains.

[2] Cette date est calculée d'après le calendrier fixe de Jean Diacre,

dans la Jérusalem céleste, celui qui ici-bas aimait à fêter et à honorer les enfants de ce divin séjour. Il laissa dans ce monde à ses disciples la mémoire d'un héroïsme surhumain, perpétuée dans le livre des hymnes de l'Église. Ce fut en l'année 700 (18 janvier 1251-17 janvier 1252) qu'il s'envola vers le séjour où le temps est sans limites.

A partir de l'année 685 (22 janvier 1236-20 janvier 1237), jusqu'en 714 (14 janvier 1265-13 janvier 1266) que nous comptons maintenant, tout ce que la nation des archers (les Tartares) a fait éprouver aux princes et aux populations de ce côté-ci de la grande mer, chez les Perses, les Agh'ouans, les Arméniens, les Géorgiens, dans la contrée connue sous le nom de *pays des Romains*, et habitée par des Arméniens, des Syriens, des Grecs, des Musulmans (Dadjigs) et des Turkomans, tout cela a été retracé en détail par notre père, l'homme de Dieu, l'illustre vartabed Vanagan.

Ces détails, nous avons craint de les répéter ou de les exposer dans toute leur longueur. Nous avons

dans lequel le 18 mars correspond en effet au 10 d'arek. En 1253 (700 de l'ère arm.), date indiquée un peu plus loin par notre historien, la lettre dominicale fut A, et le 18 mars tomba un samedi, comme il le dit expressément. La fête de saint Orens et de ses frères est marquée dans le ménologe arménien au 20 mars, mais dans la recension de cet ouvrage par Dêr Israïêl, qui est la plus ancienne, elle est au 18. (Cf. J. B. Aucher, *Vies des Saints*, t. XII, p. 393.) J'ai montré, dans mes *Recherches sur la Chronologie arménienne*, 2e partie, Anthologie chronologique, n° XC, note 2, que l'expression *ancien style* est ou une distraction de l'auteur ou une faute de copiste, et qu'il faut lire au contraire *nouveau style*.

relaté seulement d'une manière sommaire la date des années, en y ajoutant, comme complément, la mention des événements et des faits les plus remarquables. Nous avons commencé notre récit en remontant à une longue suite de siècles et en le laissant imparfait, tout en respectant les auteurs honorables que nous avons énumérés précédemment.

En l'année 691 (20 janvier 1242-19 janvier 1243), Batchou-Nouïn Բաչու Նուին[1] remplaça Tcharmagh'an dans son commandement et prit la ville de Garïn; il en retira un homme de distinction, très-riche et craignant Dieu, nommé *Oumeg* Ումեկ, ainsi que ses parents, les fils du baron[2] Jean, Étienne et ses cinq frères[3].

En l'année 692 (20 janvier 1243-19 janvier 1244) il soumit tout le pays des Romains et d'abord la célèbre ville de Césarée et ensuite Sébaste, en faisant grâce aux habitants, parce qu'ils se rendirent sans délai; puis Ëzënga, dont la population fut impitoyablement massacrée ou traînée en captivité, à cause de sa résistance. Il réduisit pareillement d'autres contrées ou provinces occupées par notre

[1] Le même que Guiragos (ch. XVIII) appelle *Patchou-Gh'ourtchi*, Բաչու Ղուրչի.

[2] Le titre de *baron*, introduit par les croisés chez les Arméniens, et réservé d'abord aux princes et aux chefs les plus considérables, fut appliqué dans la suite à des personnages d'un rang secondaire; il est devenu aujourd'hui parmi eux d'un usage général comme expression de politesse équivalant à notre mot *monsieur*.

[3] Guiragos, p. 101, écrit le nom de cet homme à peu près de la même manière, Ումէկ. *Oumég*, et dit qu'il fut sauvé par ses fils Jean et Étienne, dans le sac de la ville de Garïn.

infortunée nation arménienne. En effet, les lettres numérales de notre ère étaient alors ողբ (692), et, pour justifier le sens de ce mot[1], des malheurs capables d'arracher des plaintes et des pleurs tombèrent sur elle. Ils atteignirent non-seulement les êtres doués de vie, mais aussi les objets inanimés; les montagnes et les plaines furent arrosées de sang et de larmes.

Pareilles calamités se renouvelèrent en 698 (18 janvier 1249-17 janvier 1250). Batchou et les autres généraux tartares, soupçonnant le roi David et les chefs géorgiens de vouloir les braver et se révolter, prirent et chargèrent de chaînes ce monarque, consacré par l'onction sainte, et ses chefs. Ils traînèrent en captivité les habitants des villages et des campagnes de l'Arménie et surtout de la Géorgie.

En l'année 699 (18 janvier 1250-17 janvier 1251) mourut Avak, fils d'Ivanê; il fut enterré [au couvent] de Bĕgh'ĕntzahank' (mines de cuivre), à côté de son père[2]. C'était un prince généreux, plein de bravoure et de religion.

En l'année 701 (17 janvier 1252-16 janvier 1253), les sauterelles fondirent sur l'Arménie et ravagèrent quantité de provinces.

En l'année 703 (17 janvier 1254-16 janvier 1255),

[1] Le mot ողբ signifie *lamentation, gémissement.*

[2] Tchamitch (t. III, index) place Bĕgh'ĕntzahank' dans le district de Daschir, et Indjidji (*Arm. anc.* p. 536), parmi les localités dont la position est aujourd'hui ignorée. Guiragos (ch. VII) nous apprend aussi qu'Ivanê fut enterré dans ce monastère.

Mangou-Khan ordonna de faire un dénombrement dans tous les pays soumis à son autorité, et confia ce soin à un de ses principaux officiers, nommé *Argh'oun*. Il voulut qu'une capitation fût imposée aux hommes, et que les femmes, les vieillards avancés en âge et les plus jeunes enfants en fussent exempts.

En l'année 703, le pieux roi d'Arménie Héthoum se rendit auprès de Bathou, le grand dominateur du Nord, l'un des descendants de Tchinguis-Khan, Չանգըզղան, et de là auprès de Mangou-Khan. Ces princes lui firent un accueil bienveillant et le traitèrent avec une haute distinction. Au bout d'un an, il rentra tranquillement dans sa capitale.

En l'année 704 (17 janvier 1255-16 janvier 1256) Houlagou, frère de Mangou-Khan, à la tête d'une armée immense et avec des préparatifs formidables, marcha contre la Perse, l'Assyrie, l'Arménie, la Géorgie et le pays des Agh'ouans. Il donna l'ordre à celui de ses corps d'armée qui était arrivé le premier de se transporter avec tout son attirail de campagne dans le pays des Romains. Les populations épouvantées abandonnèrent la partie supérieure de notre contrée et se retirèrent, contraintes par une nécessité irrésistible. Les Tartares occupèrent toute l'Asie Mineure jusqu'à la mer, et se rendirent maîtres des possessions du sulthan des Romains (d'Iconium). Cependant le grand Houlagou, dans l'année même où il entreprit cette expédition, en 704, envahit le pays des Mélahideh Մլդէհ et s'empara d'Alamout Ալամուրդ, dont il chassa le chef; antérieurement

à son arrivée, ses troupes avaient commencé le siége de cette forteresse et l'avaient réduite à l'extrémité. Elles étaient sous les ordres d'Içavour-Nouïn Իսաւուր Նուին. En s'en retournant, Houlagou manda auprès de lui David, souverain de Géorgie, ainsi que les grands de ce royaume, et les reçut avec bonté et honneur. La femme de Houlagou, nommée *Dôkhouz-Khathoun*, était en effet chrétienne, de la communion des Syriens Nestoriens, sans se douter toutefois qu'ils étaient hérétiques. Elle avait une affection sincère et une considération particulière pour les chrétiens, de quelque nation qu'ils fussent, et sollicitait leurs prières. Il en était de même de Houlagou, qui portait le titre d'*ilkhan* ելղան. Les Tartares transportaient avec eux une tente en toile, ayant la forme d'une église. Le jamahar (crécelle) appelait les fidèles à la prière; les offices et la messe étaient célébrés chaque jour par des prêtres et des diacres; il y avait des écoles et des instructions pour les enfants, qui s'y rendaient en toute liberté. Là vivaient tranquillement des ecclésiastiques accourus de tous les pays, de chez les chrétiens de toute langue. Venus pour demander

[1] Vartan écrit ailleurs *êlgh'an* էլղան et *aïlgh'an* այլղան. Le second élément de ce mot *gh'an* ou *khan* est suffisamment connu par ce qu'en a dit Ét. Quatremère, *Histoire des Mongols de la Perse*, t. I, p. 10, note 10, où il montre la distinction à faire entre les titres *Kâan*, *khakhan* ou *khagan* et *khan*. Quant au premier élément *ïel* ել, *êl* էլ ou *aïl* այլ, le même savant conclut, d'après le *Tarikhi-Wassaf*, qu'il doit avoir le sens de *grand*, et que par conséquent *ilkhan* signifie *le grand khan*.

la paix, ils l'obtenaient, et puis s'en retournaient satisfaits et avec des présents.

En l'année 705 (17 janvier 1256-16 janvier 1257) mourut Bathou, le grand préfet du Nord. La même année, son fils Sarthakh fut empoisonné par ses frères, jaloux de ce que son père lui avait laissé ses États et de ce que Mangou-Khan lui en avait confirmé la possession, en y ajoutant d'autres contrées. Sa mort fut un deuil pour les chrétiens et une occasion de vifs regrets; car lui-même était un chrétien parfait, et il avait été pour un grand nombre une cause de salut, en gagnant à notre religion des gens de sa nation et des étrangers.

En l'année 707 (16 janvier 1258-15 janvier 1259), le vaillant Houlagou prit Bagdad, cinq cent dix-sept ans après que cette ville avait été bâtie par [Abou-] Djâfar Ջափր et les Ismaélites, en 194 de l'ère arménienne (24 mai 745-23 mai 746), sur les bords du Tigre, à une distance, dit-on, de sept journées de marche de l'antique Babylone[1]. Houlagou mit à mort de ses propres mains le khalife, qui se nommait *Mosta'cem* Մուսթասար. Les chrétiens qui se trouvaient dans cette ville furent sauvés par la volonté et l'intercession de la grande reine Dôkhouz. Le

[1] Guiragos, ch. XXXIV, n'assigne à Bagdad que cinq cent dix ans d'existence à l'époque de sa prise par Houlagou; cette variante s'explique par la confusion à laquelle donnent lieu très-facilement dans les manuscrits les lettres numérales Ե, 5, et Է, 7. La date 194 de l'ère arménienne, qu'on lit également dans cet auteur, est inexacte, Bagdad ayant été fondée en 762. (Cf. mes *Recherches sur la Chronologie arménienne*, t. I, 2e partie, Anthol. chronologique, n° XXIII.)

khalife est appelé héritier de la race de Mahomet Մահմետ, lequel se révéla en l'an 60 de l'ère arménienne (27 juin 611-27 juin 612)[1], et dont le dernier successeur finit en 707.

Tandis que l'ilkhan Houlagou revenait de détruire Bagdad, Meïafarékïn Մուփարղին, la ville des martyrs (*Martyropolis*), fut attaquée. Le siége dura deux ans, car le sulthan [Mélik-el-Kamel] auquel cette cité appartenait, loin de se soumettre au fils de Houlagou[2], lui ferma ses portes et le combattit. Ce sulthan, qui était de la famille des Adéliens Էդլ (Êtël)[3], devint l'objet de la colère divine; car la famine obligea les assiégés à se nourrir de la chair de toutes sortes d'animaux purs ou impurs, ensuite à dévorer les pauvres gens, puis leurs propres enfants, et enfin eux-mêmes entre eux, lorsqu'ils pouvaient se saisir l'un l'autre. Le doyen et chef des prêtres, tourmenté par les angoisses de la faim, mangea, dans un accès de rage, la chair des siens. Il écrivit sa confession sur un papier, espérant qu'elle me tomberait sous les yeux, et qu'il obtiendrait son pardon de l'Être miséricordieux qui nous a créés. S'abandonnant aux lamentations et aux pleurs, à des soupirs et à des gémissements sans fin, il éprouva des regrets si cuisants qu'il en mourut. Nous avons vu, comme il l'espérait, sa confession

[1] Cf. mes *Recherches sur la chronologie arménienne*, t. I, 2e part. Anthol. chronol. n° VIII, sur l'ère des Arabes.

[2] Yschmouth ou Dschiasmouth.

[3] C'est-à-dire de la famille des Ayoubites. (Voir, sur cette expression, Guiragos, chap. XXXV.)

écrite, et nous avons la confiance qu'il obtiendra grâce de Celui qui est la bonté même. Vous tous entre les mains de qui passera ce livre, implorez Dieu de tout cœur, en disant *amen* pour lui et pour le vartabed Thomas, copiste.

En l'année 708 (16 janvier 1259-15 janvier 1260), Houlagou envahit la Mésopotamie, dont il prit les villes et les provinces, comme l'ont raconté les auteurs qui ont composé des histoires détaillées. Le catholicos d'Arménie vint le trouver et le bénit, et Houlagou lui témoigna beaucoup d'amitié. Pendant le cours de l'expédition de ce prince dans le pays de Scham (Syrie), il avait sous ses drapeaux notre souverain Héthoum, qui racheta de la mort, en tous lieux, les chrétiens, tant ecclésiastiques que séculiers. Que Dieu le lui rende au centuple en lui pardonnant ses péchés et en lui accordant une longue vie, d'après sa sainte volonté, à lui ainsi qu'à ses descendants!

Houlagou revint prendre ses campements d'hiver dans la plaine de Mough'an. Pendant l'été, il s'établissait dans le district de Tarïn appelé par d'autres la plaine de Taran. Il y a là des grottes et des anfractuosités tout alentour, sur les montagnes. S'étant pris de goût pour ce lieu, il y éleva des constructions à sa guise, et résolut d'y fonder une ville. L'exécution de ce plan fut une source de vexations pour les habitants; car les hommes et les animaux furent mis en réquisition pour aller au loin chercher de lourdes pièces de charpente.

En l'année 709 (16 janvier 1260-14 janvier

1261), Martyropolis fut prise après un siége terrible et désastreux non-seulement pour ses défenseurs, mais aussi pour les assaillants, Tartares ou chrétiens, leurs alliés, par suite des combats qui furent livrés entre les deux armées, du dedans comme au dehors. Là périt un beau jeune homme, Sévata, de Khatchên, fils du grand prince Grégoire. Après avoir fait des prodiges de valeur, il gagna la couronne immortelle, toujours fidèle à Dieu et à l'ilkhan; il sera associé au triomphe de ceux qui versèrent leur sang pour le Christ et qui conservèrent leur foi et la crainte de Notre-Seigneur. *Amen.*

A la même époque furent massacrées les troupes que l'ilkhan Houlagou avait laissées en garnison dans le pays de Scham, au nombre de dix mille hommes environ, sous le commandement du grand général Kith-Bouga, qui professait la religion chrétienne. Le sulthan d'Égypte vint l'attaquer au pied du mont Thabor avec une armée innombrable. Ceux de Kith-Bouga, très-faibles numériquement, furent taillés en pièces ou faits prisonniers; quelques-uns se dispersèrent, et, s'étant cachés, parvinrent à se sauver auprès du roi d'Arménie. Ce prince les traita avec la plus grande humanité, et leur donna des vêtements, des chevaux et des vivres; ils s'en retournèrent, Tartares et chrétiens, vers leur maître, en comblant Héthoum de bénédictions. Ainsi fut glorifié solennellement le nom du Christ en la personne du roi, par les étrangers et par les nôtres [1].

[1] Voir, sur cette expédition, Guiragos, chap. XXXVI.

En l'année 710 (15 janvier 1261-14 janvier 1262), le prince des princes, rejeton du sang royal, Djelal Ջալալ, devint participant, par les cruels supplices qu'il endura, de la mort du Christ et de ses martyrs. Des calomniateurs musulmans le dénoncèrent et le livrèrent à Argh'oun; il fut conduit en pays musulman (Dadjgasdan), à Kazwîn (Gh'azwîn). Là, pendant la nuit, on le fit mourir en lui coupant les membres. Le seul motif de sa perte fut son amour pour le Christ, dont il se montrait le fervent serviteur par ses jeûnes, ses prières et sa charité; il passait le dimanche à veiller debout et continua ainsi jusque dans sa vieillesse. Aussi le Christ l'honora par l'apparition d'une lumière descendue du haut des cieux sur son corps mutilé, couronnant et glorifiant la mort du martyr. Les meurtriers, témoins de ce prodige, tout tremblants, jetèrent ses restes dans une citerne sans eau; [il y resta] jusqu'à ce que les siens arrivassent et l'emportassent au monastère de Kantzaçar, où ils l'ensevelirent à côté de ses pères, qui avaient là leur tombeau. Ceux qui le transportèrent aperçurent les mêmes rayons lumineux.

A cette même date de l'ère arménienne, on mit à mort, à la porte de l'ilkhan Houlagou, le général des Géorgiens, Zak'arê, fils de Schahĕnschah, alors à la fleur de l'âge, lorsque cette fleur s'épanouissait dans toute sa beauté, lorsque le progrès marquait chacun de ses pas et qu'il commençait à être connu et apprécié de tous. Il fut victime d'accusations mensongères; on lui imputa, entre autres choses,

d'avoir empêché la rentrée du tribut dans le trésor royal, à l'époque où il devait être payé. Sa mort fut déplorée amèrement par toute la nation géorgienne et par les Arméniens du voisinage. Combien elle fut plus pénible pour ceux qui lui avaient donné le jour, eux à qui elle arracha les plaintes les plus douloureuses, les plus déchirantes! Presque aussitôt, et au milieu du deuil général, son père Schahĕnschah, frappé au cœur, mourut. Celui-ci portait le titre de Schahĕnschah, comme seigneur d'Ani, capitale et résidence du souverain qui était le chef des diverses dynasties bagratides, et comme maître d'autres provinces. Ce titre de Schahĕnschah était en effet attribué au seigneur d'Ani, comme roi des rois.

Le nombre mystérieux *Tch*, Չ, c'est-à-dire « repos parfait, » et *J*, Ժ, « saint, » signifie que, comme l'on donnera le repos aux saints au prochain sabbat de Dieu, l'application de ces paroles peut être faite aux deux hommes illustres dont il vient d'être question. C'est ce qui s'accomplit alors à la date sumentionnée, au milieu des prières de tous les fidèles.

En l'année 711 (15 janvier 1262-14 janvier 1263), le seigneur Nersès, catholicos des Agh'ouans[1], succomba aux cruelles douleurs d'une hydropisie, contre laquelle l'art médical fut impuissant. Son seul soulagement fut Jésus, notre Dieu, remède de la vie d'immortalité; il alla le rejoindre avec une ferme

[1] Nersès III, 61ᵉ catholicos des Agh'ouans dans la liste de Schahkhathouni (*Description des cinq districts de l'Ararad*, t. II, p. 341). siégea vingt-sept ans, de 1235 à 1262.

espérance, une foi parfaite, et pour ne plus le quitter à jamais. Sa vie exemplaire s'écoula dans la pratique de la mansuétude et de la charité.

En l'année 712 (15 janvier 1263-14 janvier 1264) mourut en Jésus-Christ le célèbre athlète de Dieu, vénérable par sa dignité et la vocation où l'appela la grâce céleste comme prêtre, comme docteur, et comme archevêque du district de Kartman, et autres places et districts, l'homme illustre et partout célèbre, le seigneur Jean, surnommé *Douetsi*. Il passait les trois cinquantaines[1] sans prendre une miette de pain, sans boire une goutte d'eau, ainsi que tous les vendredis et mercredis[2]; il fit le pèlerinage de Jérusalem nu-pieds et resta pendant tout le carême, continuellement debout, sans goûter au pain, jusqu'au jour de la Résurrection. Il excita l'admiration des Franks qui se trouvaient dans la Cité sainte; car il se tint non-seulement debout et à jeun, mais dans un silence complet, suppliant Dieu de lui révéler par un signe éclatant la vérité du bruit qui courait que lorsque le feu [céleste] descendait [sur les lampes du Saint Sépulcre], c'était

[1] Je suppose que l'auteur indique ici les trois principaux carêmes de l'Église arménienne, le grand carême de Pâques, les semaines de jeûne qui sont entre la Transfiguration et l'Assomption, et le carême de l'Avent. Aujourd'hui il n'y a que deux carêmes appelés յիսնակք (cinquantaines), celui de l'Avent, qui se réduit à deux semaines et deux ou trois jours, suivant l'occurrence de la férie, et celui qui précède l'Épiphanie, et qui est de six jours. (Voir mes *Recherches sur la Chronologie arménienne*, IIIe partie, tableau D.)

[2] Le mercredi et le vendredi, pendant toute l'année, sont jours d'abstinence et de jeûne chez les Arméniens,

la lampe des Arméniens qui s'allumait. Voici le récit qu'il nous fit.

« Le gardien de la coupole, nous dit-il, avait de l'affection pour nous et nous embrassait. Nous le priâmes de nous donner la certitude du fait; il me dit : « Achète des lampes et suspends-les toi-même. » C'est ce que je fis; j'achetai trois lampes et je les suspendis au-dessus du Saint Sépulcre : une à droite, au nom des Franks, l'autre à gauche, au nom des Grecs, celle des Arméniens, au milieu. Ainsi qu'ils le pratiquaient, nous fermâmes la porte et nous y apposâmes le sceau du gardien, qui nous remit ce sceau et la clef. C'était le jour du vendredi saint. Le lendemain, samedi, tandis que toute la ville était en prières, ainsi que les pèlerins, accourus des contrées lointaines, le gardien de la coupole me dit : « Le Seigneur l'ordonne, ouvre, « car la lumière est descendue. » Je m'avançai, et j'ouvris après avoir brisé le sceau; et vraiment, sans que l'on pût en douter, la lampe du milieu était allumée, et brillait d'un indicible éclat. » Ce miracle couvrit d'honneur et rendit célèbre ce saint homme.

Le seigneur Jean a rapporté aussi ce qui suit : « J'allai visiter la sainte cité de Bethléhem, où je vis les images des apôtres peintes sur le mur de l'église. Les musulmans, pour témoigner leur mépris, avaient creusé les yeux de ces figures.

« Cette profanation m'affligea; j'adressai mes prières aux saints apôtres, les suppliant de me faire connaître

s'il leur était agréable qu'on peignît ainsi en tous lieux leur image. Lorsque je fus de retour à Jérusalem, la nuit même qui suivit mon arrivée, j'aperçus, dans une vision, deux hommes d'un port majestueux qui s'avancèrent vers moi; j'allai à leur rencontre, en leur disant : « Qui êtes-vous, ô serviteurs « de Dieu? » Ils me répondirent : « Nous sommes Pierre et Jean, que tu as priés de t'éclairer sur l'usage qu'ont les chrétiens de retracer nos traits; cela ne nous plaît nullement, nous en sommes fatigués; nous manifestons partout notre volonté à cet égard, et l'on n'en tient aucun compte. »

Le moine qui avait accompagné le seigneur Jean à Jérusalem racontait ce qui suit : « Jean alla pieds nus jusqu'au terme de son pèlerinage. Un jour il m'appela et me dit : « Examine mon pied, il est dou« loureux et me fait beaucoup de mal. » En sondant à l'aide d'une aiguille une tumeur qui s'y était formée, je découvris des éclats aigus et gros d'une épine qui pointait, et qui avait déterminé un écoulement purulent. L'admiration me saisit en songeant qu'il ne nous avait pas parlé de cet accident jusqu'à ce qu'il fût arrivé; ne tenant aucun compte de la douleur, qu'il supportait pour l'amour de Dieu et des saints lieux qu'il était venu visiter. Il gravit ainsi cette pénible voie de macérations jusqu'à ce que, parvenu à une extrême vieillesse, il s'endormît en Jésus-Christ dans le célèbre monastère appelé le *couvent de Nor-pert;* il fut enseveli à la porte de l'église qu'il avait bâtie. Il avait élevé aussi beaucoup d'autres

édifices et accompli bien d'autres œuvres utiles, par la volonté, l'ordre et avec l'aide de Vaçag, prince du sang royal des Bagratides. Que la mémoire de ce saint homme se perpétue dans l'Église catholique, en présence de Dieu, par une odeur suave qui ne se dissipera jamais ! »

En l'année 713 (15 janvier 1264-13 janvier 1265), le grand Houlagou, l'ilkhan, nous fit appeler par un homme nommé *Schnorhavor* (le Gracieux), qui dans ce temps était entouré de la considération générale et qui s'était acquis à un haut degré celle des préfets de Houlagou, ainsi que de Bathou, gouverneur des contrées septentrionales, auprès duquel Schnorhavor s'était rendu précédemment et qui l'avait accueilli avec une haute distinction, et celle aussi de Houlagou lui-même. Schnorhavor nous transporta à ses frais, et sur ses montures, moi et ceux qui m'accompagnaient, nos frères, les vartabeds Sarkis et Grégoire (Krikor), et Avak, prêtre marié de Tiflis. Nous vîmes donc ce puissant monarque à l'époque solennelle du commencement du mois qui ouvre l'année tartare, c'est-à-dire juillet, suivant le calendrier romain, et *arats*, suivant le nôtre. Ces peuples passaient alors un mois environ en fêtes, et ils appelaient ce temps *Kouriltaï* Ղուռուլթայ, ce qui répond à l'idée d'assemblée solennelle.

En effet, auprès du chef suprême se réunissaient, pour délibérer sur les affaires à régler, les autres khans, descendants de Tchinguiz-Khan, escortés de tous leurs grands officiers. On les voyait chaque

jour sous des costumes nouveaux, de couleurs différentes. Là se trouvaient tous les princes, rois et sulthans que les Tartares avaient soumis, apportant chacun quantité de magnifiques présents. Dans le nombre j'aperçus Héthoum, roi d'Arménie, David, roi de Géorgie, le prince d'Antioche et une foule de sulthans venus de la Perse. Lorsque nous fûmes admis [devant Houlagou], on nous dispensa de fléchir le genou et de nous incliner suivant l'étiquette tartare, les chrétiens (*ark'aïoun* արքայուն) ne se prosternant que devant Dieu. Ils nous firent bénir le vin et le reçurent de nos mains. Les premières paroles que [Houlagou] m'adressa furent celles-ci : « Je t'ai fait appeler pour que tu vinsses me voir, faire connaissance avec moi, et prier pour moi de tout ton cœur. » Il est inutile sans doute de rapporter toute sa conversation; il nous parla longuement et nous répondîmes à toutes ses questions. Après nous avoir fait asseoir, on nous offrit du vin, et les frères qui m'accompagnaient chantèrent des hymnes; les Géorgiens célébrèrent leur office, les Syriens et les Romains en firent autant. Comme les Tartares remarquaient que des ecclésiastiques étaient accourus de tous côtés, l'ilkhan se mit à dire : « Je n'ai mandé que toi. Que signifie ce phénomène que je n'ai jamais vu auparavant et qui ne se reverra plus, que les moines soient venus de partout en même temps que toi pour me visiter et me bénir? » Et continuant : « Je crois, que c'est une preuve que Dieu est incliné en ma faveur. »

Nous lui répondîmes : « Nous sommes nous-même étonné de ce concours extraordinaire; mais l'application que l'on peut en donner est bien celle que tu as énoncée. » Il reprit : « J'aurai un entretien particulier avec toi. » En effet, un jour il fit faire un large espace autour de lui et reculer à une distance considérable tous les gens de sa cour; et, en compagnie de deux personnes seulement, il causa longuement avec moi des événements de sa vie, à partir de son enfance et depuis l'époque de sa mère, qui était chrétienne. « Quoique un enfant, me dit-il, ait été élevé par une nourrice, cependant en grandissant il aime sa mère. Nous ne sommes pas éloigné d'avoir de l'affection pour les chrétiens. Ce que tu as à me dire, dis-le. » En même temps il m'avait pris les mains. Nous lui parlâmes comme Dieu nous inspira. « Autant tu es au-dessus des autres hommes, autant tu es rapproché de la Divinité. Le trône de Dieu repose sur son jugement, qui est souverainement juste; il a donné à chaque nation l'empire du monde et l'a mise à l'épreuve. Jusqu'à toi ces nations ont ravagé la terre et ont été impitoyables pour les malheureux; maintenant elles sont condamnées à subir une dure servitude, à gémir et à pleurer devant Dieu; il leur a retiré la puissance et l'a conférée à d'autres. Si vous êtes les bienfaiteurs des populations et compatissants pour les faibles, il ne vous l'enlèvera pas, il vous laissera ce qu'il vous a donné; car, quand il lui plaît, il ôte à l'un ses dons pour les accorder à l'autre. Place à ta Porte

des hommes animés de la crainte de Dieu et qui te soient dévoués. L'infortuné venu à toi, les larmes aux yeux, et qui n'a pas de présents à offrir, renvoie-le chez lui satisfait, et il se souviendra de toi. Fais inspecter tes États par des hommes qui les visitent avec intégrité, sans se laisser gagner par des dons corrupteurs, et qui te révèlent la vérité. » Nous l'entretînmes longtemps sur cet ordre d'idées; il me répondit : « J'ai mis dans mon cœur tout ce que tu m'as dit. Comment se fait-il que toutes ces idées soient déjà gravées dans mon âme et m'aient toujours convenu? Dieu t'a-t-il parlé, t'est-il apparu? — Non, lui répondis-je, je ne suis qu'un pauvre pécheur. Mais nous avons lu les livres d'hommes qui ont parlé de la part de Dieu; le cœur des rois est entre ses mains, et il s'est révélé à toi sans le secours des livres. » Nous ajoutâmes : « Nous avons quelque chose à dire en face de Dieu, qui d'abord l'entendra, et ensuite de toi-même, en qui il n'y a que sincérité. — Eh bien! parle, reprit-il. — Tous les chrétiens, continuai-je, qui vivent sur terre ou sur mer, te sont dévoués de cœur, et ne cesseront de prier pour toi. — Je crois qu'il en est ainsi, me répondit-il; mais les chrétiens ne sont pas dans la voie de Dieu, à quoi bon prieraient-ils pour moi? et s'ils prient, quand est-ce que Dieu les exaucera? Le prêtre chrétien[1] fait-il descendre Dieu sur la terre?

[1] J'ai rendu par le mot *prêtre* l'expression մէլում, *méloum*, qui appartient sans doute à la langue mongole, mais que je n'ai pu retrouver dans aucun dictionnaire. Ce n'est par conséquent

Dites plutôt que ceux qui suivent la voie de Dieu, ceux-là seuls prient.

« Mes frères et moi nous ne pouvons manquer d'être en guerre à ce sujet; car nous, nous aimons les chrétiens; leur culte est en faveur dans notre palais, tandis qu'eux sont favorables aux musulmans, et l'islamisme est professé chez eux. Mais pourquoi portes-tu un vêtement en peaux de brebis, et non pas tissu d'or? » Je lui répondis : « Je ne suis pas un personnage considérable et élevé en dignité, mais un simple moine. » Il dit : « Je veux t'honorer d'un costume en étoffes tissues d'or, et te donner de l'or en quantité. — L'or et la poussière, reprîmes-nous, ont même valeur à nos yeux; nous désirons une chose bien plus précieuse et digne de ta majesté : la miséricorde pour les populations. — Prêtre, ajouta-t-il, je veux attacher après toi une enfilade [de monnaies] d'une infime valeur, toute petite et seulement suffisante pour acheter de l'encens pour ton église. Si tu t'en allais sans cela, on dirait : Se peut-il que le khan t'ait reçu? Ce que tu m'as demandé, je le ferai, j'enverrai inspecter mes États. »

Lorsque nous sollicitâmes notre congé, il nous fit appeler et nous entretint de nouveau; il tenait à la

que par conjecture que je l'ai traduite. Elle semble avoir aussi l'acception de *moine*. On pourrait lire peut-être մէշում *méschoum*, le շ et le ւ donnant lieu quelquefois à une confusion possible dans le genre d'écriture cursive employée pas les Arméniens de Russie, qui est celle de la copie de Vartan que j'ai eue sous les yeux.

main un balisch[1] et il avait fait coudre deux habits. Nous lui rappelâmes ce qui s'était passé dans notre précédente entrevue. « Ilkhan, lui dîmes-nous, cela se dépense à ta Porte et les vêtements s'usent. Nous t'avons demandé ce que rien ne peut altérer. — Hier, reprit-il, j'ai fait ce que tu désirais; par mes ordres, un iarlikh[2] a été rédigé, fais-le-toi lire, et ce qui te paraîtra nécessaire, fais-l'y ajouter, j'ai confié le soin de ton pays et de ta personne à Sakhalthou et à Schampandīn; ils exécuteront tout ce que tu leur prescriras. » Nous le remerciâmes. Peut-être ces détails sont-ils superflus; mais nous les avons consignés ici en mémoire du grand Houlagou, ce prince excellent et affable; nous les avons rapportés comme une chose utile, comme un exemple pour ceux qui viendront après nous. Qui sait? Au commencement de l'année 714 (14 janvier 1265-13 janvier 1266), ce puissant monarque vit arriver un messager plus puissant que lui, dont la verge irrésistible frappa ce brave et victorieux guerrier. Il subit la sentence infligée à notre premier père; car lui aussi était enfant d'Adam, et il trempa ses lèvres à la coupe où ont bu et boiront toutes les générations, et, quoique la saveur en fût amère pour lui, il goûta le fiel de la mort. Ce ne fut pas avec joie comme Notre-Seigneur et ceux qui espèrent en lui.

[1] Le balisch était une monnaie de compte d'or ou d'argent. (Voir ce que disent à ce sujet d'Ohsson, *Hist. des Mongols*, t. II, p. 641, note v, et Ét. Quatremère, *Hist. des Mongols de la Perse*, p. 320-321.)

[2] En mongol [illegible] *iarlikh*, ordre, parole d'une personne haut placée.

Il fut en effet séduit par les astrologues et les faux prêtres de certaines idoles qu'ils appellent *Sakya-Mouni* (Schagmonia); c'est un dieu, prétendent-ils, qui a trois mille quarante ans et qui doit subsister encore pendant trente-sept touman; or le touman vaut dix mille. Un autre dieu, nommé *Maïdari* (Mantrïn), chassera ensuite celui-ci. Ces prêtres étaient nommés *Touïn* par les Tartares. Ils avaient la confiance de Houlagou et leurs oracles décidaient s'il devait ou non marcher au combat; ils lui répétaient : « Tu vivras longtemps dans le corps que tu animes; et, lorsque tu seras parvenu à une extrême vieillesse, tu revêtiras un corps nouveau. » Ils lui persuadèrent d'élever un temple à ces idoles, où il allait prier; ils lui pronostiquaient ce qu'ils voulaient. Tandis que nous espérions qu'une autre fois, dans une seconde visite, en faisant plus ample connaissance avec lui, nous lui adresserions quelques paroles convenables, car nous comptions sur son caractère bienveillant et sur l'attachement qu'il portait aux chrétiens, pour lui montrer un signe qui fait leur force et l'entretenir en toute confiance, et de plus nous savions qu'il était instruit de leurs doctrines, il tomba malade.

Ces prêtres faisaient parler des idoles de feutre et des chevaux; ils étaient féconds en stratagèmes, que leur fournissait l'art de la divination.

Ces peuples se montrèrent à nous tempérants dans leur nourriture, modestes dans leurs vêtements, partisans de la chasteté, réglés dans le ma-

riage et le commerce avec les femmes; ils disent que l'on doit se marier à vingt ans, pratiquer, jusqu'à trente le devoir conjugal trois fois la semaine; de trente à quarante, trois fois le mois; de quarante à cinquante, trois fois par an, et passé cet âge, plus du tout. C'est de ce régime principalement que vient la vigueur de leurs coups dans les combats.

Sur ces entrefaites le jour fatal arriva et la mort, de ses larges pieds, foula cette montagne élevée et abattit ce superbe dominateur au niveau de ses ancêtres; car une montagne qui doit tomber s'écroulera nécessairement, dit l'Écriture, et cette parole du Prophète se vérifia: « La gloire humaine est comme la fleur des champs. » Mais Dieu, qui est infaillible et juste, récompensera ce prince pour ce qu'il y eut de bon en lui, suivant la loi naturelle, pour ce qu'il fit de bien en se conformant à la loi de ses pères, car l'iaçak[1], dénomination par laquelle les Tartares désignent les institutions de Tchinguiz-Khan, défend le mensonge, le vol, l'adultère, commande d'aimer son prochain comme soi-même, de ne pas faire d'injures, et de les oublier entièrement, d'épargner les contrées et les villes qui se soumettent volontairement, d'affranchir de tout impôt et de respecter les temples consacrés à Dieu, ainsi que ses ministres. Houlagou voulait que ces préceptes fussent observés

[1] En mongol [illegible], que M. Schmidt, dans son Dictionnaire, traduit par: законный порядокъ и управленіе, « ordonnance légale et administration. »

et il les pratiquait lui-même. Nous nous rappelons ici une de ses paroles : « Nous qui vous recommandons de prier pour nous, ce n'est pas pour obtenir d'être sauvés de la mort, car nous savons qu'elle est inévitable ; mais demandez à Dieu que nous ne périssions pas par la trahison de nos ennemis. » Dieu seul sait si ce vœu fut exaucé, car le bruit courut d'abord que ce prince était mort empoisonné par une main perfide, mais ensuite on cacha cette nouvelle.

Cependant la grande reine Dôkhouz-Khathoun, avant que le bruit de la mort de Houlagou se fût répandu, nous envoya un message secret, en nous faisant dire ceci : « Dieu, qui aimait l'ilkhan, l'a retiré de ce monde ; il lui avait accordé ce qu'il ambitionnait ici-bas, l'empire, et maintenant il lui a donné un autre royaume ; dira-t-on pour lui la messe, ou non ? » Nous répondîmes : « On ne doit pas célébrer de messe ; mais répandez des charités et allégez les impôts. » Les Syriens, au contraire, avaient affirmé qu'il était licite [de faire cette cérémonie].

La reine me fit aussi consulter au sujet d'Abaka, fils aîné de Houlagou, pour savoir s'il fallait le placer sur le trône, puisque son père avait fait un testament en sa faveur. Nous conseillâmes, comme l'Écriture le prescrit, de donner la couronne à l'aîné et nous dîmes qu'un testament *անդարձ* (*irrévocable*) est appelé ainsi, parce que c'est un acte sur lequel on ne peut revenir. C'est ce qui eut lieu effectivement. Un prince du sang, nommé *ilkhan Takoudar* (Dagouthar), vint placer Abaka sur le trône de son père Hou-

lagou, et toute l'armée ratifia ce choix et rendit hommage. Mais comme nos péchés étaient sans nombre, notre deuil fut aussi immense; trois mois après, cette même année, la pieuse reine Dôkhouz-Khathoun alla rejoindre le Christ, et les nations chrétiennes tombèrent dans le désespoir et le découragement; elles furent plongées dans la douleur et la tristesse; car pendant la vie de cette princesse, la blessure de l'ilkhan commença immédiatement à guérir. Elle espérait voir le christianisme prendre de plus en plus d'éclat; tous les progrès qu'il fit, c'est à elle qu'il faut les attribuer, suivant notre opinion. Mais comme Dieu est la source de tout bien, il ne faut jamais perdre confiance. En effet, il remplaça Dôkhouz-Khathoun par une de ses fidèles parentes, femme pieuse, nommée *Doukhthan*.

L'épouse d'Abaka vint de chez les Grecs; elle se nommait *Tespina* (Δέσποινα) et était la fille du roi Vatatze[1]; elle voulut qu'avant la célébration de son union Abaka reçut le baptême. Le bruit courut en effet que le mariage n'eut lieu qu'après que ce prince eut été baptisé pour la gloire du Christ.

A cette époque, et en punition de nos péchés, il arriva que notre livre tomba avec nos jeunes gens

[1] La princesse Marie, fille naturelle de Michel Paléologue. Elle avait pour mère une dame de la famille Diplovatatze. Les Mongols la nommaient par son titre de Δέσποινα. Aboulfaradj dit, comme Vartan, qu'elle fut accompagnée par le patriarche grec d'Antioche, Euthymius. Marie, qui était destinée à Houlagou, ayant trouvé, à son arrivée, ce souverain mort, épousa son fils Abaka. (Cf. Pachymère, *Historia rerum a Michaele Palæologo gestarum*, III, III, p. 99.)

entre les mains de brigands[1]; mais par la miséricorde de J. C. ces enfants furent aussitôt délivrés. Au bout d'un an et demi, ce livre ayant été porté à Tiflis pour être vendu, il fut acheté par quelqu'un de la maison de l'un de mes frères, nommé *Méler*. Gloire soit rendue à la bonté de Dieu, par ses saints et par toutes ses créatures! que celui qui racheta ce livre soit inscrit par le Christ [dans le livre de vie]!

Au commencement de l'année 715 (14 janvier 1266-13 janvier 1267), le préfet des contrées du nord, Béréké Բարքայ, qui avait remplacé Bathou et Sarthakh, et qui s'était fait musulman, ayant appris la mort de Houlagou, marcha à la tête d'une armée formidable vers le Kour (Cyrus), et se fit voir aux troupes d'Abaka et de son frère Yschmouth Իշմուտ, qui étaient campées sur la rive méridionale, comme pour témoigner qu'il avait survécu à son père. Il les battit complétement, et puis, traversant le fleuve, il vint en toute sécurité faire ses prières dans un lieu de pèlerinage[2], au grand contentement des musulmans. Les troupes stationnées dans ces lieux, épouvantées, élevèrent un solide retranchement sur toute la longueur du fleuve, qu'ils appelaient Schipar, et employèrent l'hiver à faire toutes sortes de préparatifs de défense. Alors Bé-

[1] Le texte porte Հարամեաց, génitif de Հարամիք, qui est le nominatif pluriel, sous une forme arménienne, du mot arabe حرامی «impie, scélérat, voleur, assassin.»

[2] Il y a dans le texte Հաճն, qui est le mot arabe حاج, *pèlerin*. Béréké se rendit sans doute auprès d'une tourbé ou tombeau de quelque saint musulman, qui était dans le voisinage.

réké, ayant perdu tout espoir, rentra dans ses États, et mourut l'été suivant. On prétend qu'il avait un caractère pacifique et qu'il répugnait à verser le sang.

A la même date de notre ère, aux approches de l'automne, la coupe de vinaigre s'épancha sur nous, et la lie de la colère divine fut bue par notre nation. En effet, le sulthan d'Égypte [Beïbars] Bondokdari réclama les forteresses dont le roi d'Arménie [Héthoum] s'était mis en possession avec le secours des Tartares. Comme il refusait de les rendre, parce qu'il comptait sur l'appui de ces derniers, le sulthan, furieux, rassembla une armée considérable, et l'envoya sous les ordres de son général Simm-el-Maut (Sĕmlĕmôth) dans la Cilicie[1]. Ayant envahi cette contrée à l'improviste, le général égyptien se rendit maître de Sis, la capitale et la résidence du roi, et la brûla avec ses églises. Il découvrit le trésor royal renfermé dans une chambre souterraine, et en enleva une masse de richesses. On affirme que dans un seul vase il y avait six millions de tahégans d'or. Il étendit ses ravages jusqu'à Adana. Ayant ensuite reçu des nouvelles d'Égypte, il s'en revint chargé de butin et traînant après lui quarante mille captifs, sans compter ceux qui périrent dans cette invasion. Mais la perte la plus grande, la plus douloureuse pour nous au milieu de ces scènes de carnage, perte irréparable, fut celle de Thoros, fils du

[1] On peut lire le récit de cette expédition et des suites qu'elle eut dans l'*Histoire des Mongols*, de d'Ohsson, t. III, p. 420-425, et dans l'*Histoire des sultans mamlouks*, de Makrizi, traduite par Ét. Quatremère, t. I, 1re partie, p. 33-36, 41 et 55-56.

roi, beau jeune homme, encore dans cet âge tendre où un léger duvet couvre à peine le menton, l'objet des éloges universels, accompli dans la pratique du bien et se conservant par la virginité dans le giron des grâces divines. Il courut avec empressement au-devant de la couronne du martyre. Comme on lui demandait qui il était, il ne voulut pas déclarer le nom de son père, afin d'éviter qu'on lui épargnât la vie, et que, fait prisonnier, il ne devînt un fardeau pour l'auteur de ses jours et pour son pays, avec son frère aîné Léon, déjà couronné et destiné au trône du vivant de leur père. C'est Léon qui est le premier de nos captifs, et dont le souvenir est un feu qui dévore nos entrailles, qui déchire notre foie et brise notre cœur; tourment cruel pour la patrie et pour nous, qui restons ici sans souffle et dans les angoisses. La main de Dieu nous a frappés avec colère; mais cette même main nous guérira avec bonté, en pansant nos blessures béantes, en nous rendant le jeune prince que les infidèles ont emmené avec les autres captifs, après avoir demeuré dans notre pays quinze jours, pendant lesquels ils ont accablé ces malheureux de mauvais traitements, nous désolant par les tristes nouvelles que nous apprenions sur leur sort[1].

Au commencement de l'année 716 (16 janvier 1267-13 janvier 1268), sur la fin de la sixième

[1] Effectivement, le jeune prince Léon fut délivré trois ans après, et revint auprès de son père, Héthoum Ier, auquel il succéda l'année suivante.

semaine du carême, le jour de la résurrection de Lazare, le 26 de sahmi[1], passa de ce monde corporel dans le monde immatériel, le seigneur Constantin, catholicos d'Arménie. Il était parvenu à une extrême vieillesse et sa vie avait été complète et pour le corps et surtout pour l'âme, et conforme aux volontés de Dieu. Marqué du sceau de la vocation divine dès le sein de sa mère, il s'était avancé en passant par tous les grades; en tout agréable à chacun, et d'un mérite proclamé par tous les peuples et dans toutes les langues. Il avait conservé une inviolable chasteté, dans l'homme spirituel comme dans l'homme corporel, dans son âme et dans ses sens, ainsi que dans toutes les parties de son être; partageant avec compassion et charité les peines de notre nation dans ce siècle de péché et de terribles châtiments, dans ce temps d'épreuves et de souffrances; prenant toutes ces peines pour lui et les allégeant de tout son pouvoir, en y consacrant son cœur, sa parole et sa bourse avec une générosité qui allait jusqu'à la profusion. Aussi c'est de lui qu'il convient de dire au Seigneur, « Nous avons passé par le feu et l'eau, éprouvés en diverses manières, » car certes il avait connu le piége qui brûle ou qui étrangle. Sa langue épaissie et comme déjà embau-

[1] En 716 de l'ère arménienne, le 26 de sahmi correspondit au 9 avril; Pâques étant tombé le 17 avril, la résurrection de Lazare, dont la mémoire est célébrée dans l'Église arménienne, le samedi, veille du dimanche des Rameaux, se rencontra effectivement le 9. (Cf. mes *Recherches sur la Chronologie arménienne*, t. I, 2e partie, Anthol. chronol. n° XCIV.)

mée de myrrhe par la mort, au moment où il allait rendre le dernier soupir, à l'imitation du Christ, murmurait des regrets sur l'ébranlement de notre monarchie, sur les massacres et la captivité des populations de sa patrie bien-aimée, et tombée dans les flammes de la fournaise où brûle un feu infernal, et sur la perte des fils du roi, ses élèves. Ces pénibles idées contribuèrent à accélerer sa fin, et hâtèrent en lui l'épuisement du souffle vital, en enflammant le désir ardent qu'il avait de voir s'éteindre sa douloureuse existence. Son Jésus, son Dieu, l'ayant reçu dans son sein, le plaça avec Lazare hors de l'atteinte de ces cruelles et indicibles souffrances qu'il avait endurées.

Le texte suivant, qui comprend la relation de la visite de Vartan à la cour de Houlagou, correspond à notre traduction à partir de la page 300, ligne 7, jusqu'à la page 309, ligne 22.

Ի չժգ թուին, կոչեաց զմեզ մեծն Հուլաւու ղանն, ի ձեռն Շնորհաւոր կոչեցեալ փառաւորելոյ առն՝ յայնմ ժամանակի՝ յամենեցունց և աւելի յաշխարհակալացն, ի Բաթու կուսակալէն հիւսիսոյ, ուր չոգաւն և պատուեցաւ նախ, այլ և ի Հուլաւու ղանէն: Որ տարաւ իւրովք ծախիւք և գրաստիւք զմեզ և որք ընդ մեզ էին, վարդապետք՝ եղբարք մեր, Սարգիս և Գրիգոր

և Աւագ երէցն՝ Տփխեաց ակրակէլին : Եւ տե-
սաք՝ զՄեծն զայն ի մեծ աւուրն ամանորի և
տարեմտի խրախճանից, յամսեանն յուլկի՝ ըստ Հռո-
մայեցւոց, և ըստ մեզ՝ ապրաց : Եւ էր նոցա
աւուրք ուրախութեան՝ իբր լուսին մի, և կո-
չէին զաւուրն զայնոսիկ ճաղանճայ, իբր խորհրդ-
դաստանս, յորս խորհէին այլ զանքն՝ ապրայինքն
Չինղզղանին՝ առ մեծն եկեալ՝ զոր ինչ պատ-
շաճն տեսանէին, հանդերձ ամենայն աւագա-
նօքն իւրեանց : Ամենեքեան նոր զգեցեալ յա-
մէն աւուր, որիշ գունով փոփոխս : Անդ լինէին
և ամենայն հնազանդեալքն իւրեանց՝ շատ և
երևելի նուիրօք, թագաւորք և սուլտանք, որ-
պէս և ի մեր տեսն, թագաւորն Հայոց Հեթում,
և թագաւորն Վրաց Դաւիթ, և բրինծն Ան-
տաքու, և սուլտանք ի Պարսից կողմանց յոլովք:
Եւ ի տեսանելն զմեզ, ծունր կրկնել ոչ ետուն
և ոչ չոգել, ըստ սովորութեան իւրեանց· իբր
թէ արքայունքն Աստուծոյ միայն երկրպագեն:
Գինի ետուն օրհնել և ի մեր ձեռաց առնուլ·
և խօսք զոր ինչ հրամայեաց առաջին՝ այս է· կո-
չել եմ զքեզ որ տեսանես զիս և Ճանաչես, և
ի սրտաց աղօթես վասն իմ: Եւ աւելորդ է
թերևս զամենայն գրել· շատ խօսեցաւ, և մեք
տուաք պատասխանի : Եւ նստուցին զմեզ և
գինի ետուն, և չարմկան պաշտեցին եղբարքն
որ ընդ մեզ, և Վրացիքն զիւրեանց պաշտօնն,
և Ասորիք և Հոռոմք՝ զիւրեանցն: Ոչ յայնժամ

տեսլին զեկեալն յամենայն կողմանց, մինչ ասել այլազանին, թէ ես զքեզ միայն եմ կոչեցեալ, զինչ է այս նշանս որ ոչ յառաջ և ոչ յետ, և միաւորք յամենայն կողմանց եկին ընդ քեզ, տեսանել և օրհնել զիս : Նա յառաջեաց հրամայեաց ինքն, թուի թէ նշան է որ Աստուծոյ սիրոյն լաւ է ինձ : Ասացաք, զմեզ այլ կալաւ զարմանք, և պատճառք զոր դուք հրամայեցիք : Ապա հրամայեաց թէ, ծածուկ բան ունիմ առ քեզ. և յաւուր միում արար անապատ յոյժ, և հեռի կացուցեալ զամենայն բանակն. և բ̅ արամբ միայն խօսեցաւ ընդ մեզ յերկար յիւր ծննդենէ հետէ, և ի մօրէ՝ որ քրիստոնեայ էր : Ասէ, և թէպէտ դայեակ սնուցանէ զտղայն, իբր ի հասակ գայ, զիւր մայրն սիրէ : Զենք օտար ի սիրոյ քրիստոնէից, զոր ինչ ունիս ասելոյ՝ ասա՛. և բռնեալ էր զիմ ձեռքս : Նա մեք ասացաք զինչ Աստուած երետ ասել բան, թէ որչափ ի վեր ես դու քան զայլ մարդիկ, մօտ ես յԱստուած. Աստուծոյ աթոռն արդար դատաստանաւ է հաստատ. ամենայն ազգի տուեալ է Աստուած տէրութիւն աշխարհի և փորձեալ. մինչ ի քեզ աշխարհաւեր են եղեալ և աղքատաց անողորմ, ծանր չալակ են դրել. նոքա յոգւոց են հանել և լացել առաջի Աստուծոյ. Աստուած առեալ է զիշխանութիւնն և յայլ ազգ տուեալ : Թէ դուք աշխարհաշէն լինիք և աղքատաց ողորմած, ի ձեռանէ չառնու Աստուած. զոր տուեալ է՝

թողու առ ձեզ. և զոր տալ կամի՝ զայն յայլ տայ։ Ի քոյ զրուցս հանց մարդ կացն որ յԱստուծոյ երկնչի, և զձեզ սիրէ. որ զլալով եկած տատասկեալըն՝ որ աղերս չունի և կաշառք, ուրախ ի տուն յուղարկէ, և քեզ յիշեցնէ. և զաշխարհս անտանել առւր հանց մարդոյ, որ յըստակ անսանէ, կուրանայ ոչ կաշառօք, և քեզ տաէ զկրասն։ Նաւ յայս կարգիս շատ խօսեցաք։ Հրամայեաց թէ, ի սրտումս զրի զքո խօսեցեալքդ. ինչ է՝ որ զամէն զայն ասացեր, որ յիմ սիրտս կայր, որ ինձ դուր թուայ. Աստուած խօսեցեալ է ընդ քեզ, երևեալ է քեզ։ Ասացաք թէ՝ չէ, մեք մեղաւոր մարդ ենք, այլ զԱստուածախօս մարդկանց զիրքն կարդացեալ ենք։ Նաւ սիրտք թագաւորաց ի ձեռին Աստուծոյ են. Աստուած յայտնեալ է քեզ առանց գրոց։ Այլ ասացաք թէ, առաջի Աստուծոյ խօսք մի եմ ասել՝ որ Աստուած լսէ, և այլ դու, որ առաւ չկայ ի ներս. հրամայեաց թէ, ասա. ասացի թէ, զինչ քրիստոնեայ կայ և արքայունք ընդ ծով և ընդ ցամաք, ամենու սիրտն հետ քեզ լաւ է, և քեզ աղօթք են առնում։ Հրամայեաց թէ, հաւատալ իմ որ հայնց է. այլ յԱստուծոյ Ճանապարհն չեն արքայունքն, ինձ զինչ աղօթք առնեն. և թէ առնեն, Աստուած իբր լսէ. մէյում արքայունն զԱստուած յերկնից յերկիրս բերէ. չբերէ. ասացէք, որ յԱստուծոյ Ճանապարհն կենան, և աղօթք առնեն։ Մեր եղբարքն հետ մեզ

վասն այն են կռուիլ, որք մենք քրիստոսասէր ենք, և քրիստոնէութիւն կայ ի մեր տանս. նոքա տաճկասէրն են, և տաճկութիւն կայ ի նոցա տանն: Ապա ասէ ցմեզ, ոչխարենի՞ էր ես զգեցեալ, և ոչ ոսկի: Եւ իմ ասացեալ թէ, մեք մեծ մարդ և աստիճանի տէր չենք, լոկ աբեղայ միայն ենք: Եւ հրամայեաց թէ, մեծացուցանեմ զքեզ ոսկի զգեստիւ, և շատ ոսկի տամ: Եւ մեք ասեմք, ոսկին և հողն՝ մեզ մի են. մեք այլ մեծ ուզեմք՝ որ վայելէ քո մեծութեանդ, ողորմութիւն ի վերայ աշխարհի: Եւ հրամայեաց թէ, մէլում, քթեթ կարեմ քեզ՝ խիստ դէշ և խիստ փոքրիկ, լուր այնչափ որ խունկ գնես եկեղեցւոյն. թէ չէ, եկիր ի՞նչ, ասեն թէ, ղանն ո՞նց տեսաւ զքեզ: Եւ զայդ որ ասացեր առնեմ, և մարդիկ յղարկեմ որ տեսանեն զաշխարս: Իսկ երբ հրաման ուզեցաք գնալոյ, այլ կոչեաց զմեզ, և խօսեցաւ, և ունէր ի ձեռքն բալիշ մի և բ հանդերձ էր կարել տուել: Յիշեցուցաք թէ, այլղան, այդ քո դրանդ հատանի, և հանդերձդ մաշի, անհատանելի խնդրեցաք պարգևք. և հրամայեաց թէ, առաջի օրն զքոյ խօսքդ լմնեցի. առլելս եմ գրել տուել. կարդալ տուր, և զինչ քո սրտիդ ախտի՝ զայն այլ գրել տուր: Եւ ի Սախալթու և ի Համբանտին եմ յանձնել զերկիրդ և զքեզ, զոր ինչ ասես առնեն. և մեք շնորհակալ եղաք: Թերևս աւելորդ թուիմք գրելով զայս, այլ վասն բարեսէր և քաղցրաբա-

րայ մեծի Հուլաւուին յիշատակի գրեցաք, յօգուտ կամ յօրինակ այլոց որ գալոց են յետ մեր. ո՛ գիտէ: Քանզի ի թուականութեանս Հայոց մտանելն չԺԴ, եհաս մեծին այնորիկ մեծադղոյն հրաւիրակ, և եհար պատուհասն զօրեղ զքաջն զայն յաղթողեաց Հուլաւուն, և ժամանեաց նմա վախճան նախահօրն. քանզի որդի էր և նա Ադամայ, որ էարբ ի բաժակէն՝ յորմէ ամենեքեան Ճաշակեցին և Ճաշակեն. թէ և դառն էր նմա, էարբ զլեղին մահու, ոչ ուրախութեամբ, որպէս Տէր և յուսացեալքն ի նա: Զի խաբէին զնա աստեղագէտք և քուրմք պատկերաց ոմանց՝ Շակմնիայ կոչեցեալ, որ է, ասեն, Աստուած դս. և խ ամաց. գալոց է դեռ այլ ևս լէ թումանս, որ է թումանն Ժու. և ապա հանէ զնա, ասեն, մի ևս Մանդրին անուն: Տոյինք կոչէին զքուրմսն զայնոսիկ՝ որոց հաւատայր. և նոցա հրամանաւ ելանէր ի պատերազմ կամ չելանէր: Որք ասէին թէ, յերկար մնալոց ես ի մարմնոդ այդ, և յորժամ յերկար ծերանաս, այլ նոր մարմին զգենուս: Շինել ետուն նմա մեհեան պատկերացն այնոցիկ, և երթայր անդ յաղօթս, և դիւթէին նմա զոր ինչ կամէին: Եւ մինչդեռ սպասէաք մեք այլ ժամանակի և երկրորդ տեսութեան և ծանօթութեան աւելադունի, ասել ինչ նմա զարժանն, այլ և մնացաք ի բարեաց բարուցն և ի քրիստոնէասէր՝ ցուցանել նմա նշան ինչ ձեռնտու քրիստոնէից, ասել ինչ նմա վըս-

տահութեամբ, քանզի վարժեալ էր ի բանս նոցա, և հիւանդացեալ: Քանզի թաղեայ պատկերացն խօսել տայի՛ն և ձիոց. և յոլով էր ի նոսա արուեստ խաբէութեան և հմայութեան: Նաև էին պարկեշտ ի կերակուր և ի հանդերձ և ի կուսութիւն, և ի չափաւոր ամուսնութիւն և ի խառնակութիւն. ի̅ ամաց՝ կին առնուլ, ասեն. մինչ ի լ̅ ամն, շաբաթն դ̅ հետ խառնէին. և անտի մինչև ի խ̅ ամն, յամսեանն դ̅, և անտի մինչև ի ծ̅, տարին դ̅. և ընդ այն անցեալ, բնաւ, ասեն, ոչ մերձենալ. ուստի մանաւանդ կարէին բախել:

Նաև յայտնի՛կ դայր հասանէր օրհամն, և կոխէր զբարձրն զայն բլուրն լայն ոտամբ մահն, և փլուցանէր հաւասարէր ի՛ւրոցն նախնեաց: Քանզի լեառն որ փլանելոցն է՝ փլցի, ասէ գիր. և լինէր հաւատարիմ բան մարգարէին, ամենայն փառք մարդոյ լինել իբրև ծաղիկ խոտոյ: Այլ հաւատարիմ է Տէր և արդար հատուցանել նմա զմասն բարւոյն, զոր օրինօք բնութեանն ստացեալ ունէր, և զիւրեանց հայրենիս պահելով: Զի ասախն, որպէս ասէին ինքեանք, կոչելով զեղեալ սահմանսն ի Զընկըրղանէն, սուտ չասել, չգողանալ, յայլոյ կին չխառնակիլ, սիրել զիրեարս՝ հաւասար անձին, յիշոցք չունել և չգիտել բնաւ, և զկամաւ հնազանդեալսն ապրեցուցանել զերկիր և զքաղաք, և զանուանեալ տունս Աստուծոյ և զծառայսն կոչեցեալ, զխարդ և իցենն, ազատ թողուլ ի հարկաց; և դնել

պատիւ, զոր և նա հրամայէր պահել և պահէր։ Այլ և յիշեմք զոր ասացն, թէ մեք որ պատուիրեմք աղօթել վասն մեր, ոչ թէ ի մահուանէ զերծանիլ, զայլ չգիտեմք· այլ խնդրեմք յԱստուծոյ որ ի մեր թշնամեացն ձեռացն ոչ մեռանիմք։ Թէ կատարեցաւ՝ զայն Աստուած գիտէ· զոր համբաւեցին նախ՝ թէ դեղով և հնարիւք սպանին, և յետոյ ծածկեցին զայդն։

Սակայն մեծ թագուհին Տօխուզ խաթունն կոչեցեալ, նախ քան զհամբաւել մահուն, ասացեալ առ մեզ գաղտ, թէ Աստուած սիրեաց զայլղանն, և տարաւ աստի, և զինչ որ սա սիրէր՝ և զայս ախորժս նմա տուեալ էր, նոյնպէս և այլ զայն աշխարհն երետ նմա· պատարագ լինի, թէ ոչ։ Եւ ասացաք, թէ չէ պարտ պատարագ առնել, այլ ողորմութիւն և հարկաց թեթեւութիւն առնէք· զի Ասորիքն ասացեալ էին՝ թէ պատեհ է։

Հարցեալ և վասն Ապաղային՝ որ աւագ որդին էր Հուլաւուին, թէ պարտ է զնա դնել, զի անդարձ նմա արար· և մեք պատուիրեցաք որ ի գրոց է՝ զաւագն դնել. և անդարձն՝ անկրկնելի կոչի աստուածպաշտութեամբ· որպէս և եղեն խակ։ Եւ իւրեանց ազգայինն՝ որ և նա կոչէր այլազն Տակուդար, երթեալ նստուցանէր զԱպաղայն կոչեցեալ ի Թախթն և ի գահոյս հօրն· և հաւանեցան զօրքն ամենայն և հնազանդեցան։ Այլ սակայն մեղքն մեր անչափ էին, չեղե.

սուգն մեր չափով. զի յետ Է ից ամսոց ի նոյն թուին, փոխեցաւ ի Քրիստոս քրիստոսասէր թագուհին Տօխուզ խաթունն, և սրտակտուր միջաբեկ եղեն ազգք քրիստոնէից, բազմապատիկ սգով և տրտմութեամբ. զի նմա կենօքն փաղփաղակի ողջանալ սկսաւ խոցն այլղանին, ակն ունելով առաւել պայծառանալ քրիստոնէութեանն. զորքան և էր, պատճառն նա իսկ էր, ըստ մեր կարծելոյն: Այլ քանզի Աստուած իսկ է ամենայն բարեաց պատճառ, զյոյն չէ պարտ հատանել մեզ. քանզի կացոյցնա ի տեղի իւր միւս ևս հաւատարմացեալ ազգական իւր՝ կին բարեպաշտօն՝ կոչեցեալ Տուխթան: Նա բերեալ եղև ի Յունաց կին Ապաղային, Դեսպինայ անուն, դուստր թագաւորին զոր Ստածն ասէին: Նա պատուէր թէ կնքի Ապաղայն և ապա առնու. և ել համբաւն նոյնպէս՝ եթէ մկրտեցաւ, և առ զնա, ի փառս Քրիստոսի: